N° 455 — Tome CXXI 1er Juin 1917

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

JEAN AJALBERT, HENRI ALBERT, ANDRÉ BAINE, EDMOND BARTHÉLEMY,
J.-W. BIENSTOCK, HENRY-D. DAVRAY, ALBERT ERLANDE,
ALBERT HEUMANN, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, JEAN MARNOLD,
EUGÈNE MONTFORT, PAUL MORISSE, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE,
GINO SEVERINI, CARL SIGER, DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

—

N° 455. — 1er JUIN 1917

J.-W. Bienstock	*Les Premiers Jours de la Révolution et les Derniers Jours de la Cour de Russie*	385
Eugène Montfort	*Avec Mirbeau*	414
Jean Ajalbert	*La Paix et la Guerre au Maroc*	426
André Rouveyre	*Visages* (2e série) : *XIII. Gabriel Hanotaux*	445
André Baine	*Poèmes*	446
Gino Severini	*La Peinture d'avant-garde*	451
Albert Heumann	*L'Amour de la Vie chez Verhaeren*	469
Albert Erlande	*En Campagne avec la Légion étrangère* (troisième partie, II, fin)	477

REVUE DE LA QUINZAINE

Rachilde	*Les Romans*	505
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	508
Docteur Paul Voivenel	*Sciences médicales*	511
Carl Siger	*Questions coloniales*	515
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	520
Jean Marnold	*Musique*	526
Gustave Kahn	*Art*	530
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	535
Divers	*A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert)	551
	Grande-Bretagne et Irlande (Henry-D. Davray)	556
	A travers la Presse (Paul Morisse)	557
Mercure	*Publications récentes*	565
—	*Echos*	566

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

PARAITRA LE 1er JUIN

politique
économique

Le Pays

littéraire
artistique

DIRECTION — RÉDACTION — ADMINISTRATION
24, Rue Taitbout, PARIS

NOTRE PROGRAMME

Nous publions ce nouveau journal, malgré les difficultés matérielles de l'heure présente, pour répondre à un besoin de l'esprit public, qui veut des directions éclairées, des opinions réfléchies, des informations exactes et contrôlées.

Nous entrons dans la phase suprême de la guerre, celle où il faut gagner la victoire par la coordination des efforts méthodiques, élaborer le statut d'une paix durable, préparer notre réorganisation politique et économique et notre expansion nationale.

Nous devrons dresser le bilan des erreurs et des fautes, reviser les institutions et les lois mauvaises, punir les coupables, sacrifier toutes les considérations d'intérêts particuliers ou collectifs à l'intérêt supérieur de la Nation.

Or, nous estimons que la cause nationale, c'est celle de la Démocratie française, dont les principes triomphent aujourd'hui dans tout l'univers et furent le principal facteur de la victoire des Alliés. Il nous reste à organiser notre propre République d'après nos principes et à la prémunir contre tout retour offensif de la Réaction, monarchiste ou cléricale.

La cause nationale, c'est aussi le Génie de la France, fait de clarté, de générosité, d'intelligence et de goût ; c'est le rayonnement des Lettres, des Arts, des Sciences, de l'Industrie et du Travail de notre admirable peuple, trop méconnu par l'étranger, qui ignorait ses forces et ses vertus.

Le Pays *exprimera les aspirations nationales de la démocratie française : il contribuera à la nécessaire pénétration des démocraties amies et alliées ; il s'efforcera de mettre les hommes et les choses à leur juste place dans la nation, et notre Nation à son rang légitime dans la Société des Nations.*

NOS COLLABORATEURS

Pour réaliser ce programme, le *Pays* a fait appel à l'élite intellectuelle, et son concours lui est acquis : notre *Tribune des idées* en fera foi par la variété, le choix et l'autorité des collaborateurs qui l'honoreront de leur signature :

A. AULARD, Henri BARBUSSE, Victor BASCH, Victor BERARD, Emile BERGERAT, Adrien BERTRAND, C. BOUGLÉ, F. BUISSON, Armand CHARPENTIER,

*

DE CHAVAGNES, HENRI COULON, VICTOR CYRIL, A. DAYOT, L. DESCAVES, PAUL DOLLFUS, J. ERNEST-CHARLES; EDOUARD FUSTER, ANATOLE FRANCE; GUSTAVE GEFFROY, F. GEMIER, CH. GIDE, EMILE GLEY, HENRI GUERNUT; MARC HENRY, HINZELIN, J. HILD; JEAN-BERNARD; E. LAVISSE, P.-H. LOYSON; Commandant MADA, V. MARGUERITTE; CH. PAIX-SEAILLES, G. BIOCH; GEORGES RENARD, TH. RUYSSEN, ROSNY aîné, G. SEAILLES; TABARANT; O. UZANNE; L. VAUXCELLES; GEORGES WEILL, etc.

Toutes les opinions républicaines seront librement exposées par :

L. ACCAMBRAY, M. AJAM, R. ANGLES, JEAN BON, P. BLUYSEN, V. BORET, G. BOUSSENOT, M. CACHIN, P. CECCALDI, DE CHAPPEDELAINE, CHAUMET, Dr CLAUSSAT, CH. COUYBA, V. DALBIEZ, CH. DEBIERRE, P. FAISANT, A. FAVRE, F. GABORIT, P. LAVAL, ANDRÉ LEBEY, CH. LEBOUCQ, J. LONGUET, A. DE MONZIE, G. PONSOT, ROUX-COSTADAU, etc., etc.

Notre rédaction comprendra les rubriques et attributions suivantes :

Editorial. — *Notes et informations politiques :* FRANÇOIS ALBERT, YVON DELBOS ; ALBERT LIVET, DE MONZIE ; G. PONSOT ; E. ROBENNE. — *Politique étrangère* : G. ALPHAUD. — *Questions militaires* : ACCAMBRAY. — *Questions coloniales :* Pascal CECCALDI ; GEORGES BOUSSENOT. — *Questions économiques :* CH. LEBOUCQ ; Commandant MADA. — *Education nationale* : L. ETEVENON ; EMILE GLEY. — *Marine et Transports* : VOLLAEYS. — *Commerce et Industrie* : L. COQUET. — *Critique littéraire* : J. ERNEST-CHARLES. — *Critique artistique :* L. VAUXCELLES. — *Critique dramatique* : VICTOR BASCH. — *Critique musicale* : Louis LALOY. — *La Vie à Paris* : JEAN-BERNARD. — *La Ville* : LOUIS MAILLARD. — *Soirée Parisienne* : G. DE LACHAZE. — *Le Palais* : ALFRED DOMINIQUE. — *La Science* : RENÉ DAGE. — *La Mode* : JULIETTE CLARENS. — *La Femme* : Mme J. REMOND. — *Actualités* : CLAUDE BERTON ; L. BRESSE ; ANDRÉ CHEVALIER ; HENRI COSSIRA ; V. CYRIL-BERGER ; MAURICE GUILLEMOT ; GUILLOT DE SAIX ; GASTON PICARD ; L. ROSES ; G. VITERBO ; RENÉ WISNER, etc. — *Chef des échos et informations* : ED CONTE. — *Causerie du Docteur* : Dr VALEWS. — *Critique cinématographique* : F. CHAMPSAUR. — *Les Sports.* — *Courrier quotidien des Lettres, des Arts, des Théâtres.* — *Feuillets du Front.* — Notre Carnet, etc., etc.

Le Pays tiendra ses lecteurs au courant, par des correspondances quotidiennes, de l'activité politique, intellectuelle, économique, des autres pays.

Nos feuilletons, choisis avec soin, pour que la famille puisse les lire, seront signés des meilleurs écrivains.

LE NUMÉRO : *France* **5 centimes.** — *Étranger :* **10 centimes**

ABONNEMENTS :

Seine-et-Oise :	Départements :	Étranger, Union postale :
Un An : **20** francs	Un An : **24** francs	Un An : **36** francs
6 Mois : **11** —	6 Mois : **13** —	6 Mois : **20** —
3 Mois : **6** —	3 Mois : **7** —	3 Mois : **13** —

AVIS IMPORTANT

Afin de permettre au public d'apprécier notre effort, nous acceptons des abonnements d'essai d'*UN MOIS*, au prix exceptionnel de

1 fr. 25 pour la France et DEUX FRANCS pour l'Étranger

Numéros spécimens sur demande

Adresser correspondance et mandats à M. l'Administrateur du PAYS, 24, Rue Taitbout. — PARIS.

L'ÉDITION — BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX

4, Rue Furstenberg, Paris (6e)

SES COLLECTIONS :

Les Maîtres de l'Amour

L'Œuvre du Divin Arétin, 2 volumes, *le volume*..... 7.50
L'Œuvre du Marquis de Sade..... 7.50
L'Œuvre de Nicolas Chorier (Satire Sotadique)..... 7.50
Le Livre d'Amour de l'Orient : I. *Ananga Ranga*..... 7.50
— II. *Le Jardin parfumé*.... 7.50
— III. *Les Kama Sutra*..... 7.50
L'Œuvre de John Cleland (*Fanny Hill*)..... 7.50
Les Liaisons dangereuses (12 illustrations)..... 7.50

Etc., etc., 38 volumes parus.

Le Coffret du Bibliophile

Mémoires d'une Femme de chambre (1786)..... 6 fr.
Ma vie de garçon 1774 (Caylus)..... 6 fr.
La beauté du sein des Femmes (Mercier de Compiègne).... 6 fr.
Les tendres épigrammes de Cydno la Lesbienne..... 6 fr.
Le Divan d'amour du Chérif Soliman..... 6 fr.

Etc., etc. 42 volumes parus.

L'Histoire Romanesque

La Rome des Borgia, par G. Apollinaire (12 ill.)..... 5 fr.
La Fin de Babylone — — ..... 5 fr.
Les Trois don Juan — — ..... 5 fr.

Romans

Irène grande première, par O. Diraison Seylor..... 3.50
Le Poète assassiné, par Guillaume Apollinaire..... 3.50
L'art de séduire les hommes, par Une femme curieuse..... 3.50
Souvenirs galants de Monsieur X..., par Monnereau..... 3.50
Le Journal de Marinette, par Une femme curieuse..... 3.50
La Nuit d'été, par Charles Derennes..... 3.50
La Lanterne rouge, par F. Boutet..... 3.50
Souvenirs d'une odalisque, par Jehan d'Ivray..... 3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU CHÈQUE SUR PARIS

(Prière de recommander les envois d'argent)

Catalogue Général Illustré 1917

96 pages 70 illustrations : 0 fr. 50

L'Edition — Bibliothèque des Curieux, 4, rue Furstenberg, Paris (6e)

ERNEST FLAMMARION, Editeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés : BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr GUSTAVE LE BON

Grégoire ALEXINSKY
Ancien Député à la Douma

LA RUSSIE ET L'EUROPE

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

L'Auteur étudie dans son nouvel ouvrage les rapports entre la Russie et l'Europe et l'histoire de l'européanisation de la Russie.

Alphonse MUZET
Ingénieur

LE MONDE BALKANIQUE

Roumains de Roumanie, de Transylvanie et de Bukovine
Serbes de Serbie, de Bosnie, de Croatie, de Dalmatie et du Monténégro
Bulgares, Grecs, Turcs et Albanais

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

M. Alphonse Muzet a vécu plusieurs années dans la presqu'île balkanique, y a pénétré tous les milieux, a longuement observé les caractères, étudié les rivalités confessionnelles, et scruté en Ingénieur les richesses de son sol et de son sous-sol.

COLLECTION IN-18 A 3 FR. 50 LE VOLUME

Jean RICHEPIN, de l'Académie française.

La Clique (1915-1916) — Un volume

Frédéric BOUTET

Celles qui les attendent — Un volume

Gabriel TIMMORY

La Colonelle von Schnick et ses amis — Un volume
ROMAN GAI

Fred. CAUSSE-MAËL

L'Ame d'un Canon — Un volume

SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet), **60 centimes**
avec couverture illustrée en couleurs

Louis DE ROBERT

LE PARTAGE DU CŒUR
ROMAN
Couverture en couleurs d'Albert GUILLAUME
Un volume.

Georges COURTELINE

Messieurs les RONDS DE CUIR
Tableaux-Roman de la vie de Bureau
Couverture en couleurs de Jean LAUNOIS
Un volume

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue.

LES PREMIERS JOVRS DE LA RÉVOLVTION ET LES DERNIERS JOVRS DE LA COVR DE RVSSIE

Dans notre article *La Russie Nouvelle* (1) nous avons parlé des organisations sociales qui ont contribué le plus au succès de la révolution russe et des circonstances immédiates qui provoquèrent l'explosion de cette révolution, devenue inévitable. Nous voulons maintenant raconter quelques scènes des plus saillantes de ce formidable mouvement et donner quelques détails encore inédits sur les derniers jours de la Cour de Russie.

Il faut tout d'abord dissiper l'erreur assez répandue en France et accréditée par une partie de la Presse, que c'est la Douma qui, soulevant la première le drapeau de la révolte, a fait la révolution. Cette affirmation est inexacte. Certes, la Douma a joué un grand rôle dans la révolution, c'est de son sein qu'est sorti le premier gouvernement de la Russie libre, mais ce n'est pas elle qui prit l'initiative du mouvement. Au contraire, quand, le 23 février, fut apporté au Palais de Tauride l'ukase de la dissolution de la Douma, signé de Nicolas II et contresigné par le prince Galitzine, la Douma, qui, pendant les douze années de son existence, s'était toujours tenue sur le terrain strictement légal et voulait procéder aux réformes profondes de la vie russe par voie législative, la Douma hésita sur l'attitude à prendre et pensa se soumettre cette fois encore. Mais devant le grondement de la foule, dont la colère atteignait le paroxysme, et à la nouvelle que l'armée semblait vou-

(1) *Mercure de France*, n° 452.

loir adhérer à la révolution, la Douma, dans un élan d'enthousiasme patriotique, décida de se mettre à la tête du mouvement. Cet acte courageux était le seul susceptible d'assurer le succès de la révolution, car si le pouvoir avait été saisi par les éléments anarchistes, le chaos fût devenu général ; quelques corps d'armée d'Hindenburg eussent suffi pour prendre bientôt Pétrograd et c'en était fait de la Russie.

Le vrai mouvement populaire commença à Pétrograd, le 23 février, par la grève des ouvriers de toutes les usines, dont beaucoup vinrent grossir la foule affamée qui assiégeait les magasins d'alimentation et parcourait les rues en criant : « Du pain, du pain ! » tandis que les autres s'assemblaient en des meetings dispersés par la police qui procéda à des arrestations en masse. Le 24, de bonne heure, le mouvement commencé la veille reprenait, mais en de bien plus grandes proportions, et, des quartiers ouvriers, se répandait jusqu'au centre de la capitale. Le bruit courait déjà que les cosaques, appelés pour rétablir l'ordre, cette fois ne tireraient pas sur le peuple et, en effet, devant la cathédrale de Kazan où se trouvaient rassemblées plus de dix mille personnes, les cosaques, sommés de les disperser, refusèrent de charger la foule qui ne cessait de crier : « Du pain, du pain! » et qui salua d'un hourra formidable le refus des cosaques. C'est là également que fut tué le premier commissaire de police. Il menaçait la foule et blessa un ouvrier ; les cosaques prirent parti pour l'ouvrier ; le commissaire, armé d'un revolver, tourna son arme vers un des cosaques, s'apprêtant à tirer ; mais avant qu'il en ait eu le temps, un autre cosaque, d'un coup de son sabre, lui fendait le crâne. Les agents de police s'en prirent alors aux cosaques ; mais ceux-ci les dispersèrent sans peine. Dès ce moment les cosaques étaient entièrement acquis à la révolution.

Malgré ces événements, les autorités continuaient de croire en leur force et d'appliquer leur méthode : on arrêtait les ouvriers, on installait des mitrailleuses sur les toits des maisons et dans les clochers des églises. Protopopov se flattait de mater la révolution en vingt-quatre heures ; Galitzine se dérobait à un entretien avec Goutchkov, qui, désespérant de le joindre, à minuit lui laissa un mot l'informant que si on ne retirait pas tout de suite les mitrailleuses, si on ne délivrait pas immédiatement tous les ouvriers arrêtés, la Douma ne

répondait plus du sort de la dynastie. Cet avertissement demeura sans effet : le lendemain les mitrailleuses commençaient leur œuvre.

Mais le lendemain, également, les régiments mandés en hâte à Pétrograd déclarèrent qu'ils ne tireraient pas sur le peuple et, le 26, le bruit se répandit, bientôt confirmé, que le régiment Volinsky tout entier avait adhéré à la révolution. Dans certains quartiers les mitrailleuses faisaient des ravages; tous les hôpitaux étaient encombrés de morts et de blessés ; pour la seule journée du 26, on compte plus de 400 tués et 1.000 blessés. Des scènes grandioses et tragiques se déroulaient dans différents quartiers de Petrograd. Par exemple sur la Perspective Newsky paraît un bataillon du régiment de la garde Sémionovsky, qui a reçu l'ordre de disperser coûte que coûte la foule, que le régiment Volinsky a juré de défendre. Les deux détachements se rencontrent sur la Perspective; le vieil officier, qui commande les soldats de la garde, s'adressant à ses hommes, leur dit : « Je ne puis vous ordonner de tirer sur vos frères, mais moi je suis trop vieux pour transgresser mon serment ! » A ces mots, il prit son revolver et s'en logea une balle dans la tête. Il tomba raide mort. Les soldats couvrirent son corps d'un drapeau rouge, et tout le régiment de la garde se rangea du côté du peuple. A partir de ce jour, 26 février, la force était indiscutablement du côté de la révolution et l'autocratie n'était plus.

§

Pendant cette journée du 26, la Douma présentait le spectacle le plus extraordinaire. Il y avait une telle foule autour du Palais de Tauride et à l'intérieur même du Palais qu'on n'avait jamais rien vu de pareil. L'un après l'autre les régiments venaient apporter leur adhésion au nouveau gouvernement et se mêlaient à la foule des gens du peuple qui se pressaient pour entendre les discours que prononçaient les membres du gouvernement provisoire, car le 26, à trois heures de l'après-midi, tous les pourparlers sur l'organisation du nouveau gouvernement étaient déjà terminés. Avec la liste des nouveaux ministres, Milioukov parut dans la grande salle historique de Catherine et là, devant la foule assemblée, il prononça un discours, dont nous citerons quelques passages, afin de donner une idée de l'atmosphère qui régnait en ce

moment à Pétrograd et dans laquelle est née la Russie nouvelle.

Nous assistons, commença Milioukov, à un grand moment historique. Il y a trois jours seulement nous n'étions qu'une modeste opposition et le gouvernement russe paraissait tout puissant. Maintenant ce gouvernement est retombé dans la boue d'où il était sorti, tandis que nous et nos amis sommes mis par la révolution, par l'armée et par le peuple au poste d'honneur du premier cabinet parlementaire russe.

En même temps qu'un tonnerre d'applaudissements éclate dans la foule, des voix demandent : — « Qui vous a choisis ? »

J'entends qu'on me demande, reprit Milioukov, qui nous a choisis? Personne ne nous a élus, car si nous avions attendu l'élection du peuple, nous n'aurions pu arracher le pouvoir des mains de l'ennemi. Pendant que nous aurions discuté, il aurait réussi à s'organiser et eût vaincu la Russie et nous-mêmes. C'est la révolution russe qui nous a choisis ! Nous avons eu cette chance qu'au moment du danger, quand on ne pouvait plus attendre, il s'est trouvé un groupe d'hommes assez connus du peuple par leur passé politique, et sous les coups desquels le pouvoir ancien est tombé. Mais pas pour un moment nous ne conserverons ce pouvoir après que les représentants librement élus du peuple auront dit qu'ils désirent voir à notre place d'autres hommes méritant mieux que nous leur confiance.

Croyez bien, messieurs, qu'en de pareils jours on ne prend pas le pouvoir avec joie, car ce n'est ni une récompense ni un plaisir, mais un mérite, un sacrifice. Et aussitôt qu'on nous dira que ce sacrifice n'est plus nécessaire au peuple, nous nous en irons avec la reconnaissance que la possibilité de le servir nous ait été donnée. Mais à présent nous n'abandonnerons pas ce pouvoir dont nous nous servirons pour consolider la victoire du peuple, parce que si ce pouvoir s'échappait de nos mains, il ne pourrait que retomber dans celles de l'ennemi.

De chaleureux applaudissements interrompent souvent les paroles de Milioukov. Après le passage que nous venons de citer quelques voix s'élèvent : « Quels sont les ministres? » A cette interpellation, Milioukov répond :

Je vais vous les nommer. A la tête du gouvernement nous avons placé un homme dont le nom évoque l'organisation sociale de la Russie, qui a été si impitoyablement poursuivi par l'ancien gouvernement, le prince Lvov, président des zemstvos russes. Il sera notre Président du Conseil et Ministre de l'Intérieur, à la place de son per-

sécuteur. Tout à l'heure j'ai reçu l'adhésion de mon ami Kerensky qui accepte de participer au premier ministère national. Nous sommes heureux de remettre entre les mains fidèles de cet homme politique le ministère dans lequel il rendra la justice aux serviteurs de l'ancien régime, à tous les Sturmer et les Soukhomlinov. Vous voulez connaître d'autres noms? »

Quelqu'un crie : — « Et vous? »

A moi, mes amis ont confié la direction de la politique étrangère. Peut-être, — continua-t-il après avoir attendu plus de cinq minutes que les applaudissements qui saluèrent l'annonce de ce choix fussent calmés, —peut-être serai-je à ce poste un ministre faible, mais je puis vous promettre qu'avec moi les secrets du peuple russe ne tomberont pas entre les mains de nos ennemis. Maintenant je vous dirai un nom qui, je le sais, provoquera ici quelques protestations : Goutchkov! Il fut toujours mon adversaire politique, à la Douma; mais, messieurs, à présent nous sommes des amis politiques.Il faut être juste pour ses ennemis mêmes. C'est Goutchkov qui, dans la troisième Douma, s'occupa de la réorganisation de l'armée ébranlée par l'épopée de Mandchourie, et c'est lui qui a posé la première pierre de la victoire d'aujourd'hui. Goutchkov et moi appartenons à des catégories d'hommes très différentes. Moi, je suis un vieux professeur, habitué à faire des conférences. Goutchkov est un homme d'action. Et maintenant tandis que je vous parle, lui, dans les rues de la capitale organise notre victoire. Qu'auriez-vous dit si, au lieu de placer des troupes, la nuit dernière, dans les gares par lesquelles devaient arriver des régiments hostiles à la révolution, Goutchkov avait pris part à nos discussions politiques, laissant les troupes hostiles occuper les rues et ensuite cette salle? Que serions-nous devenus?

Ayant paré aux objections que pouvait faire naître le choix de Goutchkov, Milioukov donna ensuite la caractéristique des autres ministres du gouvernement provisoire, puis annonça qu'on avait demandé à Nicolas II d'abdiquer, et qu'au cas de refus de celui-ci on le renverserait par la force.

Fort émouvante fut aussi l'apparition de Kerensky devant le Conseil des Délégués des ouvriers et des soldats pendant que celui-ci, constitué dès que les troupes eurent fraternisé avec le peuple, discutait de l'attitude à prendre envers le gouvernement provisoire, représentant la bourgeoisie.

Kerensky demanda la parole et dit :

Camarades, avez-vous confiance en moi ?

Il n'y eut qu'un cri : « Oui, oui ! »

Alors il continua :

« Je vous le dis, du fond de mon cœur, je suis prêt à mourir s'il le faut. Camarades, vu l'urgence d'organiser un nouveau gouvernement, j'ai dû donner immédiatement, sans attendre votre approbation, la réponse à la proposition qui m'était faite d'accepter le portefeuille de la Justice. J'ai accepté cette proposition, et je suis entré dans le gouvernement provisoire comme Ministre de la Justice. Mon premier acte a été l'ordre de relâcher immédiatement tous les détenus politiques et de ramener de Sibérie, avec des honneurs spéciaux, nos camarades députés de la fraction social-démocrate. Amis! en entrant dans le nouveau gouvernement, je reste ce que j'étais : un fervent républicain. J'ai dit au gouvernement provisoire que j'entendais être le représentant de la démocratie, que je serais le défenseur des revendications démocratiques et qu'il devait compter avec ces opinions. Amis! le temps presse, chaque minute est précieuse. Je vous appelle à l'organisation, à la discipline, au soutien du nouveau régime. Vos nouveaux représentants sont prêts à donner toute leur vie, et à mourir pour le peuple.

§

Le premier acte de nouveau gouvernement fut de doter la Russie de la liberté absolue de la parole et de la presse. Un des résultats c'est que maintenant sortent de l'ombre les « mystères » du régime déchu et se découvre le tableau le plus fantastique, le plus incroyable, de l'incurie, de la criminalité, de la folie qui régnaient dans les milieux du gouvernement et de la Cour.

Un député parlant de l'ancien régime a dit, une fois, à la tribune de la Douma, que « les ministres valets remplacent les ministres arlequins, et les ministres imbéciles les ministres traîtres », ce qui du reste ne devait pas surprendre étant données les raisons pour lesquelles on appelait au pouvoir les anciens ministres. Ainsi pourquoi avait-on appelé au pouvoir Sipiaguine ? Parce qu'il possédait une recette merveilleuse pour préparer l'esturgeon ; Maklakof ? parce qu'il était inimitable dans « le saut de la panthère amoureuse » ; Soukhomlinov ? parce qu'il narrait avec un art particulier les anecdotes grivoises, etc. Enfin quelques mois avant la révolution, en pleine guerre, en pleine crise intérieure, Protopopov obtenait le portefeuille de l'Intérieur, parce qu'ainsi en avait décidé l'abject et tout puissant Raspoutine. Du reste, les circonstances de ce choix sont maintenant dévoilées ; nous les raconterons brièvement.

L'ambulance n° 79, à Tsarskoié-Selo, fondée par la dame d'honneur de l'ex-impératrice, Mme A.-A. Vyroubov, a joué dans l'histoire des derniers jours de l'autocratie un rôle qui mérite d'être mentionné. Cette ambulance était le siège social des partisans les plus marquants de Raspoutine; là était leur club et un téléphone spécial, installé dans la lingerie, communiquant directement avec l'appartement de Raspoutine, permettait à l'impératrice Alexandra Féodorovna des entretiens confidentiels avec le « Saint ».

L'adjudant le plus zélé de Raspoutine était un certain N.J. Rechetnikov, dont le passé est assez obscur ; on sait seulement qu'il avait épousé la sœur de Varnava, évêque de Tobolsk, l'ancien jardinier camarade d'enfance de Raspoutine, et qu'il était un ami de longue date de ce dernier. Au commencement de la guerre, il était directeur d'une institution de bienfaisance; une révision de la comptabilité ayant révélé un déficit de 110.000 roubles, Rechetnikov fut menacé de prison; mais grâce à l'amitié de Raspoutine, au lieu du châtiment mérité, il reçut le grade de Conseiller d'Etat actuel et fut nommé gestionnaire de l'ambulance de Mme Vyroubov.

Un autre assidu de l'ambulance, ami de Raspoutine et de Rechetnikov, était un certain Badmaiev, qui connaissait les secrets de la médecine chinoise et thibétaine. C'est chez celui-ci que Rechetnikov amena une fois l'ancien vice-président de la Douma, A.D. Protopopov, pour y faire la connaissance de Raspoutine. Jusqu'alors la Cour, et aussi Raspoutine, ignoraient Protopopov ; on savait de lui, vaguement, qu'il était un causeur plein de charme et d'érudition. Raspoutine fut complètement séduit par Protopopov, et, celui-ci parti, il traduisit à sa manière son enthousiasme. — « En voilà une tête », dit-il à Badmaiev. « Ça, c'est un homme ! Ce n'est pas comme nos ministres... » et Raspoutine employa pour qualifier ceux-ci une expression qu'on ne peut écrire. Cette rencontre devait décider de la carrière future de Protopopov. Pendant plusieurs jours, tant à la Cour que chez Mme Vyroubov, Raspoutine ne parla que de Protopopov et bientôt l'invita à venir le voir chez lui. Protopopov se rendit à cette invitation, et commença à rendre de fréquentes visites à Raspoutine qui le présenta à Mme Vyroubov, et celle-ci le présenta à son tour à l'impératrice, à une autre dame d'honneur, Mme Golovine, et à d'autres

personnages du cénacle de l'ex-impératrice. La nomination de Protopopov comme ministre de l'Intérieur fut l'œuvre exclusive de l'ex-impératrice, conseillée par Raspoutine et Mme Vyroubov. Nicolas II n'y acquiesça que par contrainte; Protopopov lui était alors franchement antipathique et il disait de lui : « Quel ministre! il ne fera jamais rien! » Le monde de la Cour accueillit avec méfiance la nomination de Protopopov et ne lui ouvrit pas ses portes. Quand il allait à Tsarskoié-Selo, pour y faire ses rapports, Protopopov n'était reçu que chez Mme Vyroubov et chez Mme Golovine, et il sentait la méfiance et l'antipathie dont il était l'objet de la part des autres personnages de la Cour. Raspoutine le consolait. — « Quoi, Alexandre Dmitritch, ne t'en fais pas. Tout se moudra et deviendra farine. Crache sur eux ! » Et Protopopov, en effet, a fini par « cracher ». Il comprit que Raspoutine et Mme Vyroubov détenaient vraiment la puissance sur les souverains et non les courtisans. A un moment, sa démission ne tint qu'à un fil. Nicolas avait résolu de rappeler au pouvoir Trépov. Celui-ci était venu au quartier général, et avait exposé à l'empereur son programme pour sauver la patrie. Le général Alexéiev se trouvait là, ainsi que le duc de Leuchtenberg, le général Narichkine, le comte Frédéricks et le général Voiéikov. Nicolas accepta le programme de Trépov, — comme du reste tous ceux qu'on lui proposait. « Mais, dit Trépov, pour le bien du pays, pour votre propre bonheur, je ne crois pas possible de prendre le pouvoir si Protopopov reste ministre de l'Intérieur. » — « Que dois-je faire de lui? » demanda Nicolas. — « Le renvoyer. » Nicolas inclina la tête, réfléchit un moment et, serrant la main de Trépov, lui dit. — « Bien, Alexandre Feodorovitch, c'est entendu, il en sera fait ainsi. » Trépov quitta le quartier général et, par son ordre, le soir même, l'agence télégraphique de Pétrograd envoyait partout le télégramme officiel de la démission de Protopopov. Mais Trépov avait oublié une chose : que c'était l'impératrice qui dirigeait le pays. Ayant eu vent du danger, Protopopov accourut immédiatement chez Rechetnikov où il trouva Mme Vyroubov. L'impératrice prévenue télégraphia aussitôt à l'empereur, et au lieu de sa démission, Protopopov, qui n'avait jusqu'alors que le titre de gérant du Ministère de l'Intérieur, fut confirmé dans le poste de Ministre.

§

Un autre héros de l'ancien régime, maintenant démasqué, c'est l'ancien ministre de la guerre, général Soukhomlinov, dont le procès sera d'ailleurs le premier de la grande série des crimes de trahison qui seront jugés à Pétrograd.

Le colonel Boulatsel, qui travailla avec Soukhomlinov plus de dix ans, a déposé devant la Commission d'enquête que Soukhomlinov « tombait facilement sous l'influence de personnes suspectes, pour lesquelles il avait un certain faible, surtout depuis son remariage avec Mme Boutovitch ». D'ailleurs, du temps de sa première femme, il était en rapports très amicaux avec le consul bulgare Furman qui, d'après les renseignements du bureau de l'espionnage de Kiev, était tenu depuis longtemps pour un espion avéré. On sait aujourd'hui que beaucoup de renseignements furent fournis à Furman par Soukhomlinov lui-même.

Mais le favori de Soukhomlinov était le sujet autrichien Alexandre Altschiller, qui avait pris une part très active au mariage de Soukhomlinov avec sa seconde femme, Mme Boutovitch. Depuis une dizaine d'années déjà, le bruit courait qu'Altschiller était le chef de l'espionnage autrichien en Russie ; mais il était très difficile de le prendre sur le fait, car il évitait toute correspondance et se rendait personnellement à Vienne pour ses rapports. Quand Soukhomlinov fut nommé chef d'Etat-major général, Altschiller vint aussi s'installer à Pétrograd et ouvrit dans son appartement un bureau des « Usines du midi de la Russie », qui éveilla vite la suspicion. Pour ce bureau il n'y avait qu'un employé, aux appointements mensuels de 18 roubles, et qui était en même temps valet de chambre d'Altschiller. Dans ce bureau bizarre, aucune trace de livres de commerce, mais en revanche on y remarquait les allées et venues d'une foule de gens, surtout des militaires.

Brusquement, à la fin de 1913, Altschiller commença à liquider ses affaires et, quelques mois avant la guerre, il partit pour l'Autriche. Les lettres d'Altschiller, découvertes chez le fameux traître Miassoiédov, ne laissaient déjà plus de doute sur l'activité de l'Autrichien, l'ami intime de Soukhomlinov. Plusieurs fois on avait fait observer à ce dernier qu'il s'entourait de personnages louches; mais il ne tenait aucun compte

de ces avis, et même pendant la guerre, quand certains de ses favoris furent arrêtés, Soukhomlinov s'entremit pour obtenir leur mise en liberté, se portant garant de leur honorabilité. C'est ainsi que furent relâchés, à la suite de ses démarches, deux espions très dangereux, Conner et Schiffler. Parmi les espions qui entouraient Soukhomlinov se trouvait également le trop fameux colonel Miassoiédov, que Stolypine, encore en 1907, avait ordonné d'envoyer « dans une des provinces intérieures, à une distance de la frontière prussienne non inférieure à celle du méridien de Samara ». Cela ne faisait pas l'affaire de Miassoiédov qui préféra donner sa démission et resserrer ses relations avec les espions allemands bien connus, Freidberg-Katsellenbogen et Lintzer.

Bien que la sûreté politique ait fourni à Soukhomlinov les renseignements les plus détaillés établissant que Miassoiédov était un traître, Soukhomlinov cependant le fit réintégrer dans l'armée et l'attacha à sa personne. C'est le ministre actuel de la guerre, Goutchkov, qui, le premier, démasqua le traître à la tribune de la Douma.

A noter un fait curieux. Au début de la guerre, vers la fin de 1914, parut une biographie du ministre de la guerre Soukhomlinov. C'était un petit livre contenant l'énumération d'une série de mesures importantes prises par le ministère de la guerre pendant les cinq dernières années. Trois personnes étaient les auteurs de cette biographie. Quand le livre fut mis en vente, on remarqua qu'il contenait des renseignements absolument secrets qui, sous aucun prétexte, n'auraient dû être livrés à la publicité. La question se posa : comment cette brochure sur Soukhomlinov avait-elle pu obtenir le visa de la censure? La Commission de l'armée de la Douma obtint qu'une enquête fût faite, et on apprit que le Ministre de la guerre lui-même avait déclaré à la censure qu'il connaissait bien cette brochure et n'avait rien à objecter à sa publication. La brochure était éditée par un certain Dumbadzé, qui en était l'auteur avec ses deux amis, le prince Matchabelli et un certain Weiler.

Or, Dumbadzé, élevé en Allemagne, eut toujours à Pétrograd la réputation d'un personnage plus que suspect. Il était un des amis d'Altschiller et de plusieurs espions autrichiens et allemands, en particulier de von Lutius, le fameux organisa-

teur de l'espionnage allemand en Russie. Cependant Soukhomlinov n'avait pas hésité à ouvrir à un pareil individu toutes les archives secrètes du Ministère de la Guerre. D'ailleurs Dumbadzé et Matchabelli, arrêtés par la suite, ont été pendus en même temps que Miassoiédov.

Tels étaient les gens qui entouraient le Ministre de la guerre de Russie pendant la première année de la guerre. Même après sa chute, Soukhomlinov ne perdit pas contact avec les espions et les traîtres. Quand il quitta le ministère, il vint s'installer dans l'appartement d'un Allemand, Rudolf Rummel, colonel dans l'armée allemande, et la Commission d'enquête a établi que ce Rummel était aussi un ami intime d'Altschiller et de Soukhomlinov. Du reste il n'est point de traîtres ou d'espions de quelque envergure, arrêtés pendant cette guerre, qui n'aient été en rapports directs ou indirects avec Soukhomlinov. On peut dire que sa demeure était le centre de l'espionnage autrichien et allemand en Russie. On dit à la décharge de Soukhomlinov que c'est sa femme surtout qui protégeait ces messieurs et qu'elle avait une influence énorme sur son vieil époux. En tout cas, la responsabilité de l'ancien ministre de la guerre dans les crimes qui ont été commis contre la Russie n'en reste pas moins immense.

Une autre question, et des plus angoissantes, a été aussi soulevée par l'affaire Soukhomlinov. On sait qu'avant la guerre, le général Soukhomlinov publia, dans les *Birjevia Viédomosti*, une interview qui fut considérée par toute la presse allemande comme une véritable provocation et qui suscita une réponse violente de la *Gazette de Cologne*. La Commission d'enquête sur les forfaits des anciens ministres russes n'a pas encore fait la lumière sur cette page d'histoire, qui est d'ailleurs notée tout au long dans le *Journal* du comte Witte, dont le manuscrit est conservé par sa veuve dans un coffre-fort du Crédit Lyonnais, à Paris, et qu'elle se propose de faire paraître prochainement.

Au commencement même de la guerre, quand, du balcon de son palais, Guillaume II prononça son fameux discours aux habitants de Berlin, agitant un papier qu'il tenait à la main, il dit entre autres : « Je tiens dans ma main la preuve de la perfidie de l'empereur de Russie ! » Mais il ne donna pas lecture de ce papier. Il lui fallait convaincre son peuple qu'il était

entraîné perfidement dans le conflit; mais évidemment il n'entrait pas dans ses plans de discréditer à tout jamais Nicolas II. A cette époque il était sûr d'une victoire très rapide et il ne souhaitait pas pour la Russie vaincue de meilleur monarque. Quel était donc ce papier?

Le comte S. Witte, qui haïssait Nicolas II, a raconté à quelques personnes l'épisode suivant qui a, comme nous le verrons tout de suite, un rapport direct avec le papier agité par Guillaume.

Pendant la guerre russo-japonaise, dont l'insuccès, du commencement même, ne faisait aucun doute en Russie, et quand à l'intérieur du pays commencèrent de graves troubles, Nicolas II qui faisait, cet été-là, une croisière en Finlande, reçut la visite de Guillaume II. Un jour, après un long entretien en tête à tête avec le kaiser, Nicolas appela Birilev, le ministre de la marine d'alors, qui l'accompagnait dans cette croisière, et lui montrant un papier écrit qui se trouvait sur la table et dont il cachait le texte avec sa main, il lui dit : — « Amiral, avez-vous confiance en moi? » On devine la réponse : — « Alors, signez ce papier. » Birilev signa. Nicolas lui demanda de ne rien dire de cela à personne; cependant Birilev raconta la chose à Witte. En 1905, quand Witte, fait comte, fut nommé Président du Conseil, il se rappela le récit de Birilev et exigea de Nicolas II le papier signé par l'amiral. C'était le projet d'une alliance défensive et offensive de la Russie et de l'Allemagne dirigée contre la France, projet non encore mis au point. Le texte de Nicolas II était écrit en entier de la main de l'empereur d'Allemagne. Celui qu'avait gardé l'empereur d'Allemagne était entièrement de la main du tzar. Witte voyant cela fut horrifié : — « Sire, dit-il, il faut déchirer cela immédiatement. » Il sut convaincre Nicolas II de l'abomination de cet acte et il déchira le papier (1).

(1) Cet article était déjà écrit quand parut dans la presse russe un récit de M. B. Glinsky, directeur de la revue bien connue *Istoritcheski Viestnik* (Le Messager historique), dans lequel il relate ce même incident, qui nous avait été raconté par un ami intime du comte Witte. La version de M. Glinsky diffère dans les détails de celle que nous avons donnée, mais en même temps elle corrobore le fait, qui reste définitivement acquis. A titre de document nous citerons ici la version de M. Glinsky.

Quand éclata la guerre, Witte, qui se trouvait en Allemagne, réussit à gagner la Russie. Je le vis à Pétrograd; il était ému et déprimé. Au printemps de 1914, il avait eu l'espoir d'être appelé à conclure le nouveau traité de commerce entre la Russie et l'Allemagne; il s'était préparé fébrilement à cette tâche, et voilà que, soudain,

La Commission d'enquête pense que le papier montré à la foule berlinoise par le kaiser était ce même projet écrit par Nicolas, et là se trouve peut-être l'explication de ce fait que le

par la marche de la vie politique de l'Europe, un grand rôle lui échappait. Il vitupérait contre Guillaume et contre Nicolas. Indiquant le portrait dédicacé du kaiser, appendu au mur de son cabinet, Witte me dit : — « C'est un fou, un insolent et un poltron ; il fallait seulement l'appeler du doigt, lui promettre quelques concessions dans le traité de commerce et cette atroce guerre n'avait pas lieu.

— « N'est-ce pas le germanophile qui parle en vous ? dis-je. On vous considère, vous le savez, comme un ami de Guillaume.

— « Quelle sottise ! Il n'est peut-être pas un seul Russe que Guillaume haïsse plus que moi : car c'est moi, moi et personne d'autre, qui ai détruit le traité d'alliance offensive et défensive conclu entre lui et Nicolas II à Biorki.

J'ouvris de grands yeux :

— « Quelle alliance offensive et défensive avec l'Allemagne ? Je n'ai jamais entendu un mot de cela.

Witte, très ému, se leva, s'assura que toutes les portes de son cabinet étaient bien fermées, puis me dit :

— « Croyez-vous en Dieu ? Jurez-moi devant cette image que, moi vivant, vous ne raconterez jamais rien de cela dans votre revue. Mais après ma mort, si l'occasion s'en présente, vous pourrez faire connaître en Russie la légèreté ou la trahison, appelez cela comme vous voulez, de Nicolas II... A mon retour d'Amérique, je m'étais arrêté en France où je réussis à préparer le terrain pour un grand emprunt qui devait nous permettre de rétablir notre situation financière compromise par la guerre malheureuse russo-japonaise. Les banques allemandes devaient participer pour de grandes sommes à cet emprunt. Mais précisément à cette époque, des nuages s'amoncelaient sur l'horizon européen, et la France, à cause du Maroc, se trouvait à la veille d'une guerre avec l'Allemagne. Le gouvernement français était très inquiet. On me demanda d'agir sur Guillaume, disant qu'en cas de complications politiques entre la France et l'Allemagne, l'emprunt russe ne pourrait être réalisé...

« A Potsdam j'eus une longue conversation avec Guillaume sur le Maroc et lui exposai toutes les raisons de la nécessité de faire des concessions à la France. Avec l'affectation qui lui est propre, Guillaume me déclara que, par réelle sympathie pour ma personne, il voulait bien accepter mes raisons, et, séance tenante, il télégraphia au Chancelier. Sans doute ce n'était là que cabotinage et pose ; sa sympathie, sa confiance, ne jouaient ici aucun rôle ; tout simplement l'Allemagne n'était pas encore prête pour la guerre et ne pouvait pas mobiliser les milliards nécessaires pour les besoins militaires.

« Après qu'il eut envoyé son télégramme au Chancelier, Guillaume m'adressa une question qui me surprit au plus haut degré. Il me demanda si je savais ce qui s'était passé à Biorki. A ma réponse négative, le kaiser me dit : « Eh bien, vous l'apprendrez à votre retour en Russie, et, en souvenir de cet événement, voici ce groupe. » Et il data, signa et me donna la photographie que voici, faite lors de sa visite à Nicolas II, en croisière sur les côtes de la Finlande, lorsque après un copieux déjeuner où coulèrent les vins généreux, il eut réussi à arracher à l'empereur de Russie, soumis aveuglément à sa volonté, sa signature sous cet acte criminel...

« Quand je devins Président du Conseil, et qu'entre mes mains furent concentrés les pouvoirs législatif et exécutif, chaque acte d'Etat signé par le monarque devait être contresigné par moi, faute de quoi il n'avait pas force de loi. C'est ainsi que je devais contresigner l'acte du traité de Portsmouth.

« Dès les premiers jours de mon entrée en fonction comme Président du Conseil, le Ministre des Affaires étrangères me fit savoir qu'il désirait m'entretenir d'une affaire d'Etat de la plus haute importance. C'est alors que j'appris de lui l'existence du traité d'alliance offensive et défensive conclu à Biorki, entre les deux empereurs. Je fus étonné et révolté par ce document secret, fait contrairement à toutes les règles de l'équité politique, de l'honnêteté gouvernementale et de toutes les formes admises. Contre qui se préparait l'offensive ? Qui avait contresigné ce traité ? Contre qui ? Evidemment contre la France, qui était toujours, pour Guillaume, un objet de convoitise, contre cette même France qui avait conclu une alliance avec

Ministère de la Guerre de Russie, au commencement de la guerre, était l'officine de l'espionnage allemand.

§

Chaque jour apporte de nouvelles révélations sur les événements qui marquèrent la fin de l'ancien régime et les derniers jours de la Cour des derniers Romanov. Mais pour mieux comprendre quel était l'état d'esprit des souverains et de leurs intimes, et pour s'expliquer la possibilité de certains faits, il nous faut dire quelques mots de la morbidité qui, depuis un certain nombre d'années, régnait dans la haute société russe, en général, et, en particulier, à la Cour. Depuis dix ans environ la Cour de Russie était devenue le foyer principal d'une sorte de secte dans laquelle étaient en faveur plusieurs rites des flagellants; on a même donné à ce mouvement de dépravation mystique le nom de *neo-Khlistov-tchina*, dérivé du mot russe *Khlisti* (les fouets) sous lequel on désigne en Russie la secte ancienne des flagellants. Un savant russe, M. Prougavine, auteur de nombreuses études sur les sectes religieuses en Russie, a étudié également ce mouvement-là, et, grâce à lui, s'est trouvé éclairé ce côté mystérieux et mystique de la vie de la haute société russe et de la Cour.

Le commencement du xx^e^ siècle, remarque M. Prougavine, a vu se développer, en Russie, le même mouvement mystique qui marqua la première décade du xix^e^ siècle. Maintenant comme il y a cent ans, le mysticisme grossier, empreint de superstitions qui se rencontrent ordinairement dans les villages les plus arriérés ou dans les bas-fonds de la population urbaine, soudain s'est trouvé transporté dans

nous dans l'intérêt de sa sécurité. Ainsi donc Nicolas II jouait double jeu, sans même se rendre compte des conséquences dangereuses et de l'indignité de son acte. Et par qui ce traité était-il contresigné ? Par un ivrogne invétéré, Birilev, et un amiral allemand aviné, au lieu d'être revêtu des signatures des deux ministres des Affaires étrangères, auxquels cet acte aurait dû être remis immédiatement.

« D'accord avec le Ministre des Affaires Etrangères, et avec le consentement d'un très grand personnage, je résolus de faire tout pour anéantir cet acte. Le motif que je pouvais le plus facilement invoquer était l'absence de legalité, dans la forme de cet acte. J'insistai sur ce point et télégraphiai à Berlin que si Guillaume II ne voulait pas reconnaître l'invalidité de son acte et le détruire, je ne contresignerais pas le traité de Portsmouth. Cela ne rentrait pas du tout dans les plans de Guillaume et le privait de l'appui des banques allemandes intéressées à la réalisation de l'emprunt dont je vous ai parlé tout à l'heure. Dans l'intérêt de sa politique économique Guillaume céda, et cet acte d'une alliance offensive et défensive fait à Biorki, d'accord entre Berlin et Tsarskoié-Sélo, fut reconnu non avenu. Mais pas plus Nicolas II que Guillaume II ne me pardonnèrent cette immixtion dans les affaires de politique extérieure. Vous savez comment Nicolas a agi envers moi, et maintenant, quand éclata la guerre, Guillaume II, me sachant en Allemagne, donna l'ordre de m'arrêter immédiatement. C'est à grand peine que j'ai pu gagner la Russie. »

les hautes sphères sociales, on peut même dire au sommet de la hiérarchie sociale.

Une particularité à noter, c'est que les figures centrales de ce mouvement sont de louches aventuriers, prophètes, thaumaturges, innocents, tous sortis des bas-fonds du peuple. Sous ce rapport le mouvement mystique actuel dans les milieux privilégiés et surtout à la cour, en comparaison avec celui du XIX^e^ siècle, marque indiscutablement un pas en arrière. Il est vrai qu'à cette époque aussi, quelques individus du genre *Raspoutine* jouissaient d'une certaine popularité, tel par exemple « le dieu vivant » des *Skoptzy* (1), Kondrati-Sélévanov. Mais ce n'étaient pas ces hommes-là qui, à cette époque, conduisaient la haute société. Les guides et les inspirateurs de l'aristocratie russe étaient alors, pour la plupart, des gens très instruits, occupant un rang élevé dans la société. Tels étaient les mystiques maçons, genre Labzine, les piétistes, comme la baronne Krudner, la célèbre M^me^ Tatarinova, son frère, le baron Bugsgevden, et, un peu plus tard, un riche propriétaire du gouvernement d'Orel, Doubovitzky, etc.

Pour trouver quelque chose d'analogue au mouvement mystico-religieux qui sévissait maintenant à la Cour de Russie il faut remonter au XVIII^e^ siècle, quand plusieurs membres de la famille impériale et bon nombre de représentants de la haute noblesse étaient les disciples fervents des « hommes de Dieu » ou *Khlisti*.

Les demeures des plus illustres des boïards de Moscou d'alors, le comte Cheremetiev, le prince Tcherkasky, celles de la princesse Khovansky, de la comtesse Golovkine, d'Anastasie Lopoukhine, etc., étaient largement ouvertes aux « prédicateurs et prophètes » de cette secte. A cette époque, différents thaumaturges et innocents, gens de passé criminel, illettrés, souvent articulant à peine quelques mots, faisaient la loi aux personnages illustres et possédaient, corps et âme, les plus nobles dames. Or, quelque extraordinaire que cela paraisse, à l'aube du XX^e^ siècle, la haute société russe, — le monde de la Cour, — s'est trouvée contaminée du même mal. Tout à coup parurent des phénomènes bizarres d'atavisme qui nous

(1) Nom d'une secte russe.

transportèrent à cent cinquante ans en arrière. De nouveau les salons aristocratiques devinrent l'asile des « Dieu vivant », des « Christ vivant », des *Khlisti*. C'est une véritable psychose, qui gagne même les milieux ecclésiastiques.

Une grande dame de la Cour a raconté à M. Prougavine que quand elle fut admise à la Cour, en qualité de dame d'honneur, elle entendit différents récits révoltants, monstrueux, qu'elle se refusait de croire et traitait de « calomnies de la rue ». « Mais, dit-elle, malheureusement, il me fallut non seulement entendre, mais voir de mes propres yeux de telles choses étranges, incroyables, incompréhensibles, que ce spectacle aurait soulevé l'indignation des plus blasés. Je ne me crois pas le droit de donner des détails, mais je puis vous dire qu'il se passe dans nos hautes sphères des choses si spéciales, si incroyables, qu'on ne peut ni les expliquer ni les comprendre. Toute la Cour est en proie à une sorte d'ensorcellement ; l'esprit est obscurci, la volonté paralysée. »

Le nom de *neo-Khlistov-tchina*, qui caractérisait la nouvelle religion de la Cour, fut lancé pour la première fois par l'archevêque Ermogène, qui, à un certain moment, se montra fort inquiet du développement rapide des pratiques des *Khlisti* dans la haute société russe. Mais au lieu de réserver ses foudres pour les milieux où se propageait si rapidement le mal, Ermogène s'attaqua à la littérature, aux écrivains russes, les accusant de répandre complaisamment ces idées de dépravation mystique, tandis que le journal officieux du haut clergé, le *Kolokol* (la Cloche), écrivait des panégyriques enthousiastes sur la sagesse extraordinaire du fameux Raspoutine, qui était alors le grand-prêtre de cette religion.

D'après l'opinion du clergé, il y a dans le fond de ce mouvement l'idée ascétique de la lutte contre la chair et, en particulier, celle de la nécessité de la lutte contre les passions sexuelles. Raspoutine prétendait que pour faire son salut, il faut pécher et que pour vaincre la chair il faut la soumettre à la tentation. Une des épreuves qu'il imposait à ses jeunes et belles pénitentes était de passer la nuit avec le « prophète » ; leur salut était assuré si elles pouvaient rester indifférentes à la tentation, malgré les caresses de celui-ci.

C'est dans cette atmosphère de dépravation mystico-sexuelle que vivait la Cour de Russie.

§

Ce qui précède explique en partie comment l'être immonde qu'était Raspoutine avait pu acquérir à la Cour une influence prépondérante. Le misérable usait d'ailleurs de tous les moyens pour affermir sa puissance. On sait maintenant qu'un de ses atouts, et non les moindres, était sa prétendue puissance miraculeuse sur la santé du jeune tzarevitch.

Il arrivait parfois que Raspoutine était éloigné de la Cour, comme l'exigea une fois le Président du Conseil Kokovtzev qui, il faut le dire à son honneur, ne supportait pas Raspoutine. Mais à peine celui-ci était-il parti que le tzarevitch était pris de saignements, dont les médecins ne trouvaient pas la cause et qu'ils ne parvenaient pas à faire cesser. On rappelait Raspoutine, il faisait des passes sur l'enfant et, quelques jours plus tard, les hémorragies s'arrêtèrent. Cette guérison miraculeuse n'était en réalité qu'une machination très habile dans laquelle Raspoutine avait pour complices Mme Vyroubov et le fameux « guérisseur du Thibet », Badmaïev. Le fils de l'ex-tzar est hémophilique ; le trio comprit le parti qu'il y aurait à tirer de cette disposition pathologique du tzarevitch. Badmaiev avait la recette d'un remède, très répandu dans la médecine chinoise, connu dans le Thibet sous le nom de *nant*, et dont l'élément principal est une poudre obtenue en pulvérisant les jeunes bois du cerf. Ce remède a la propriété d'augmenter l'activité du cœur et, à haute dose, de provoquer, chez les personnes prédisposées, de véritables hémorragies. Quand il fallait rehausser l'influence de Raspoutine ou le ramener à la Cour, Mme Vyroubov demandait cette poudre à Badmaiev et la mélangeait aux aliments du tzarevitch. L'effet se faisait sentir bientôt et le tour était joué. Raspoutine n'avait plus qu'à apparaître dans son rôle de sauveur de l'enfant impérial. Cela seul eût suffi à lui assurer une influence prépondérante sur l'esprit de l'ex-impératrice. Pour juger du degré de cette emprise, nous citerons une lettre de l'impératrice Alexandra Feodorovna trouvée dans les papiers de Raspoutine.

Ma joie indicible, Notre bien-aimé ! Comme je suis heureuse que tu sois venu chez nous ! Comment te remercier pour tout ! Je ne pouvais ni parler ni écouter. Je n'étais toute qu'à un sentiment. Tu es avec nous et cela suffit. Je ne voudrais que m'endormir sur ton épaule, tranquillement, doucement ; autour, le silence, l'âme est partie

quelque part, loin. Tu l'as prise là-bas où elle aspirait. Merci pour cet oubli. Mais ensuite comme elle souffrait! Elle aspire vers toi, notre Grand. Je ne sais comment t'appeler. Tu es tout pour nous. Pardonne-moi. Tu es mon maître. Je sais que j'ai péché et pèche. Pardonne et patiente. Je tâche d'être meilleure, mais cela m'est difficile. Je sais que je fais beaucoup de choses qui ne sont pas bonnes, mais je veux, je désire être bonne, être une bonne chrétienne. Mais c'est si difficile! Combien il me faut lutter contre mes habitudes ! Tu m'aideras. Tu ne m'abandonneras pas. Je suis faible. Je n'aime que Toi seul et ne crois qu'en Toi. Aide notre petite Annette (1). Elle souffre beaucoup. Elle m'a demandé de ne rien écrire d'elle, alors je ne dirai rien de plus. Et d'abord tu sais tout. Que Dieu nous donne de nous revoir bientôt. Je t'embrasse fortement. Bénis-moi et pardonne-moi. Je suis ton enfant.

A.

§

A mesure que grandissait l'influence de Raspoutine à la Cour, celle des grands-ducs diminuait, ce qui fit que tous les grands-ducs, sans exception, devinrent hostiles à l'impératrice et à l'empereur. Cette hostilité en arrivait même à être de la haine, qui se transformait presque en lutte ouverte, et sa première manifestation publique fut l'assassinat de Raspoutine.

Ce n'est que maintenant qu'on commence à connaître les détails de cet assassinat, l'un des épisodes les plus saisissants de cette fin du règne des Romanov.

Au commencement de novembre, après le fameux discours de Milioukov, quand les séances de la Douma furent suspendues à la suite de la démission de Sturmer, le prince F.-F. Youssoupov réunit quelques-uns des principaux leaders des partis de la Douma, en qui on pouvait avoir toute confiance, et entre ces personnages eut lieu la conversation suivante, qui fut sténographiée.

— « La Douma, commença le prince Youssoupov, est très loin de la vérité. Milioukov dénonce Sturmer comme l'auteur de tout mal; Maklakov accuse le régime. Je vous assure qu'ici il ne s'agit ni de Sturmer ni du régime, il ne s'agit que d'une seule personne, Raspoutine. Lui n'étant plus là, tout irait bien.

— « Vous vous trompez, prince, si ce n'est pas Raspoutine se sera un Mardarï quelconque ou un prince Andronikov, ou tout autre vaurien.

(1) Mme Vyroubov.

— « Non. Je m'intéresse aux sciences occultes et je puis vous affirmer qu'une personne douée d'une force magnétique aussi puissante que celle que possède Raspoutine ne paraît qu'une fois en cent ans. Son influence sur l'empereur et sur l'impératrice est extraordinaire. Quand Alexandra Feodorovna, inspirée par Raspoutine, vient dans le cabinet de l'empereur, celui-ci, c'est à la lettre, se cache d'elle sous la table. Que toute la Douma et toutes les classes de la société parlent contre Raspoutine, cela n'aidera à rien. Si l'on disait à l'empereur que tout le pays l'a abandonné ainsi que toute l'armée, mais que Raspoutine est avec lui, il envisagerait tranquillement l'avenir. On se sert de Raspoutine pour nommer les ministres et diriger les affaires de l'Etat. Il ne se fait que ce que désire Raspoutine. Je vous assure que l'empereur n'est pas du tout si entiché du pouvoir. Il consentirait à un ministère responsable, à une vraie constitution, mais tant qu'on agira sur lui par Raspoutine il n'y a rien à faire. L'empereur est entre ses mains. C'est pourquoi nous avons décidé de faire disparaître Raspoutine.

— « Mais comment cela?

— « Il y a deux moyens : le premier, acheter Raspoutine ; c'est un homme à vendre.

— « Ce moyen ne vaut pas grand chose. Raspoutine prendra l'argent et après vous fera chanter, rien de plus.

— « Alors, il y a le second moyen : le tuer. On fixera un rendez-vous à Raspoutine dans un endroit où on pourra le tuer.

— « Mais, prince, qui le tuera? Les cent noirs tuent parfois des hommes du parti de gauche, surtout quand ils escomptent l'impunité. Mais on ne peut pas compter sur eux pour tuer Raspoutine, pour cette raison d'abord qu'on ne peut attendre l'impunité. Tant qu'aux gens de la gauche, ils élèveraient plutôt un monument à Raspoutine, car personne plus que lui ne discrédite autant l'autocratie et ne fait plus pour amener la Russie à la république.

— « Cependant il peut se trouver des hommes qui se chargent de cette affaire. Je puis ouvrir pour cela un crédit illimité.

— « Mais comprenez donc, prince, que parmi les honnêtes gens vous ne trouverez pas d'assassins à gages; celui que

vous pourrez trouver parmi les autres ne fera rien et vous soumettra à un chantage sans fin.

— « Vous avez raison. J'agirai moi-même. »

Les personnes qui assistaient à cet entretien comprirent que bien que les conjurés, qui tous appartenaient à la famille impériale, pussent accomplir leur besogne eux-mêmes, ils tenaient beaucoup à avoir avec eux un homme politique afin que leur acte n'eût pas le caractère d'une conjuration de palais, mais celui d'une révolte publique.

Bien qu'il eût dit qu'il se chargerait lui-même de supprimer Raspoutine, le prince Youssoupov, par la suite, a nié être l'auteur du meurtre, et jusqu'à présent on ne sait pas encore d'une façon certaine par qui Raspoutine fut assassiné, tous ceux qui assistaient au drame ayant juré de n'en rien dire.

Le député Pourichkevitch, l'un des convives du célèbre souper, et qu'on accusa même d'avoir tiré le premier coup, nie énergiquement le fait. Il affirme qu'il était dans le salon quand on tira et qu'il n'apprit le meurtre qu'après. Quant au grand-duc Dmitri Pavlovitch, donné aussi pour l'assassin de Raspoutine, nous avons sur ce sujet un récit de son père, le grand-duc Paul Alexandrovitch, qui contient des détails fort intéressants sur ce qui se passa à la Cour après le meutre du favori.

A peine m'étais-je ressaisi de tout ce que m'avait fait Nicolas II, depuis mon mariage avec ma femme actuelle, la comtesse Paleï, que de nouveau le malheur s'est abattu sur moi. D'abord le meurtre de Raspoutine et le rôle joué par mon fils préféré, Dmitri, les querelles perpétuelles avec Alexandra Feodorovna, et ensuite les événements des derniers jours !

C'est le 17 décembre que s'est produit l'événement qui a eu un retentissement si extraordinaire en Russie : l'assassinat de Raspoutine dans le palais du prince Youssoupov. J'appris ce meurtre à Moghilev, au quartier général, le 19. On donnait plusieurs noms des meurtriers, tous haut placés, mais on ne mentionnait pas mon fils. Je ne savais rien, et pendant que le train qui m'emmenait à Pétrograd filait à toute vapeur, Dmitri était déjà arrêté dans son palais de Nevsky-Prospect.

Il put prévenir de son arrestation ma femme, à laquelle il téléphona. Leur conversation fut très brève :

— « Petite mère, je suis arrêté », dit mon fils.

Ma femme qui déjà connaissait l'assassinat s'écria :

— « Alors est-ce vrai, Dmitri ? »

— « Je te jure, répondit-il, que je suis innocent de ce meurtre. »

J'arrivai à Pétrograd le 20, et, apprenant l'arrestation de mon fils, je me rendis directement chez Nicolas Romanov.

— « Pourquoi Dmitri est-il arrêté ? » demandai-je.

Comme s'il s'agissait d'un inconnu et non de son cousin favori, Nicolas me répondit froidement :

— « Pour l'assassinat de Raspoutine.

— « Je te jure qu'il est innocent, il faut tout de suite le libérer.

— « C'est bien. Demain j'écrirai, me répondit nerveusement l'ex-tzar. Au revoir. »

Le matin, comme je me préparais à me rendre chez Dmitri, un aide de camp de l'empereur me remit une lettre de Nicolas II.

Il m'écrivait :

« Cher ami Paul,

Je ne puis pas malheureusement lever les arrêts de Dmitri, tant que l'instruction ne sera pas terminée. J'ai donné ordre de se hâter et d'avoir tous égards. Tout cela est très triste et pénible, mais qui est coupable, sinon lui-même, d'être mêlé à une telle aventure. Je prie Dieu que Dmitri sorte honnête et sans tache.

Ton dévoué, Nicolas. »

Cette lettre me calma. J'allai chez mon fils et après lui avoir fait jurer qu'il n'avait pas trempé dans le meurtre, je lui proposai de téléphoner à Nicolas II et de lui demander un entretien :

— « Père, me dit Dmitri, devant cette image de Dieu, je te jure, sur ma défunte mère, que mes mains ne sont pas souillées du sang de ce misérable Raspoutine. »

Je sais mon fils incapable de mentir et je décidai de faire une enquête personnelle sur les circonstances du meurtre. Par mon fils Wladimir, ami de Youssoupov et de plusieurs des personnes qui furent témoins du drame, j'appris que l'exécution avait été accomplie après un conseil tenu dans le train sanitaire de Pourichkevitch. Mon fils Dmitri, il est vrai, avait pris part à ce conseil; mais il n'était pas l'assassin de Raspoutine. Celui-ci avait été tué par deux balles, l'une dans la poitrine, l'autre dans le dos, tirées par Youssoupov et Pourichkevitch. Dmitri refusa de me donner des détails :

— « Père, répondit-il à mes supplications, nous avons juré de ne jamais rien dire, et je ne puis violer mon serment. »

Nicolas refusa l'entretien que lui demandait mon fils. Le 23, pendant le dîner, on m'appella au téléphone. C'était Dmitri : — « Père, me dit-il, le général Maximovitch sort de chez moi; il est venu m'informer que cette nuit même on m'envoie en Perse. Venez m'accompagner. »

Ce fut pour moi comme un coup de foudre. Sans prendre ni pelisse

ni chapeau, je courus au palais Alexandre. L'empereur ne me reçut pas ; il me fit dire par un valet qu'il n'avait pas le temps. La même nuit Dmitri partait pour la Perse. Parmi les personnes venues l'accompagner à la gare se trouvait la fille de ma femme, Mme Derfelden. Le 24, après avoir passé la soirée avec nous, Mme Derfelden, en rentrant chez elle, y trouva le général de gendarmerie Popov. Il venait procéder à une perquisition.

Après cette perquisition, au cours de laquelle on souleva même des lames du parquet, ma belle-fille fut mise en état d'arrestation. J'ai appris, plus tard, que cette perquisition et cette arrestation avaient été décidées à la suite d'une séance de spiritisme qui avait eu lieu chez l'impératrice et à la demande de l'esprit de Raspoutine. L'ordre était signé par Protopopov.

Après de longues démarches, j'obtins que Protopopov reçût Mme Derfelden. Le ministre commença par l'accabler de reproches, l'accusant d'avoir participé au meurtre, puis il ajouta : « Avez-vous jamais vu un sphinx ? Ses yeux plongent dans le lointain. Vous le regardez et il vous hypnotise. Le saint Raspoutine était ce sphinx. » Le lendemain, à la réception de l'empereur, Protopopov raconta entre autres : « Hier, j'ai eu la visite d'une jolie femme, qui venait avec l'intention de me tuer ; mais j'ai produit sur elle une telle impression que nous nous sommes séparés amis. Et savez-vous quelle est cette femme ? Mme Derfelden. » Nicolas félicita chaudement son ministre d'avoir pu si facilement éviter la mort, il le signa plusieurs fois et ajouta : « Que Dieu vous donne longue vie pour que vous puissiez être utile à la patrie ! »

Cependant les événements marchaient. Le 28 février, Alexandra Feodorovna me fit appeler :— « Allez tout de suite sur le front, me dit-elle ; tâchez d'amener des soldats qui nous soient dévoués. Il faut sauver le trône coûte que coûte ; il est en danger. » Je refusai, car j'étais convaincu de l'inutilité d'appeler les troupes, qui se joindraient aux révolutionnaires. Le 1er mars, je fus appelé au palais pour la deuxième fois et refusai de m'y rendre. En ce moment, chez moi, se préparait le manifeste donnant au peuple russe une vraie constitution. Nicolas devait le signer. Après avoir fait signer ce manifeste par Cyril et Michel et l'avoir signé moi-même, je l'envoyai à la Douma et le fis remettre contre reçu à Milioukov. Ensuite j'allai au Palais. La première question que me posa Alexandra Feodorovna fut celle-ci : « — Où est mon mari ? Est-il vivant ? Que faut-il faire pour apaiser les esprits ? » me demanda-t-elle ensuite. Je lui donnai la teneur du manifeste que j'avais préparé. Elle l'approuva. Le 3 mars, j'étais de nouveau mandé au palais. J'apportai un journal où était publié le manifeste de l'abdication. Quand j'en eus terminé la lecture, l'impératrice s'écria : — « Je ne crois pas cela. Ce sont des

inventions des journaux. Je crois en Dieu et en l'armée ; ils ne nous ont pas encore abandonnés ! »

Il me fallut expliquer à Alexandra Feodorovna que non pas Dieu seul, mais toute l'armée s'était jointe à la révolution. Et je crois qu'alors, pour la première fois, elle comprit, ou tâcha de comprendre, à quoi elle et Raspoutine avaient amené le pays et la monarchie.

Sauf ce témoignage du grand-duc Paul Alexandrovitch, qui n'assista pas au meurtre de Raspoutine, nous en avons un autre qui émane, il est vrai, d'un témoin bizarre, mais qui se trouvait au palais Youssoupov, la nuit de l'assassinat. Ce témoin, dont nous avons déjà parlé dans un précédent article, *La Russie nouvelle*, est l'« innocent » Mitia Koliaba, qui fut appelé au palais impérial après la mort de Raspoutine. Une des particularités de cet autre « prophète » était de ne pouvoir articuler distinctement aucun mot ; de son gosier sortaient des sons rauques, auxquels ses fervents s'ingéniaient à trouver un sens. Mais un miracle s'est produit : arrêté à Moscou, pendant la révolution, il a recouvré la parole et a pu répondre d'une façon assez distincte à l'interrogatoire. Voici du reste quelques détails intéressants que nous empruntons à sa déposition. Il raconta qu'il était très aimé de « papka » (c'est ainsi qu'il désigne Nicolas II), mais qu'au contraire « mamka » (l'ex-impératrice) ne l'aimait pas beaucoup. Au commencement de la guerre, « papka » appela Koliaba et lui demanda sa bénédiction. Longtemps ils prièrent ensemble, se prosternant jusqu'au sol. Avant l'assassinat de Raspoutine, « mamka » ne montrait que de l'indifférence pour lui, mais après elle se mit à le haïr ; cependant elle voulait qu'il fût toujours près d'elle pour faire tourner la table et évoquer l'esprit de Raspoutine.

De la scène du meurtre voici quels détails a donnés Mitia Koliaba. Il se trouvait cette nuit-là au palais Youssoupov. Toutes les salles étaient brillamment éclairées ; la musique jouait. A trois heures du matin, le grand-duc Dmitri Pavlovitch demanda au téléphone Raspoutine et l'invita à venir. Il refusa. Alors Youssoupov monta en automobile et alla le chercher. Une demi-heure plus tard l'automobile revint, mais déjà les lumières étaient éteintes, sauf dans deux ou trois salons. Raspoutine entra, se signa et tendit la main à Dmitri

Pavlovitch. Celui-ci refusa sa main, mais offrit à Raspoutine un verre de vin en disant : — « Bois et meurs, chien ! » Raspoutine, d'un geste de la main, repoussa le verre qui tomba et se brisa.

Cette scène, Mitia dit qu'il ne l'a pas vue lui-même, qu'on la lui a racontée. Il n'accourut dans la salle où se passa le drame qu'après avoir entendu les coups de revolver. Il vit deux hommes qui ficelaient un sac. Dmitri Pavlovitch s'approcha de Mitia Koliaba et lui dit, en s'appuyant sur son épaule : — « Va, Mitia, va ; il n'y a rien à faire pour toi ici. » A ce moment deux automobiles s'arrêtèrent devant le palais. Deux hommes prirent le sac et le placèrent dans une des automobiles; Youssoupov et un officier prirent place dans l'autre, et ils partirent. « Moi, dit Mitia, de là je suis allé entendre la messe et suis rentré à la maison. Le lendemain on est venu me chercher pour m'emmener à Tzarskoïe-Selo. Quand j'arrivai, je trouvai Alexandra Feodorovna en proie à une crise de nerfs épouvantable. Elle était étendue par terre et tout son corps tremblait. Elle voulait savoir de moi des détails et le nom des assassins ; mais comme je ne pouvais raconter que ce que j'avais vu, elle prononça quelque chose, en anglais je crois, probablement une injure, et, avec fureur, elle exigeait de l'empereur qu'il fît pendre immédiatement Dmitri Pavlovitch, Youssoupov et Mitia Koliaba; moi, disait-elle, parce que j'avais tout vu et n'avais pas prévenu. Mais « papka » disait : — « Non, je ne peux pas ; c'est impossible ! »

§

Nous avons déjà dit que le secret de l'influence énorme de Raspoutine était son pouvoir hypnotique et cette folie érotico-mystique dont toute la Cour était contaminée. Mais une autre raison de l'influence de cet homme était qu'il servait fidèlement les intérêts du parti allemand, qui était largement représenté à la Cour. On possède maintenant des preuves de la trahison directe de la Cour et des rapports constants entretenus entre les Cours de Russie et de Berlin. Raspoutine était grassement payé par ce parti allemand. Le député Pourichkevitch, très au courant de tout ce qui se passait autour de Raspoutine, rapporte que Trépov, voulant se débarrasser de Protopopov, avait décidé, en dernier ressort, d'acheter Raspoutine. Il lui envoya son beau-frère, le général Massolov, avec mandat de

lui offrir 150.000 roubles s'il renonçait à soutenir Protopopov. Mais, pour la première fois sans doute de toute sa carrière, Raspoutine déclina cette offre. Du reste, il faut noter aussi que de toutes les personnes arrivées au pouvoir par l'influence de Raspoutine, Protopopov est le seul auquel, en échange, il n'ait pas pris d'argent. Ce désintéressement apparent s'explique tout simplement par ce fait que pour maintenir au pouvoir Protopopov, il recevait des sommes beaucoup plus considérables que celles qu'on lui proposait pour l'abandonner. Ces sommes, il les recevait d'un parti qui s'était formé au commencement de 1916 à Stockholm, et connu sous le nom de parti des « Verts ». Ce parti était composé de hauts fonctionnaires allemands envoyés par le gouvernement berlinois à Stockholm, pour influencer les affaires intérieures de la Russie. Son agent général à Pétrograd était Raspoutine, qui recevait des instructions très définies touchant l'orientation à donner à la politique gouvernementale. Tous les changements de ministres, dont quelques-uns ne sont restés au pouvoir qu'une semaine, et qui paraissaient inexplicables, n'étaient que le résultat des ordres venus de Stockholm. En tête de ce parti des « Verts » se trouvait Javiner, un des directeurs de de la Deutsche Bank ; et, outre Raspoutine, ses agents en Russie étaient le ministre de la Cour, baron Frédériks, le général Vosiéikov, Mme Vyroubov, le général Rennenkampf et Mme Vassiltchikov, l'agent le plus zélé de ce parti, qui, à un moment donné, jetant le masque, proposa ouvertement aux sphères gouvernementales russes la paix séparée avec l'Allemagne. Pendant la perquisition opérée chez Mme Vassiltchikov on trouva plusieurs lettres avec adresses chiffrées. On a eu la clé du chiffre ; les destinataires étaient de très hauts fonctionnaires du ministère des affaires étrangères et de la Cour, quelques grands-ducs et grandes-duchesses. Une lettre adressée à la grande-duchesse Marie Pavlovna, arrêtée depuis, était de l'empereur d'Allemagne lui-même. Dans cette lettre, qui est maintenant entre les mains du gouvernement provisoire, il est dit qu'entre les Hohenzollern et les Romanov il n'y a pas et ne peut y avoir d'hostilité, que la guerre n'est que contre le peuple russe qui a peur de l'influence allemande.

L'affaire Vassiltchikov, étouffée sous l'ancien régime, sera maintenant remise au jour et jugée dans tout son éclat.

§

Raspoutine mort, Protopopov le remplaça entièrement. Quand il vint annoncer à l'impératrice le drame du palais Youssoupov, elle s'écria : — « Ne vous éloignez pas de nous ! Je ne vous laisserai pas partir ! On a tué notre saint. Vous êtes maintenant notre unique ami ! » Pour se montrer digne de la succession de Raspoutine, Protopopov commença à se révéler comme « prophète » et « thaumaturge ». On célébrait à la Cour de véritables « mystères » auxquels les initiés seuls étaient admis et pendant lesquels l'esprit de Raspoutine s'incarnait en Protopopov. Un des témoins raconte ainsi une de ces cérémonies : « Les fidèles admis dans la chapelle du palais étaient placés selon l'ancienne coutume russe : les hommes d'un côté, à gauche, et les femmes, à droite. Au milieu, à la place d'honneur, sont les trois ministres adonnés au spiritisme : Protopopov, Dobrovolski et Koultchitsky. D'abord se déroule le service religieux, puis vient le moment de la « transe ». Protopopov, les bras levés, dans une sorte d'extase, parle : « Là-haut, dans la coupole, je vois le visage de notre saint.. » Et la « transe » devient générale ; l'incarnation s'opère. Protopopov était saisi de pareilles transes non seulement pendant la célébration des mystères, mais aussi en dehors. Un jour, entrant dans la salle où se tenaient l'empereur et l'impératrice, il tomba à genoux et se prosterna le front contre terre :

— « Qu'avez-vous, Alexandre Dmitrievitch ? lui demanda l'empereur.

— « Ce n'est pas pour vous, ce n'est pas pour vous. C'est pour Christ. Je vois Christ entre vous deux ! »

Et l'empereur, après de pareilles visions, disait : « — Celui-là n'est pas mon ami qui dira quelque chose contre Protopopov. »

Mais cet état supranaturel, qui permettait à Protopopov de voir le Christ entre le couple impérial, ne l'empêchait pas d'être en relations très suivies avec la célèbre ballerine Kchesinkaia, l'initiatrice de Nicolas II, choisie par l'impératrice mère.

Le palais de cette danseuse, qui s'éclipsa aussitôt que commença à grandir la révolution, était le centre où se retrouvaient Protopopov, le grand-duc Serge Mikhailovitch, directeur de l'artillerie, et plusieurs autres personnages impor-

tants et des fournisseurs de l'armée. Après la disparition de sa propriétaire, ce palais a aussi livré ses secrets. On a appris entre autres que c'est là que se faisaient tous les marchés de la guerre, même ceux du Creusot. On a découvert une volumineuse correspondance chiffrée de la danseuse avec plusieurs grands-ducs, concernant les fournitures de canons, d'obus, de chaussures et de vivres. On a pu constater que Mme Kchesinskaia tenait en grand ordre ses livres de comptes, dont en voici deux extraits caractéristiques :

3 janvier 1916. — Chapeau, 115 roubles. Costume tailleur, 500 roubles. Pourboire au livreur, 10 kopeks ; à Vova, 3 kopeks.

1915, mai. — Réunions de poker 86, participé à 47. Gain 3506 roubles.

Gain au jeu à partir du 1er mai : 15.499 roubles.

D'ailleurs, il résulte des lettres de quelques grands-ducs, trouvées chez la danseuse, que le jeu était aussi pour eux une des sources de leurs revenus.

Pour ne pas rester sur l'impression étouffante que laisse le récit des turpitudes de l'ancien régime russe, nous dirons maintenant quelques mots de la femme admirable que la révolution victorieuse a arrachée au bagne de la Sibérie et ramenée en triomphe à Pétrograd, de celle qu'on appelle en Russie la grand'mère de la révolution : Catherine Constantinovna Brechkovskaia.

Emue de pitié à la vue des souffrances qu'enduraient les paysans hypocritement émancipés par le geste libérateur d'Alexandre II, tandis qu'en réalité ils étaient, de par les clauses mêmes de l'émancipation, plus asservis que jamais, Catherine Brechkovskaia décida, très jeune encore, de quitter sa famille, son mari et son jeune enfant, de renoncer à sa situation privilégiée, afin de prendre une part active au mouvement qui commençait alors parmi la jeunesse et qui s'appelait « aller au peuple ». Elle vit là un devoir auquel elle sacrifia toute son existence.

Vêtue comme une paysanne, un sac sur le dos, tantôt comme couturière, tantôt comme moissonneuse, elle allait de village en village, éclairant les paysans sur leurs véritables intérêts et propageant parmi eux l'idéal socialiste. Elle parcourut ainsi toutes les provinces du sud et de l'ouest de la Russie. En 1872, elle avait alors vingt-neuf ans, elle fut arrêtée. Après

cinq ans de réclusion dans la forteresse de Pierre et Paul, elle fut traduite devant le tribunal, dans le célèbre procès des 193, et condamnée aux travaux forcés et à la déportation en Sibérie.

En Sibérie, elle fut pour les malheureux bagnards une véritable providence. Sans cesse préoccupée du sort de ses compagnons, elle s'ingénie à adoucir leur infortune, elle cultive pour eux des légumes, organise des comités de secours, s'occupe des enfants avec une tendresse particulière, soigne les malades, *privés à cette époque de toute aide médicale;* mais trop de misère l'entoure ; elle se sent impuissante et décide de s'évader, de fuir à l'étranger et d'en appeler au monde civilisé sur ce qui se passe dans les bagnes sibériens.

Mais cette tentative d'évasion, qui date de 1880, ne réussit point. Cinq camarades de déportation l'accompagnaient dans sa fuite. Il n'y avait pas alors de chemin de fer en Sibérie ; poursuivie par les gendarmes, elle et ses compagnons furent cernés dans le *taïga*, et arrêtés. Ce n'est que bien plus tard, en 1897, que Catherine Breschkovskaia put quitter la Sibérie et rentrer en Russie.

A son retour, elle s'enrôle dans le parti des socialistes révolutionnaires qui s'organise à cette époque. Elle y occupe vite une place prépondérante. Prenant part dans presque toutes les branches du travail révolutionnaire, elle écrivait en même temps des brochures, des appels, des lettres, répondant à toutes les questions que posait alors la vie devant le parti révolutionnaire. Elle ne pouvait pas rester inactive. De nouveau elle parcourait la Russie, organisant partout des groupements de la jeunesse intellectuelle, des ouvriers et des paysans. Et partout, dans tous les milieux, elle attirait à elle, irrésistiblement, tous ceux à qui elle s'adressait. Mais toujours Catherine Brechkovskaia conserva une dilection particulière pour les paysans. Cette masse grise et ignorante s'attachait à elle et lui rendait son affection. La première fois qu'elle fut arrêtée et que les gendarmes la confrontèrent avec les paysans des villages qu'elle avait catéchisés, ceux-ci, qui tous la connaissaient très bien, nièrent qu'elle fût jamais venue faire de la propagande chez eux; ils déclarèrent qu'ils ne la connaissaient pas.

En 1908, Catherine Brechkovskaia, recherchée depuis longtemps par la police, était de nouveau arrêtée et enfermée dans la forteresse de Pierre et Paul, où elle resta près de deux ans,

jusqu'au procès du célèbre Tchaïkowsky, avec lequel elle comparut. Devant le tribunal elle prononça un discours remarquable, mais, de nouveau, malgré ses années de prison, elle est condamnée à la déportation en Sibérie; et déjà âgée, malade, épuisée par un long séjour dans la forteresse, elle reprend par étapes le chemin de la Sibérie. D'abord on l'envoya à Nijni-Ilinsk, petite ville du Nord de la province d'Irkoutsk; ensuite, sur l'ordre de l'Administration supérieure, on la transféra à Kirensk, au bord de la Léna, à 900 verstes d'Irkoutsk et de la ligne du chemin de fer. La vie là-bas fut terrible. Elle était surveillée par six gardiens qui ne la quittaient de vue ni jour ni nuit, la suivant partout où elle allait; et à chaque instant c'étaient des perquisitions chez elle et chez les camarades qui la venaient voir. Malgré tout cela, la grand'mère de la révolution gardait toute son énergie, ne se souciant toujours que de venir en aide aux camarades qui résidaient à Kirensk, ou à ceux qui passaient là, se rendant aux confins de la province d'Iakoutsk. Elle cherchait du travail, organisait des artels pour la culture potagère, cousait du linge et des vêtements et veillait principalement à ce que tous eussent le moral bon.

Un des déportés écrivait d'elle : « Les faibles lui demandent des forces; les forts recherchent son conseil, et combien de nos amis ont été par elle sauvés du désespoir! Et que de courage et de patience il fallait, pour aider à tous et chacun! »

En octobre 1913, Catherine Breschkovskaia tenta de nouveau de s'évader de la Sibérie. Mais elle fut arrêtée à trente verstes d'Irkoutsk. Sa fuite avait été signalée dans toute la Sibérie; partout on avait télégraphié son signalement et l'ordre de l'arrêter. Tous les voyageurs furent soumis à un contrôle rigoureux et parmi ceux-ci, sous des vêtements masculins, on découvrit la grand'mère de la révolution russe. Arrêtée, on la conduisit d'abord à Irkoutsk où elle fut mise dans une cellule, dont la porte était scellée. Après deux ans de régime cellulaire, on l'envoya de nouveau à Kirensk.

C'est là qu'est venue la trouver la nouvelle de la libération de la Russie. La révolution la ramena triomphalement dans la Russie libre; et sur tout le parcours une foule délirante acclama la grand'mère de la révolution, dont on fêtera, l'année prochaine, le soixante-quinzième anniversaire.

J.-W. BIENSTOCK.

AVEC MIRBEAU

—

J'ai fait la connaissance de Mirbeau en 1900. J'étais un tout jeune homme, sortant du régiment. Il avait cinquante ans, il était très célèbre. Sa notoriété était moins d'un romancier ou d'un homme de théâtre que d'un journaliste. Mais pas, non plus, celle d'un pur journaliste. Car à cette époque, le journalisme littéraire, qui était tout autre chose que le journalisme, florissait ; Mirbeau était un des maîtres du journalisme littéraire; ses articles du *Journal* faisaient sensation. Et il adorait ce travail-là et cette vie-là. Travailler un peu et bavarder beaucoup lui plaisait. Un article de journal chaque semaine, un article qu'il soignait, dont il cherchait avec amour toutes les pointes et les effets, et duquel, d'ailleurs, il faisait souvent un chef-d'œuvre, qui portait, dont on parlait, dont *il* parlait, c'était tout à fait le travail qui lui convenait. A ce moment-là, le *Journal* était une feuille remarquable, littéraire, comme hélas ! je crains bien que nous n'en revoyions plus jamais. On y pouvait dire à peu près ce qu'on voulait. Mirbeau s'y trouvait chez lui et il était éblouissant. L'affaire Dreyfus, où il avait combattu avec toute sa verve, toute sa « férocité », avait encore ajouté à sa réputation. Il était une des plus éclatantes figures du boulevard, on se répétait tous ses mots, ses saillies et ses sarcasmes ; c'était un homme terrible. On avait un peu oublié ses premiers livres : *le Calvaire*, *Sébastien Roch*, *l'Abbé Jules*. Au théâtre, il n'avait encore donné que les *Mauvais Bergers*, un demi-succès. Mais on parlait beaucoup du *Jardin des Supplices*, et, énormément, avec scandale, du *Journal d'une Femme de Chambre*, que la *Revue Blanche* avait publié en partie, et qui allait bientôt paraître chez Fasquelle.

J'avais pour Mirbeau une grande admiration. Son style, sa manière claire, sa raillerie très française, son talent et son courage enthousiasmaient le débutant ardent que j'étais alors. Il m'apparaissait vraiment un maître, et je désirais beaucoup l'approcher. Quatre ou cinq fois, j'étais allé sonner à sa porte, boulevard Delessert, près du Trocadéro. Jamais il n'y était. Je pris donc le parti de lui écrire, et comme je me le figurais excessivement occupé, et, d'autre part, que je sortais de la caserne où l'on mène toujours à la cantine son brigadier et au restaurant son sous-officier, je l'invitai à déjeuner. C'était l'année de l'Exposition. Dans l'Exposition, à deux pas du Trocadéro, un restaurant, au bord de la Seine, m'avait un jour paru agréable. Je donnai rendez-vous là à Mirbeau, carrément, à midi, afin d'épargner ses instants, lui disais-je, et puisqu'il faut toujours, n'est-ce pas, sacrifier un peu de temps à son déjeuner...

Du coup, le maître répondit à ce gamin entêté. Il n'acceptait pas mon invitation, mais il me priait de venir chez lui à deux heures.

C'était en juin : la fenêtre de son cabinet était grande ouverte, sur des arbres, feuillages et ciel. Des livres partout, partout des rayons, ils couvraient même la glace au-dessus de la cheminée. Tout cela très clair.

Je bavardais, heureux, avec un homme que j'aimais, qui m'avait accueilli tout à fait gentiment, et tout de suite mis à l'aise. Il parlait de la génération qui avait suivi la sienne, qui précédait la mienne : « Ces gens-là ne connaissent rien de la vie, rien.... Ils ne savent pas voir... ». Avec « son air de porter un monde », M. Gide l'agaçait. Il jugeait Léon Blum plus au courant du socialisme que Jaurès... Malgré les luttes récentes et si dures de l'affaire Dreyfus, et bien qu'il n'aimât point Barrès, il reconnaissait nettement son talent, disait que ce qu'il avait écrit sur Venise, sur l'Espagne, c'était réellement beau. Puis il se moquait de Paul Adam, de Muhlfeld, d'une foule d'autres, sortant là, pour moi tout seul, pour moi, petit apprenti ouvrant de grands yeux, toute sa verve, toutes ses trouvailles, tout son esprit et toute sa méchanceté.

Et comme nous parlions du *Journal d'une femme de chambre* : « Il me dégoûte depuis que j'en corrige les épreuves. C'est effroyable : l'imprimeur a mis des points d'exclamation

à toutes les lignes... » Et là-dessus, le voilà qui me conte sérieusement des blagues comme je lui en ai tant entendu lancer depuis. « Plus moyen de trouver un domestique, depuis que ça a paru à la *Revue Blanche*... Ils croient que le livre est contre eux... Une dame de nos amies, sa femme de chambre est partie brusquement en lui disant : Non! je ne peux pas rester dans une maison où M. Mirbeau vient si souvent !... »

Que c'est vieux, cette journée, la première où je lui ai parlé ! Maintenant je regarde le petit paquet de lettres qu'il m'a écrites ensuite, après ; je les relis, je suis amèrement triste. Tout cela est fini, il est mort. Et pourtant cela a été du présent, du réel, du simple et extraordinaire présent, comme aujourd'hui !

Il est mort, et c'est une de nos grandes pertes, la plus considérable, avec celles de Gourmont et de Verhaeren. Ils auraient été bien utiles après la guerre, ces esprits libres...

§

Il me semble que je le vois encore, que je l'entends encore racontant, mimant une de ses innombrables histoires, citant des mots, vous regardant, riant avec vous, riche en traits de toutes sortes, en gaîté, en observation, en confidences, en fausses confidences, en joies, en colères, en finesses, en promesses, en bonté, en négligence, en timidité aussi, et en tendresse, et en douceur... Qu'il était vivant ! qu'il était amusant et qu'il était intéressant, le père Mirbeau ! Et comme je l'ai aimé ! Je l'ai connu, en somme, dans sa plus belle époque, quand, après le succès de librairie de *la Femme de Chambre* il a fait du grand théâtre, donnant *les Affaires sont les Affaires*, puis, cinq ans après, *le Foyer*, et que ses démêlés avec la Comédie-Française, avec M. Claretie, avec les sociétaires, son procès, tout ce tapage étaient devenus, à un moment où le théâtre semblait tout, une des grandes affaires de Paris, un sujet pour lequel on se passionnait, qui emplissait les journaux, et dont toutes les conversations étaient pleines, un événement plus considérable qu'aujourd'hui une grande bataille ou l'entrée en guerre d'un nouveau continent. Ç'a été vraiment sa belle période, le temps de sa maturité, et de sa plus bruyante célébrité ; le temps où il a dépensé le plus de verve, et où il est devenu un personnage énorme, bénéficiant de tout le retentissement, du grossissement qu'applique aux choses le théâ-

re, écrivant des pièees qui devenaient des questions de Ca-
inet, dont le Gouvernement se préoccupait, à propos desquelles
l aurait pu tomber, remuant les ministres, le Parlement, le
ublic, et prenant enfin toute sa signification et son impor-
ance, parce qu'il portait, à un théâtre officiel, des comédies en
ehors de la morale et de l'optique officielles, des œuvres
uissantes, et révolutionnaires, comme tout ce qui est vrai.

Les deux grandes comédies de Mirbeau ont, l'une et l'autre,
onnu des difficultés au théâtre. C'est que, je crois, Mirbeau
enait à être joué aux Français, et qu'il effarait M. Claretie, et
es Sociétaires aussi, du reste. Mais si Mirbeau tenait à la Co-
médie-Française, c'est, sans doute, qu'il pensait que tout de
même elle apportait une sorte de consécration aux œuvres et
ux auteurs, que les ouvrages joués là allaient plus loin que
es autres, qu'une représentation aux Français c'était encore
n événement, au moins pour la province et l'étranger, et
ussi parce qu'il estimait, justement, que son théâtre était clas-
ique, et, en outre, parce que Féraudy était aux Français et
u'il était bien, Féraudy, l'interprète rêvé de Lechat, comme
e Biron, plus tard, — avec cet étonnant baron Courtin,
'Huguenet.

Les ennuis commencèrent avec les *Affaires*. Le Comité
'avait reçu la pièce qu'à corrections. Et comme Claretie le lui
nnonçait, Mirbeau, furieux, répondit : « Dites-leur — aux
cteurs du Comité — dites-leur... que je les emm... ! »

Cependant, le Comité pensait bientôt que, peut-être, il s'é-
ait trompé. Et Coquelin venait voir Mirbeau, lui redemandait
a pièce. Alors Mirbeau : « Que le Comité m'écrive d'abord
ne lettre tout ce qu'il y a de plus plate, que je publierai dans
es journaux... et après nous verrons... »

Là-dessus, le directeur du Gymnase lui annonçait sa visite;
nais tout de suite il décevait Mirbeau, ne parlant que des débuts
rochains de Mme Le Bargy, — c'est cela qui l'intéressait, cet
omme. — Quant au *Foyer*, il ne paraissant pas y tenir autant
ue l'avait supposé l'auteur : « Vous êtes d'une incroyable
tupidité ! » lui criait-il alors. Comme l'autre riait, il ajou-
ait : « Je ne dis pas cela pour rire. C'est très sérieux. »

Pauvre Mirbeau, il aimait bien, de temps en temps, dire
ux gens ce qu'il pensait d'eux. Mais après, il leur faisait
ille gentillesses pour qu'ils oubliassent qu'il avait été trop

franc. D'ailleurs, il était d'une telle violence quand il injuriait les gens qu'elle les poussait plutôt à rire... Que n'a-t-il pas dit, mon Dieu, à son pauvre éditeur !

Quoi qu'il en soit, il était dégoûté, il jurait qu'on ne l'y reprendrait plus, que jamais plus il ne ferait de théâtre, qu'il ne pouvait pas se livrer à ce métier-là, voir ces gens-là...

Car il connaissait la valeur de sa pièce, son importance, et il avait parfaitement prévu le succès qu'elle obtiendrait. Aussi était-il exaspéré par l'incompréhension des acteurs, qui réclamaient des changements, qui prétendaient le corriger.

— C'est pourtant une pièce, ça ! disait-il. Dieu sait si je me méfie de moi-même, si je suis inquiet, si j'hésite sur ce que je fais. Mais ça, j'en suis content, il n'y a pas, mes personnages vivent... C'est une vraie pièce. On n'en a peut-être pas bâti une comme ça depuis cinquante ans... Des amis, des amis difficiles à qui je l'ai lue la trouvent très bien. Eh bien, mon cher, elle ne sera peut-être pas jouée !...

Et c'était vrai qu'on n'avait peut-être pas écrit une pièce comme *les Affaires* depuis cinquante ans... depuis *Mercadet*. C'était vrai que, depuis longtemps, on n'avait pas joué une forte comédie de caractère. C'était vrai que Mirbeau était un descendant de Beaumarchais, et vrai encore qu'on agissait mal et bêtement avec lui, et qu'il avait raison contre tous...

Mais enfin, la pièce fut jouée (le 20 avril 1903), le succès fut grand. Et Mirbeau pardonna tout aux acteurs. Il leur fit amende honorable dans le *Figaro*, il voulut effacer son célèbre article de jadis sur le Comédien, jurant qu'autrefois il les avait méconnus, les comédiens. C'était l'enthousiasme, l'attendrissement, la réconciliation générale...

Mais un an, un an et demi passent.

Et cela ne va déjà plus. On ne joue pas assez souvent *les Affaires* aux Français. Mirbeau est dégoûté.

La pièce fait le maximum chaque fois qu'elle est sur l'affiche, et Claretie ne l'affiche plus que de loin en loin. Mirbeau le traite horriblement, lui fait des scènes. Il est mal aussi avec Féraudy. Ah ! ça ne marche plus !... Décidément, non, il ne fera plus jamais de théâtre... D'ailleurs il ne travaille plus. Il prétend qu'il ne peut plus travailler, qu'il est devenu « impuissant »... Il a gagné beaucoup d'argent. Il achète des ta-

bleaux. Il fait de l'automobile. Charron devient un de ses grands hommes. Tous les jours il va le voir. Il tue le temps, il bavarde. Il voyage. Il s'ennuie.

Mais voilà qu'à la fin de 1905, un jour, je le trouve transfiguré, épanoui, heureux, comme, depuis bien longtemps, je ne l'avais pas vu. Deux mois avant, il était encore tout abattu.

« C'est que maintenant, je m'intéresse à quelque chose... Je fais une pièce avec Thadée Natanson. Il est prodigieux... Un homme de théâtre... extraordinaire... comme quelqu'un qui n'a jamais fait de théâtre... Nous nous comprenons... jamais je n'ai rencontré cela... étonnant !... Et vous savez, là-dedans, il n'y aura que de la vie, de la vie. Je lis bientôt à Claretie, il va être épouvanté... il y a là un académicien... une crapule !... »

Thadée arriva sur ces entrefaites. Mirbeau le regardait avec des yeux ravis.

Cependant les difficultés commencèrent. L'histoire des *Affaires* : une idylle, à côté du *Foyer*. La pièce, refusée par la Comédie-Française, à cause de son deuxième acte, est prise par Guitry pour la Renaissance. Cependant les auteurs se ravisent. Ils refont leur pièce, elle n'a plus que trois actes, au lieu de quatre, l'ancien deuxième acte a disparu ; ils la reprennent à Guitry et M. Claretie accepte le *Foyer* ainsi remanié. Bientôt les rôles sont collationnés, on met en répétition, dix-sept répétitions se poursuivent sans incident, lorsque M. Claretie, pris soudain de panique, suspend brusquement les répétitions... C'est l'académicien, comme l'avait prévu Mirbeau, l'académicien qui, décidément, l'épouvante. Il dit : « J'ai reçu la pièce, le Théâtre-Français la jouera, mais moi, je donnerai ma démission. »

Claretie aurait voulu que Courtin, le personnage du *Foyer*, fût seulement candidat à l'Académie. Il désirait, en outre, deux ou trois petites modifications, que Mirbeau refusa. Et comme la pièce avait été reçue, et répétée, Mirbeau plaida pour qu'elle fût jouée. Cela traînait, durant déjà depuis deux ans et demi !... Quelle lutte, quel duel entre le souple Claretie et le terrible Mirbeau ! Les journaux en débordaient, c'était la grande affaire. Echange de correspondance, appels au ministre, Mirbeau se rendant dans le bureau de Claretie, au Français, « l'engueulant », tandis que tout le personnel du théâtre,

écoutait dans le couloir et l'acclamait quand il sortait. (Il m'a raconté cela.) Enfin le procès, plaidé par Henri Robert, est gagné. *Le Foyer* est joué le 7 décembre 1908.

En somme, pendant ces trois années d'embêtements, Mirbeau était heureux. Il avait besoin de quelque chose qui l'occupât, le fit vivre, le passionnât. Toute cette affaire, qui l'a mis si fort en colère, l'a désennuyé. Et il en est sorti à son honneur, il est venu à bout de l'affreux Claretie. Il a triomphé.

C'est le moment le plus brillant de ses dernières années.

La maladie, désormais, la maladie dont il avait déjà ressenti les première atteintes, va s'emparer de lui peu à peu... Il abandonnera Paris, bâtira une maison à la campagne, s'y réfugiera.

§

Cette maladie, il la sentait venir depuis longtemps, il en parlait souvent. On croyait qu'il exagérait, on n'y faisait pas attention. On pensait que c'était une maladie imaginaire, une manie d'un homme trop heureux, afin de se rendre un peu malheureux, une occupation pour un homme pas assez occupé. Ce grand diable un peu roux et bâti en force, et d'un talent si robuste, est-ce qu'il pouvait être malade ? Je me rappelle être arrivé chez lui, un jour, en 1905. Il habitait alors Avenue du Bois, ce très bel appartement composé d'un rez-de-chaussée et d'un entresol, dont le rez-de-chaussée formait son cabinet de travail et sa bibliothèque, un grand cabinet clair, avec des tableaux, des tapis, des fleurs, et, devant, un petit jardin où il cultivait des tulipes — et, devant encore, les grands arbres de l'Avenue... On le trouvait là-dedans lisant, avec un grand sérieux, un beau livre bien relié, qu'il allait tout de suite remettre soigneusement sur le rayon de la bibliothèque où il l'avait pris, le nez chaussé d'une de ces larges paires de lunettes qu'il a été un des premiers à porter, quand la mode en est revenue. Elles le vieillissaient, et d'habitude il aimait à se rajeunir, s'habillait jeune, suivait la mode, mais faire un peu le vieux avec ses lunettes, ça l'amusait aussi, un peu de chiqué il ne détestait pas, pour le plaisir de jouer un personnage, et aussi pour celui de se moquer des gens.

Il avait donc acheté ces lunettes tout de suite, à leur appa-

rition. Parce qu'il aimait à avoir les choses nouvelles tout de suite, possédant le goût d'être étonné, et le goût du jeu comme un enfant, un artiste, le grand artiste que vraiment il était. D'une curieuse fraîcheur d'imagination, avec le goût de la découverte et de l'enthousiasme, et une admiration infinie devant la nature. Il portait aux fleurs un amour délicieux, un amour de peintre japonais. D'ailleurs il adorait la beauté, et il la connaissait, il la reconnaissait, cet homme que les imbéciles prenaient pour un « loufoque » et un excité, possédant un goût parfait et beaucoup d'intelligence. Son jugement en art était absolument sûr... Quelquefois, souvent, le plus souvent, il exagérait dans la conversation, mais c'est qu'il aimait beaucoup à exagérer dans la conversation, toujours par penchant pour le chiqué, et par besoin de se ficher des gens, et pour les mots aussi, pour parler, pour l'effet des mots. Mais il ne fallait pas juger son jugement sur sa conversation à effets, c'était imprudent. Mirbeau possédait ce que, seuls, possèdent les grands artistes : un amour infini, une curiosité infinie de la vie. Je me rappelle toujours l'avidité avec laquelle, une fois, il regardait un cheval emballé qu'on venait d'arrêter, place de l'Etoile, qui était par terre et qui soufflait... Tout spectacle vivant le passionnait, le prenait jusqu'au fond !...

... Donc je le revois, un jour de 1905, dans son grand cabinet clair de l'Avenue du Bois, fermant un gros livre et enlevant ses lunettes, et me disant : « J'ai trouvé le nom de ma maladie. Je suis atteint d'une maladie dont aucun médecin ne connaît le nom : eh bien, c'est du korrigantisme. J'ai trouvé ça dans le Littré. Insomnie et agitation, danse des Korrigans. Je ne peux plus travailler. Je suis tout à fait impuissant, je fais des efforts terribles, et infructueux... Je ne fais plus rien... A la campagne, je ferai de la peinture... »

Cependant, cela ne m'avait pas inquiété beaucoup, il n'avait pas l'air malade, et il y a tant de gens qui, toute leur vie, cherchent la description de leurs maladies dans les livres de médecine, la trouvent, la connaissent par cœur et n'en sont pas plus malades pour cela. Je me dis : Mirbeau est content, il va épater les gens avec son korrigantisme...

Et cependant, c'était vrai que sa maladie était déjà en lui, et il le savait, et quand il en parlait et qu'on ne le croyait pas, c'était tout de même lui qui avait raison. Il se sentait touché.

Il l'était. Nous n'y prenions pas garde, égarés, trompés par sa formidable apparence de vitalité.

Les médecins lui conseillèrent de se reposer, de quitter Paris. Il fit construire une maison à Triel ; ce fut, je crois, sa dernière grande affaire, sa dernière passion, et il réussit. Lui, qui avait le goût des paysages, dominait là la vallée de la Seine, cela composait un très beau tableau. Il en était content. Puis il s'occupait de son jardin, de ses fleurs. En 1900, il passa là-bas six ou huit mois. Il revint à Paris pour l'automne, et comme un journal avait publié qu'il s'était alité, je lui écrivis, inquiet. Il était déjà rentré. Il vint me voir le lendemain, et, pour me rassurer, n'hésita pas à monter mes six étages, mes six durs étages. Et il n'avait pas l'air fatigué ! Je crois que c'est la dernière année où il a pu accomplir une chose pareille, mon pauvre Mirbeau.

Après, il déclina vite. Attaque sur attaque. Il se remettait un peu, puis retombait. Cette diminution de Mirbeau, qu'on avait connu si puissant, si entier, si complet, cette lente désagrégation, cette ruine qui se faisait chaque jour un peu plus en lui, c'est une des plus pénibles choses que j'aie connues. Quand on le voyait marcher, traînant les pieds, dans son jardin... hélas ! Et, après, il ne put même plus marcher. Et sa faible conversation, alors qu'on avait le souvenir de tant de verve, d'un tel éblouissement, et si récemment encore !...

Je ne l'ai pas revu depuis la guerre. Et ma foi, je ne le regrette pas. Un portrait de lui, avec sa barbe, qu'a publié un journal, m'a fait trop mal. Lui, ce portrait ! Hélas, ce n'était plus lui. Ce n'était plus Mirbeau, ce n'était plus Mirbeau ! Avant de mourir, il était déjà mort !

§

Je préfère le revoir en son beau temps, quand il était heureux. Quelle verve alors ! quel entrain !... Quel sens du ridicule, et comme il se moquait des gens ! Vraiment les histoires qu'il arrangeait sur leur compte étaient délicieuses. Je l'entends encore me parler de Dujardin-Beaumetz :

— « Vous connaissez son histoire ?... C'était un pauvre peintre qui faisait des chasseurs à pied... qu'il ne vendait pas... Un jour, il peint des chasseurs à pied à l'assaut de n'importe quoi... Il y avait un général... La veuve du général voit la toile au Salon, trouve le général d'une ressemblance extraor-

dinaire, achète le tableau, veut voir le peintre... Au bout de quinze jours, elle l'épouse. Elle meurt. Elle avait douze millions, qu'elle lui laisse... Là-dessus, Dujardin-Beaumetz va dans son pays, jette de l'argent partout, et, aux élections suivantes, il est élu... »

Il avait une bien belle histoire, aussi, sur Roujon et Mendès. Elle datait de loin, de leur jeunesse à tous trois, et de la lointaine époque où Mendès vivait avec Augusta Holmès.

Mirbeau racontait qu'un soir, ayant eu besoin de voir Mendès, il monte chez lui et frappe à sa porte. Derrière la porte : du bruit, des chants, « le tumulte, tout à fait, d'une grande débauche de la Décadence », faisait-il en se moquant. On ne se hâte pas d'ouvrir. Il frappe de nouveau. Enfin on se décide.

« Alors, poursuivait Mirbeau, une petite femme échevelée tire la porte... J'entre... C'était une orgie romaine. On chantait, on brûlait des parfums, et les poètes vidaient des coupes. Dans la première pièce, je trouve étroitement enlacés sur un divan, Mendès et Augusta Holmès... Je ne suis pas effrayé, eux non plus, et je poursuis. Alors, que vois-je dans la deuxième chambre, ciel, que vois-je ! Ceci : allongé sur des coussins, une couronne de fleurs sur la tête, complètement nu, et me regardant à travers son binocle, Roujon, cher ami, Roujon !... »

Je ne répète ces histoires que pour montrer sa manière ; elle était excellente... Mais sur qui ne lui ai-je pas entendu conter de délicieuses histoires !...Sur l'Académie Goncourt, sur ses membres, que n'a-t-il pas dit ? Il devait toujours donner sa démission le lendemain, il ne la donnait du reste jamais.

Il aimait bien à se trouver au milieu d'artistes jeunes, parce qu'alors il se laissait aller, il parlait librement de tout le monde, il ne se gênait pas. Quand il était avec des gens de sa génération, des gens très arrivés, il lui fallait choisir ses têtes, se demander s'il pouvait mal parler de tel ou tel, et ça l'ennuyait. Je me rappelle un dîner chez lui, où il y avait des confrères, il en fut réduit à dire du mal de son propriétaire et de son éditeur...

En passant par ses yeux, les hommes devenaient d'incroyables pantins, des guignols tout à fait bouffons et idiots. Il avait un sens merveilleux du ridicule, et du génie pour les dépeindre.

Mais on l'aimait, parce qu'en même temps que cette faculté de voir laid et bête, il avait le don, et au même degré, de voir beau et grand, il était enthousiaste, il savait admirer, et il avait besoin d'admirer. Il ne peignait pas le monde universellement méprisable. Il donnait sa part, son énorme part à la Bêtise et à la Bassesse, mais il savait qu'ici et là, rachetant cela, il y avait des hommes à cause desquels il valait que l'on vécût, et que, sur la terre et dans la nature, il y avait des choses qui faisaient qu'on oubliait le reste. Tout n'était pas bouffon et idiot. Ainsi il n'était pas décourageant, déprimant, comme beaucoup de pessimistes, comme ceux qui n'ont au cœur que la haine de tout ce qui existe, il était plutôt rassurant et fortifiant. Anarchiste, mais point nihiliste. Il entreprenait la satire terrible des imbéciles, mais aussi la louange passionnée des autres.

Quand il vous avait parlé, en ricanant, d'un fantoche comme Dujardin-Beaumetz ou Roujon, il vous montrait, par exemple, ses derniers achats, des Cézanne, des fleurs de Berthe Morizot, ou un dessin de Maillol, sur lequel il partait, s'emballait, qu'il trouvait *aussi beau qu'un Vinci*.

C'est ainsi qu'il a soutenu Maeterlinck, Charles-Louis Philippe, Marguerite Audoux. Alors il se montrait un partisan, poussant la louange à l'extrême, exagérant : là l'homme qui aime à se battre se retrouvait, chérissant la lutte, la lutte toute entière, force et ruse, l'expérience de la vie lui ayant appris que tout, pour triompher, était bon, — l'expérience et aussi sa nature foncière de Normand. Car Mirbeau était un vrai Normand. Il n'était pas absolument franc, corrigeant souvent sa sincérité. Conduit à cela souvent, parce que souvent il s'était laissé aller à se moquer de gens qu'il aimait tout de même bien, et ceux-ci l'apprenaient, et il lui fallait beaucoup de finesse et de cajoleries pour le leur faire oublier. Heureusement, d'ailleurs, qu'il était ainsi ; chicanier et procédurier et retors et entêté à la normande, qu'il épuisait tous les moyens, promesses et menaces, qu'il n'avait pas peur d'un procès, et qu'il ne redoutait pas le bruit. Autrement, Claretie l'aurait mis dans sa poche, et nous n'aurions vu ni les *Affaires*, ni le *Foyer* à la Comédie-Française. Il était menteur comme une femme, comme un arracheur de dents. C'est aussi que très bon, au fond, obligeant et prêt à servir, mais paresseux, négligent et ne faisant

jamais rien de ce que, en toute sincérité, il vous avait promis, il lui fallait s'en tirer comme il pouvait, — et le plus simple, c'était de mentir.

Mais tel quel, — avec ses qualités et avec ses défauts,— c'était un homme. Il vivait en dehors, il était indépendant, et il avait du cœur; ce dogue était tendre, un rien le touchait et lui faisait plaisir.

Il a été mal enterré. Et, dans les journaux, lui qui les avait tellement occupés, — et point jadis, mais naguère, — je n'ai trouvé, après sa mort, qu'un seul article digne de lui, celui de Tailhade dans l'*Œuvre* : « En ce temps de bassesses unanimes, il garda son indépendance intellectuelle,n'hésitant pas à nommer par son nom toute chose... Dans une phrase ardente et ramassée, Octave Mirbeau comme une onde intarissable a épanché sur le monde moderne sa dérision et son dégoût... Avec une ampleur, une abondance, une verve satirique, une ironie ardente qui, tantôt, fait songer à Swift, tantôt à Juvénal. »

EUGÈNE MONTFORT.

LA PAIX ET LA GUERRE AU MAROC

—

C'est *l'Aid el Kébir*, la seconde fête religieuse de l'Islam, qui se célèbre avec une pompe extrême, — en raison de la présence, pour la première fois à cette date, de Moulay-Youssef à Fez.

On me conduit vers la msalla du Sultan, — un mur blanc, avec un billot de pierre plus bas, — pour les prières et le sacrifice, sur une vaste esplanade qui s'étage devant le Palais...

Spectacle incomparable, de couleur et de mouvement, d'une ordonnance qui n'a pas varié, probablement, depuis des milliers d'années, des troupes noires, des vestes rouges, la musique indigène, et une autre, — fanfare de cuivres aux exécutants en robes bizarres, aux teintes de sucre d'orge les plus diverses, formant le quadrilatère, pour la présentation des tribus. Dominant la foule, de splendides cavaliers blancs, sur les hautes selles emphatiques, toutes brodées et dorées, des chevaux noirs. La ville, ses horizons merveilleux, les campements sur les pentes ou dans le creux, on ne peut qu'y jeter un regard. Toute l'attention est vers la msalla neigeuse, où le Chérif officie, entouré de son makhzen. Ils écoutent la longue prédication de l'iman. C'est le silence de l'étendue à perte de vue, autour de ce mur, qui, à quelque distance, n'est plus qu'un trait à la craie sur la colline; mais des sonneries annoncent que le sacrifice est accompli, — que la ville peut à son tour égorger les quarante, cinquante mille moutons de la fête.

Alors le défilé commence.

Dans le rectangle des troupes, le Sultan s'avance à cheval, protégé du parasol vert, à boules d'or, hiératique, le visage brun, immobile, dans l'éblouissante blancheur de ses draperies, dans le groupe de son escorte; ses esclaves, d'une mousseline, chassent les mouches; d'autres serviteurs conduisent, en main, ses chevaux de parade; les dignitaires de la cour portent ses armes.

Le Sultan s'avance vers les délégués des tribus, qui lui sont présentées par un maître des cérémonies à cheval, bâton à la main, d'une voix tonitruante : Il en est venu, qui n'étaient jamais venues, et c'étaient, aussi, les débuts de sa Majesté Moulay-Youssef à Fez, arrivé par la route des Zemmours où ses prédécesseurs n'avaient pu passer sans combattre. De mémoire de Fazi, jamais affluence ne fut pareille.

— En vérité, mon Seigneur, ce sont les gens de Taza, — ou de Marrakech...

Ainsi, les uns après les autres, le crieur énumère les groupes.

— Que Dieu bénisse la vie de notre Seigneur, souhaitent ceux-ci, dans leur acclamation, avant de se ranger sur le côté, pour laisser la place libre.

Tout Fez a gravi la colline, ou s'est disposé sur l'itinéraire du retour, à cheval, à mulet, à âne, à pied, dans le débraillé truculent des foules orientales; tout Fez, les Marocains et les Européens noyés dans cette multitude africaine. Un seul Français, peut-être, n'assistait pas à cette manifestation historique et c'était celui à qui l'on devait toute cette paix, tout cet agrégat de tribus anarchiques, courbées à l'autorité souveraine et à l'obédience religieuse de cet Aid-el-Kebir inoui de la Grande Guerre...

C'est fini. Soudain, toute la claire ordonnance se disloque; les troupes rompent leur ligne rigide, pour une formation de marche, suivant le cortège. La foule se rue. Les cavaliers, en galops fougueux retournent aux tentes des tribus; la poussière tourbillonne, se tend, s'immobilise, comme une frange de l'air, comme un tissu d'or sous la mousseline d'un burnous de lumière.

Sans doute, le Sultan savoure l'heure de la toute puissance monarchique et religieuse, autant qu'il est possible, au cré-

puscule d'un empire de décadence. Tout va bien. Le cavalier, chargé de transporter la bête égorgée, l'a remise encore vivante au Palais, ce qui est le présage de toutes les prospérités... Aussi, longtemps après que le Sultan est rentré, les acclamations persistent et, dans une fusillade interminable, les armes se déchargent, parmi la cohue en liesse, la plèbe aux you-you aigus, les chevaux hennissants et cabrés à la poudre.

Par cette journée où Fez pouvait, en son décor immuable, avec cette scène de sa fécondité ressuscitée, se croire revenue à des siècles en arrière, la grandeur française s'affirmait, quelques heures après, dans un autre cadre, en une cérémonie inoubliable.

Sur la fin de l'après-midi, au Dar Batha, dans une vaste cour de la Résidence, où les géraniums et les dahlias font des bordures à l'oranger et au figuier, que dépasse, au loin, quelque plumet bruissant de peuplier du Nord... Entre les colonnes de marbre de la terrasse dallée et couverte, l'eau bouillonne aux larges vasques, toute changeante des jeux infinis de la lumière; une centaine de personnages, assis en cercles sur leurs talons, attendent, versant le thé à la menthe, l'eau de grenade... Cette paisible assemblée réunit sur quelques tapis les caïds, les cheikhs, les pachas les plus importants qui ont rejoint, accompagné le sultan, ou sont venus directement des extrémités de l'empire du nord et du sud, de la côte et des limites orientales, d'Oudjda et de Figuig, de Bou Denib et d'Aïn Chaïr, qui, de temps reculé, n'avaient point paru aux solemnités du Makhzen. Ils attendent parmi les canons d'autrefois, allongeant sur les dalles vernissées leur bronze armorié, leurs bouches mortes de pièces de musée.

D'abord, je n'aperçois de loin, sous ces touffes de blancheurs, qu'un parterre immobile, des boules de neige géantes. Peu à peu on distingue, entre chaque groupe, on discerne bientôt, entre ceux des villes et du bled, entre les haïks de soie et les burnous de coton, entre la barbe taillée du fazi et le montagnard hirsute. Voici les faces soumises, de longtemps, et les yeux durs, les fronts obstinés mal ralliés encore; fleurs de serre ou plantes sauvages, qu'il a fallu cueillir une à une!... O littérature, comparaisons fades, il s'agit peu de cela. La Marseillaise éclate, à l'autre bout du patio, et Lyautey avec quelques officiers s'avance. Il a sous les yeux, en cette vingtaine

de tapis, comme des corbeilles, toute la flore, tous les bouquets de la conquête! Quel parfum doit respirer le chef heureux, à ces gerbes de victoire! On lui présente chaque groupe, mais l'interprète est vite interrompu. Le Résident les connaît tous, beaucoup, personnellement. Il se rappelle, il cite les combats, précise des traits; les visages s'illuminent de pleins sourires, les mains se portent, d'un beau geste, au cœur, aux lèvres. Peu à peu le général se fait familier, détendu dans l'oubli, peut-être, un instant, de ses tâches et de ses responsabilités multiples, avec les complications métropolitaines. Comment n'évoquerait-il pas, aussi, les sombres événements de 1912, les émeutes où il faillit succomber, — parmi ces ennemis fanatiques d'hier, au milieu desquels il se promène sans armes, presque pas en uniforme; rien que le képi aux feuilles d'or, rien qu'un dolman « horizon de France », où s'acrroche la seule médaille militaire. C'est un maître de maison qui reçoit des hôtes de marque, avec toute courtoisie, toute distinction, et les distances, selon les êtres et les mérites. Et quelle bonté, quelle franche bonne humeur!

Il cause avec le plus jeune des derniers « invités » Boua Sidi. C'est le petit-fils d'Amaouch, un de nos plus dangereux adversaires, un grand chef de la montagne. La soumission du petit-fils est importante, mais.....

— C'est le vieux que je voudrais voir ici, mâchonne Lyautey, dans sa moustache rousse, avec un regard de côté, qui va loin, de tous les côtés..... — ou il y a la guerre encore.

Tapis par tapis, corbeille par corbeille, les caïds, les cheiks et les pachas, se sont effeuillés sans plus de bruit que des pétales, à l'haleine de la nuit.

Là-bas, les territoriaux achèvent de jouer *Mireille,* tranquilles comme sur une placette de Provence.

§

Jamais je n'ai tant vu rire, — depuis la guerre, depuis l'autre guerre, d'il y a quarante-six ans, à l'âge où, pour la première fois, j'allais au cirque..... Jamais je n'ai tant vu rire, à si belles dents ! Et non pas une marmaille à la joie facile, mais des grandes personnes — que nous sommes accoutumés à nous représenter éternellement graves, dans leur masse de blancheur, avec de sombres visages impossibles à dérider.....

Ah ! bien, oui !

C'est à la foire de Fez, dans un bon vieux cirque d'autrefois, — avec l'écuyère au panneau, tenue par une corde, le clown enfariné, le cheval facétieux qui tire le mouchoir de la poche de mòssieur Loyal ; un cirque aux gradins frustes, aux quinquets pauvres, le cirque des fêtes patronales de banlieue et de province ; un cirque franco-italien d'Algérie qui avait franchi les centaines de kilomètres, pour planter des piquets, sous les ramparts de la capitale chérifienne.....

Le cirque est venu à la montagne d'Islam, — qui lui rend sa visite, et combien ! Le petit théâtre roulant connaît le bonheur quotidien du maximum, avec des rangs serrés d'indigènes, — des premières aux troisièmes !.... *Miousic*, commande Auguste à l'orchestre, juché au-dessus des écuries..... Et la soirée commence..... Toute cette foule regarde, attentive, comme rétive, immobile, et, soudain, est secouée d'un spasme inextinguible, d'une gaîté qu'elle ne cherche pas à contenir devant la grimace, les drôleries, les giffles retentissantes, les chutes comiques, les cabrioles du nain Goliath, qui joue à tour de rôle les Footit et les Chocolat, irrésistiblement. Autre numéro, de pyramide humaine ; les cuivres se taisent, à la seconde pathétique, et la respiration des spectateurs est suspendue, à quelque gymnastique sensationnelle,— pour se détendre d'un long souffle allégé, le danger passé. Ils s'exclament, applaudissent, commentent le tour de force ou de souplesse. Cela me rajeunit de quarante ans, et il me semble que tous ces musulmans s'étonnent et rient du même cœur innocent et puéril dont, en mon souvenir, je vois rire notre petite classe d'écoliers d'avant la guerre, — celle de 1870...

§

La Foire de Fez, ce n'est pas qu'un cirque, des chevaux de bois et des montagnes russes. C'est, vraiment, une exposition, aussi, adroite et substantielle, infiniment démonstrative. Une foire d'échantillons, restreinte aux produits français, — avec des moyens de transport, de routes neuves, de rails vierges encore de trafic. Maintenant les villes de la côte sont reliées à la cité profonde, si longtemps impénétrable. La foire a été l'épreuve décisive. Avec quelle hâte l'indigène adopte la voiture, l'omnibus, l'automobile, le train ! Ces quelques semai-

nes, par le voyage du Sultan à cheval, de Rabat à Fez, accompagné du Makhzen, de milliers de cavaliers, — avec la célébration de l'Aïd el Kebir où se pressaient les tentes des tribus les plus lointaines, — la vue hantée de cette fantastique évocation féodale, le voyageur aurait pu croire à la légende du Maghreb immuable, figé à jamais dans ses traditions millénaires. Les caïds, les cheikhs, les pachas se sont dispersés par le bled et la montagne, à longues chevauchées ; la Foire a été inaugurée, et ce ne sont plus que machines vertigineuses, locomotives, automotrice, draisine sur le rail, automobiles à travers les pistes, dévorant l'obstacle. Et comme l'on parlait du retour devant le grand vizir, Si Mohammed el Guebbaz, venu avec la harka, qui parle anglais et français, déclara, avec un fin sourire ironique, qu'il rentrera par auto ; la caravane, c'était bon pour une fois. La kaïda, le protocole du Palais, ni le Coran n'interdisent de préférer une journée de volant à huit jours d'étapes sur la haute selle encore dure, malgré les plus moelleuses couvertures.

§

La Foire de Fez, ce n'étaient pas que des parades foraines, des balançoires et des feux d'artifice, le cinéma triomphant, et des cérémonies officielles.

Encore que cela fût d'une politique habile de distraire l'indigène, de le soustraire à l'incessante propagande ennemie.

D'autres étonnements étaient ménagés aux intermédiaires subtils de l'Empire Chérifien ; surtout, que les fabricants français pussent remplacer les Allemands. Pour une fois, l'article de Paris arrivait bien de Paris. Etoffe, soie, drap, toile, bimbelotterie, quincaillerie, verrerie, porcelaine, tout s'est enlevé, dès le premier jour. Il n'y en avait pas assez. *Foire d'échantillons*. On ne voulait que proposer, — et les visiteurs étaient des acheteurs immédiats, navrés de ne pouvoir emporter la pendule, qui n'était là que pour « la montre » !

Je ne m'embarquerai pas dans des considérations d'ordre économique, où je risquerais trop de sombrer. Quel débouché le Maroc peut-il devenir pour la France, je ne sais, mais il apparaît bien que, dans la mesure de ses moyens, il soit le tributaire fatal de toute l'industrie européenne. Il produit si peu, — et ne garde rien. Les tapis, les coussins, les tentures, qui sont tout l'ameublement, s'effilochent vite. Aussi, trouve-

t-on de *l'usé*, non de *l'ancien*. Les Allemands écoulaient toute une camelotte appropriée — à des tarifs défiant toute concurrence (à nos pains de sucre de 2 kilos, ils en opposaient de 1.800 grammes — au même prix). Déjà les superbes harnais du cheval et de la mule n'étaient plus fabriqués dans les souks; des pièces en étaient importées, made in Germany; le cavalier marocain chaussait l'étrier allemand.

§

Enfin, — avec Sydna, — Moulay Youssef dans sa pompe monarchique et religieuse, Fez, détendant son hostilité envers l'étranger, aura vu les Français, sous l'aspect le plus séduisant, respectueux des croyances, ne souhaitant que se faire aimer. Ici, où il n'en était passé que quelques douzaines, où il n'en était resté que quelques-uns, avant 1912, le Protectorat en a acheminé une colonie plus dense. Et la foire en a attiré des centaines. On dépeint d'habitude le débitant local comme indifférent, assis sur ses talons, dans quelque contemplation intérieure, dans la caisse qui lui sert de boutique. Il a déjà changé d'attitude avec les bandes de promeneurs en quête d'une poterie, d'un bijou..... Le marchand de reliures ou de broderies a vite aiguisé son regard derrière des lunettes, et tendu la main au client ; le Fahsi est, autant que musulman, commerçant, et celui-ci l'emporte sur celui-là. Si la population ne comprenait pas toujours le sens de nos travaux de construction, d'outillage, elle est fort sensible aux douros qui tombent; c'est là un argument éblouissant, contre les fausses nouvelles de notre ruine chaque jour propagées.

§

Ce que nous avons voulu faire ici, c'est un geste de guerre, parce que cette guerre sans précédent se livre sur tous les terrains et emploie tous les moyens.

Ainsi s'exprime le Général Lyautey, dans une de ses formules de grand soldat, organisateur de la conquête.

Je n'étais pas sans inquiétude. J'en ai tant vu de ces expositions, — surtout faites pour les exposants. L'originalité de celle-ci, ses résultats ne font plus doute. Elle ne fut pas que le feu pittoresque d'une cité de toile et de planches, surgie miraculeusement, — comme dans le bled, que l'on pouvait croire à jamais calciné par la sécheresse, la végétation reverdit en quelques pluies ; la moisson croîtra, dans les mémoi-

res..... Il n'y eut pas que la mise en mouvement, un point de départ pour les affaires et les entreprises..... Que d'autres impressions qui n'ont pu manquer de frapper les esprits, comme cette revue prodigieuse, ou quelques milliers d'hommes de nos troupes défilèrent devant le Sultan, sur les terres où, l'autre matin, s'espaçaient les tribus pour l'Aïd el Kebir, pour le sacrifice du mouton ; des troupes diaboliques, tombées comme des pierres, — transportées par camions automobiles, qui les déchargeaient en un éclair de temps, comme des boîtes infernales.

§

Je n'étais pas au fond du Maroc pour un feu d'artifice, un concours hippique ou les vitrines d'ustensiles, de nouveautés parisiennes. Il m'en coûtait de sortir du vieux Fez, où le silence n'est troublé que du ruissellement des vasques dans les bassins de faïence..... Et maintenant, j'y retourne, — non sans déception, quand les portes sont fermées, pour le fils du Sultan et pour son harem, qui n'ont pu résister, qui ont voulu essayer des montagnes russes, des chevaux de bois.....

J'y vois un « vieux marocain » — c'est-à-dire quelqu'un de cette douzaine de Français d'avant-garde, qui ont dix, quinze ou vingt ans d'Islam, qui ont assisté à l'émeute, au siège de 1912. Rares échantillons de la race, que le goût de l'aventure, un pressentiment de l'exode colonial, a poussés jusqu'à Fez, à une époque déjà préhistorique. Ils devaient s'envelopper du burnous, vivre à l'arabe ; ils en parlent la langue ; ils *en sont*, à jamais ; et la foire les effare plus que les Fahsis mêmes. Que n'ont-ils pas vu, sur ce vieux méchouar, encombré maintenant des attractions de nos kermesses occidentales, des objets de nos magasins..... Là, sur cette vaste esplanade close où s'érige un Pavillon, les Sultans recevaient les foules, aux audiences solennelles, rendaient la justice. Là jadis, les pachadours, les ambassadeurs d'Europe, attendaient le bon vouloir ou le caprice de la puissance chérifienne..... Contre un mur, une baraque abandonnée porte : Salon du Coiffeur..... Mon compagnon me dit : Cette cabine mobile était un pavillon que le Sultan faisait rouler à l'endroit du Méchouar où il décidait de se tenir ; cela aura été le dernier trône des chérifs déchus.

Quel enseignement ! Il n'y a guère plus de dix ans que

Moulay Abdelaziz soulevait les colères musulmanes par ses compromissions avec les Européens, par ses goûts hérétiques pour notre civilisation. La bicyclette, la photographie, un Decauville, des chapeaux à plumes pour ses femmes ! On sait le dénouement, — et aujourd'hui, la foule fanatique de naguère se précipite au manège, — et le Sultan va, en automobile, au-devant du Résident Général. Tout de même, que les regretteurs du passé se rassurent. Le vieux Méchouar va se vider de la foule éphémère ; les tentes d'un jour vont se replier, sans laisser plus de trace que la caravane dans la poussière qu'elle soulève..... Les marchands de Fez peuvent commercer avec les nôtres, sans que le Maroc perde son soleil, et les cités musulmanes leur hautes murailles de mystère...

Nous rentrons, par la nuit. Le muezzin clame, aux minarets, son appel millénaire. Nous nous rendons chez quelque vizir dont l'entrée de la maison est encombrée de serviteurs couchés à terre, roulés dans leur djellabah ; ils s'empressent ; un seul demeure appuyé au mur, figure étrange, dont les yeux s'animent, — qui prend les mains de mon introducteur ; ce sont de vives effusions, de gens qui se revoient, au bout de huit ans, après tous les événements : — C'est un pauvre — et un saint homme, que tout le monde vénère ; il s'est installé au seuil du Palais, et n'en a plus bougé, depuis dix ou quinze ans.....

Mais, dans le palais, il y a l'électricité, et notre hôte nous quitte pour téléphoner ; j'imagine que ce doit être, encore, dans le langage poétique, fréquent même aux entretiens familiers.

Nous admirions le jet d'eau qui s'élançait, en gerbe, d'une large vasque.

— L'eau chante toujours mieux, pour accueillir des amis, nous dit le ministre.....

Cela ne changera rien aux mille et mille fontaines de Fez, qu'elles chantent pour, au lieu de chanter contre la France.....

—

... Je suis réveillé — m'étais-je endormi ? — aux fanfares du coq. Il serait difficile de faire autrement : au Maroc, il paraît que le coq chante toute la nuit. Mais je ne sais pas tout

de suite que je suis au Maroc. Il me faut débrouiller la minute confuse. D'une couchette rude, la bougie allumée, mes regards se heurtent, entre le sol de terre et le plafond de tôle, à des parois de planche où, sur des tablettes, se rangent des chaussures ; d'un porte-manteau pendent des bridons, des éperons ; sur une table, une cuvette de fer, quelques objets de toilette.

Tout s'éclaire, sauf la caisse où je me lève, qui n'a de jour que par un étroit fenestron dont la vitre est remplacée par des journaux collés ; je suis à Aïn-Leuh, dans une des quatre ou cinq chambres d'officiers alignées en boxes contre un mur ; les autres couchent sous le marabout ; j'ouvre une porte ; elle donne sur « un bureau », de la moitié de la chambre, — où un lit de sangle a été dressé ; l'occupant est debout, qui n'a guère reposé non plus, dans son installation sommaire, avec les cocoricos des Chantecler du camp et les abois des chiens du douar voisin. Du seuil, nous assistons au réveil de la petite cité militaire. Le clairon sonne. C'est un tumulte de soldats de toutes couleurs, parmi les chevaux, les mulets, les ânes, et le bétail que les indigènes mettent à l'abri des razzias près de nos clôtures. Toute une ville de garnison, en tentes et en baraquements, poussée en quelques semaines, qui doit se suffire à elle-même, créer, assurer ses routes et communications, avec les mille difficultés du ravitaillement en nourriture, en matériel, en munitions, à travers la région hérissée d'embuscades... Il faut tout apporter, tout faire suivre... Aussi, quel cheminement incessant, par les cols et les vallons, de camions, de charrettes, de mulets, de bourricots enrobés de poussière torride, par la sécheresse, ou s'engluant, à ne pouvoir avancer, dans la glaise détrempée en mastic, sous la pluie.

Mais, reprenons du commencement, puisque me voici réveillé, encore que mal familiarisé avec ces aspects du bled combattant qui contrastent si fort avec les visions de paix, de labeur et de solennités des dernières semaines. La transition est brusque. Nous partons de Méknès après déjeuner — et quel déjeuner ! — dont un député confisque le menu, qui servira à propager la légende de la vie libre et large aux colonies — pour ne s'être assis qu'aux tables de gala, à l'exclusion des popottes plus humbles de « l'intérieur »..... Méknès déchue d'un grand passé, qui est à Fez dans la proportion de

Versailles à Paris... Elle s'étire d'un long sommeil... Une rue coloniale la traverse — avec des hôtels, des cafés, des boutiques « de la conquête ». Mais, en arrière, elle a gardé son aspect de grand siècle, des portes monumentales, un Palais vaste comme une ville, un lac artificiel inspiré de Versailles, ces ruines de Rouachiboub, comme un pan du Colisée, de fauves murailles, hantées des cigognes fidèles, une ligne de minarets espacé comme des tours de défense, un fastueux aqueduc. Le pays est riche et peuplé vers l'agréable montagne du Zéroun aux villages encadrés de vignes. (C'est par là, aux fouilles de Volubilis, municipe romain des débuts de l'ère chrétienne, que furent occupés un lot des prisonniers allemands attribués au Maroc. Sous la conduite d'un savant archéologue, un châtelain, territorial mobilisé, les Barbares, destructeurs de cathédrales, devaient travailler à cette œuvre délicate de résurrection du passé... L'Allemagne réclama, menaça de représailles..., la tâche était trop dure au soleil d'Afrique... Pourtant elle n'est autre que celle de nos troupes creusant, empierrant, tassant des routes... La vérité, c'est que Volubilis dresse son temple d'Hadrien et son arc triomphal de Caracalla au bas de Mouley-Idris, la ville sacrée où montent les foules en pèlerinage... La présence des vaincus ici prouvait trop le mensonge d'une propagande inverse... On invoqua faussement les mauvais traitements pour faire cesser l'humiliation publique qui contrariait fort les entreprises de soulèvement, de désertion, d'espionnage.

. . . . . .

L'auto roule une heure aux cahots de la piste sablonneuse, toute défoncée des charrois, à travers l'escalade des solitudes qu'ils peuplent seuls de leurs files réglementaires. La Kasbah El-Hedjel se hausse en château-fort sur une butte toute joyeuse par cette lumière, par cette tiédeur, avec, au pied, des carrés de choux qui valent, ici, toutes les fleurs, et, là-haut, la flamme tricolore. Un heure encore sur les plateaux monotones et c'est Ito, le point de concentration d'où l'on opérait en 1914 chez les Béni M' Guild, dont la moitié nous est soumise — porté aujourd'hui à 60 kilomètres plus avant... Nous pénétrons dans le camps muré, dont les nombreux bâtiments masquent l'océan prodigieux de montagnes, une houle fantastique de vagues pétrifiées, que l'on a, du cercle des officiers, comme

d'un chalet alpin. Vainement, on nous aura nommé les creux, les pentes et les cimes qui s'enchevêtrent et se superposent, de ce belvédère de 1.400 mètres, jusqu'au Grand Atlas, par delà les sources de la Moulouya. Nous ne nous souvenons que de notre cri de saisissement devant la formidable beauté du paysage imprévu — qui s'accroît de tant d'inconnu...

— En revenant, déjeunez ici ; il y aura des truites...

Oui, oui, il y aura des truites, et le décor indescriptible... Et ce sera une journée de rare tourisme pour le voyageur des beaux jours, qui ne fait que passer... Mais ceux qui restent, dans la canicule, le froid, la pluie, — souvent sans communications... Loin de tout et de tous, en territoire perdu, où les convois, encore hier, ne cheminaient pas sans escorte...

Mais Ito est désaffecté — le centre vif désormais à Aïn-Leuh. Ito n'a gardé que des magasins; c'est une étape de l'arrière.

Nous continuons par des *Cheyres* volcaniques, des champs de lave où, tout de même, quelque chaume entre les cailloux atteste une culture — quelques troupeaux indiquent que tout n'a pas été sacrifié à l'Aïd-el-Kébir et que le mouton continue... Çà et là, quelque groupe terreux de femmes et d'enfants, qui se jettent peureusement, hors du sentier, annoncent le voisinage d'un hameau ; c'est Aïn-Leuh, noirâtre, sur une pente que nous apercevons d'abord, plus loin, mais plus élevé que le camp...

Le soir fond, avec l'ombre et le froid, sur le village compact, aux maisonnettes serrées, la population pressée, — comme un navire où tout est ajusté et mesuré ; de fait, c'est ici comme un bateau en partance, qui doit être prêt à lever l'ancre, avec son personnel, son outillage, sa cargaison complète ; mais d'ici, plus d'escale en vue ; c'est le bout du monde...

Des lumières pointent, une rangée de mercantis autorisés dans l'enceinte, où le soldat trouve quelques conserves, les menus objets vendus aux abords des casernes, du savon, du papier à lettres ; dans un baraquement, des hommes écoutent un camarade qui plisse et déplisse un accordéon aux notes gémissantes...

Nous dînons à la popote des officiers, sous la tente, — trouée, — que l'on n'arrive plus à réparer. C'est du « cam-

ping » pour tout de bon. Plus de toile de France. Sera-ce mal reconnaître l'accueil si cordial de nos hôtes d'un soir que de dire leur chère sévère, privée d'hygiène — manque de légumes, de fruits, de laitage, — toute en viande et en conserves — avec une eau toujours équivoque...

— Oh, nous ne sommes pas dans les tranchées de France, fait ironiquement, amèrement quelqu'un !

... Ils peuvent en parler; ils y sont tous allés...

Cependant, par gêne, sans doute, devant le civil, on laisse tomber le propos, et le Commandant, tenant le Colonel qui nous a amené, entame les réclamations de service ; tout ce qui est promis et qui n'arrive pas ; faute de quelques boulons, les travaux les plus urgents peuvent être arrêtés. Quelle préparation que la marche d'une colonne en pays vide !...

La conversation s'est animée, et l'un des convives reprend le sujet qu'ils ont tous à cœur :

— Avez-vous lu l'article de Girod, mon Colonel ?

— Non... Girod ?

— Dans un journal de Paris, un député qui signe : Vice-Président de la Commission de l'Armée.

Et à la lueur de la pauvre lampe, sous le marabout claquant comme une voile à la tempête, la prose du Lieutenant-Colonel Girod, représentant du Doubs, coule plus amère que l'absinthe qu'il défendait à la tribune en 1915.

Les Militaires servant au Maroc, pour ne prendre qu'un exemple, concourent, pour l'avancement, les pensions et les décorations, avec les militaires des Armées, au moins pour ce qui concerne les services. Ils s'inscrivent tout doucement et uniquement parce que le temps coule, depuis le commencement de la Guerre, l'avantage appréciable de deux unités de plus que tous leurs camarades des armées. C'est, dès à présent, deux unités plus deux douzièmes. Bientôt, ce sera trois. Le pauvre bougre de Verdun, de Salonique ou de Péronne qui, asphyxié, empoisonné, typhique, a dû être évacué pour maladie et prendre sa retraite, la prend avec deux annuités de moins que le camarade du Maroc. Or celui-ci, s'il ne fait pas partie des colonnes, a vécu à Casablanca, à Rabat, à Mazagan, à Mogador, à Saffi, lieux de plaisance indiscutés, où le canon n'a qu'un bruit très assourdi. S'il est Capitaine, il a touché solde double (exactement l'ancienne solde : 303 francs, plus la nouvelle, 420 frs ; soit 723 frs), tandis que le Capitaine de Verdun et de Salonique n'a touché que la nouvelle; il a droit aux brisques glorieuses, à la médaille

du Maroc, — nos poilus attendent la commémorative, — à la croix de guerre, n'a pas de pension plus chère qu'en France, est logé comme un prince pour 50 frs. par mois, est passé capitaine à 3 ans et demi de grade parce que ses petits camarades de France et d'Orient se font casser la figure en diminuant ainsi le temps de l'ancienneté. Et voilà.....

Quelle tristesse sur ces visages ! On n'est pas fier d'être civil à certaines minutes. Pour eux le parlementaire de la « Mominette » est un civil. S'il y a quelques vétilles d'annuaire à réviser, les inégalités de solde à redresser, n'est-il pas convenable de réserver le débat pour la Commission compétente ? Qu'un journaliste publie des articles — il n'a pas d'autre moyen de se faire entendre, — mais quelle nécessité pour un député de verser dans une polémique douloureuse où le public ne peut rien, quand il est si facile d'en référer aux délégations de la Chambre, seules en mesure d'agir ?

Et l'attaque n'est pas qu'odieuse, elle est aussi injuste et montre trop d'ignorance de la part d'un Vice-Président de la Commission de l'Armée.

Les Coloniaux ont la campagne double, dont s'étonne M. Girod, mais elle ne date pas de la guerre, et le député du Doubs l'aurait votée jadis. Ignore-t-il que les Coloniaux n'ont pas attendu 1914 pour se battre, et qne s'ils ont des médailles du Tonkin, de Madagascar, du Maroc, c'est pour y être allés ? Combien n'en sont pas revenus !

La campagne double ne compte ni pour l'avancement, ni pour les décorations. Elle avait pour but de compenser la mise à la retraite précoce d'officiers usés plus vite qu'en France par la maladie, la dyssenterie, la bilieuse hématurique et le paludisme, qui n'excluent pas le typhus. La solde double ? mais elle est exclusive de toute indemnité, tandis que la solde simple de France se double, à peu près, de frais de déplacement, de cherté de vivres, etc... Croit-on que le coût de la vie n'a pas augmenté aux Colonies comme ailleurs ?

La Guerre du Maroc, la Guerre de France ! Il y a donc deux armées ? — Est-ce que, pour mise de jeu, le maroc n'a pas envoyé les 2/3 de ses effectifs, à la grande mobilisation, avec leurs généraux, et leurs cadres, et le régiment Marocain serait-il ignoré du Palais-Bourbon ? Tous les officiers ont demandé à partir ! Cela peut-il étonner, de soldats de carrière

qui ont choisi les Colonies, justement, pour s'y battre? Quelle horreur de reprocher à ceux du Maroc un avancement qui serait dû aux petits camarades de France et d'Orient se faisant casser la figure pour diminuer ainsi le temps de l'ancienneté! Combien en reste-t-il du bataillon Mignerot, — parti de Mekhila, dont personne ne survit? De Charleroi à la Marne! Non, dans les cadres marocains, l'avancement ne s'est pas fait par procurations!... Il y a quelques semaines, dans un cercle de Rabat, sur une douzaine d'officiers contant leurs blessures, l'un tendant une main à demi desséchée, l'autre quelque cicatrice qui lui raidissait le cou, l'on interrogea le douzième, silencieux :

— Moi, ça ne se voit pas.. vous voulez voir?

La face était intacte, à la peau tannée de soleil, la voix normale, les lèvres tendues, sous la moustache...

Le capitaine porta la main à sa bouche. C'était comme s'il se dévissait la mâchoire, déposant dans l'assiette un râtelier compliqué, des ustensiles qui lui soutenaient le palais, tendant la joue, la lèvre flasque... Dans la stupeur, il remit les appareils en place et dit :

— On fait des choses admirables, maintenant!... Passez-moi le fromage!

J'ai posé la question :

— Y a-t-il des officiers embusqués au Maroc?

— Mais, pas un! Ç'a été une frénésie de s'embarquer pour la France.

Quelle situation que *de n'en pas être!* Alors qu'on n'a cherché que ça, dans les expéditions coloniales, quand on croyait que la guerre n'allait pas durer trois mois... Maintenant, un roulement est établi, tout le monde ira... Naturellement, dès qu'un marocain est abîmé aux tranchées, le Résident général le réclame... Il faut des spécialistes, des Africains à l'Afrique, qui aient le courant, l'habitude, le débrouillage du bled pour mener nos éléments composites : la Légion, les Groupes spéciaux, les Noirs... Il a fallu garder ceux que l'on ne pouvait suppléer : des arabisants, des bureaux de renseignement, des interprètes qui ne le pardonnent pas au général, se jugent sacrifiés à ceux de son entourage, dont tous ont passé au front français. Ceux qui restent..., un des leurs, le poète-lieutenant J. Rouger, n'a-t-il pas chanté :

J'ai songé que ceux-là qui sont partis là-bas,
Au mois d'août, rayonnant d'une beauté sereine,
Pour ces plaines du Nord, vers ces bois de Lorraine,
Dont beaucoup ne reviendront pas ;

Que tous nos compagnons, dont la tâche est si dure,
La part si glorieuse et le sort incertain,
Ne connaîtront jamais, quel que soit leur destin,
Le mal secret qui nous torture.

Quand se seront éteints les feux que cet enfer
Déchaîne pour sauver la France par les larmes,
Ce qui nous manquera, devant nos frères d'armes,
C'est la fierté d'avoir souffert.

Qu'il est généreux, le persiflage de M. Girod sur Casablanca, Mogador, *lieux de plaisance indiscutés* (où il n'y a que des territoriaux, des services). Ah ! ces officiers, *logés comme des princes*, pour 50 francs par mois !

La conversation s'achève dans le fou rire :

— Où donc ? Que j'y coure ! !

Le métier condamne ici l'officier au perpétuel devenir.

C'est la ruine que de s'installer. Passe encore pour le garçon qui se contente d'un tourne-bride ; mais les ménages, et avec enfants !

Avant de risquer de tels pataquès, M. Girod, pour les éviter, n'aurait eu qu'à ouvrir le volume de M. René Besnard, son ancien ministre de l'Aviation, son collègue et son ami personnel, au chapitre : « *La crise des Loyers* ». (L'œuvre française au Maroc, janvier 1914).

A Casablanca, des baraquements en planches, couverts en tôle ondulée, se louent de 150 à 250 fr. par mois, non meublés, selon qu'ils ont trois ou cinq pièces. Et ces pièces sont d'inconfortables petits réduits, en planches non rabotées laissant passer le vent, la puanteur qui flotte sur tous les quartiers vagues des villes arabes, le soleil et la poussière. Une chambre d'hôtel exiguë aux murs misérables, blanchis à la chaux, avec un lit de fer, une armoire et une table, se loue de 12 à 16 fr. par jour...

A Rabat, il est impossible à un Européen de se loger, quelque prix qu'il offre, s'il exige quelques conditions très simples d'hygiène et de propreté.

(*Là, où s'est installé le gouvernement, on a construit, mais l'habitation est hors de prix, quand même.*)

A Saffi, à Mogador, le plus petit logement coûte déjà 200 fr. par mois ; on cite plusieurs colons qui, partis pour s'installer à Saffi,

à Mogador, à Meknès, sont revenus s'embarquer par suite de l'impossibilité de se loger.

Suit un paragraphe sur le renchérissement de la vie.

— On peut dire, d'une façon générale, que le coût de la vie matérielle est plus cher au Maroc qu'en France, dans la proportion de 40 o/o à 100 o/o suivant les villes... La même pension qui dans une grande ville de France coûte 80 à 100 fr., coûte 180 à 200 fr. par mois à Casablanca, à Rabat, et lui est très inférieure.

A travers le camp endormi où le vent glacial semble s'acharner à vouloir souffler les étoiles, nous gagnons notre compartiment avec l'espoir de dormir « comme des princes »; mais les coqs nocturnes en ont décidé autrement, et d'autres phrases qui alimentent mon insomnie.....

Au matin, nous partons pour gravir jusqu'aux limites acquises, en avant et en haut d'Aïn-Leuh, par la montagne de chênes-verts et de cèdres archiséculaires. Nous sommes tout à l'enchantement de la forêt grandiose et gracieuse, animée de milliers d'oiseaux. Je n'avais jamais vu de cèdres que par arbre isolé, comme prisonnier dans nos jardins de France. Quelle majesté, quelle superbe à l'état de nature!

Groupés en tribus de tous âges, se superposant toujours plus haut, en piliers où se pose le dôme céleste. Des jeunes, graciles, s'élancent du sol à côté des morts dont le squelette desséché jonche la terre, à l'ombre des burgraves, de la forêt ancestrale.

Le colonel connaît chaque groupe et chaque individu. Nous descendons, nous nous écartons du raidillon par où grimpe l'auto. Quelque goumier est là, en manteau bleu, fusil haut, à la tête de son cheval. De proche en proche, les trajets doivent être surveillés. Plus loin, un lieutenant chevauche avec une escorte pour protéger les agents forestiers qui ont, eux, à protéger la sylve profonde contre l'exploitation ignorante, paresseuse ou trop intéressée. Car, on va, les indigènes comme les Européens, au plus facile et au plus productif.

Le colonel signale les arbustes arrachés malgré toutes prescriptions.

Ici, les chefs doivent tout savoir, tout prévoir, tout voir.

L'action politique se conjugue avec l'action des armes. C'est

pour un rien, qui dérange quelque coutume locale, qu'une région demeure ou redevient bostile. L'auto stoppe à une clairière où veillent des partisans. C'est le terminus de la zone de sécurité. Au delà, la circulation ne se fait plus guère sans coups de fusils des Berbères retirés dans les ravins et les rochers; au delà du palier et de la vallée, la montagne s'élance de nouveau avec ses chênes et ses cèdres altiers où pullulent des singes.

Sur les crêtes, émerge de ce vert décor une silhouette blanche et rouge de goumier ou de spahi à cheval, immobile dans la lumière.

Nous devons rentrer, mais il y a une panne. Le chauffeur a profité de l'arrêt pour une réparation d'un quart d'heure. Nous descendons doucement ; il nous rejoindra, mais le quart d'heure passe et un autre, et d'autres. Le colonel commence à s'inquiéter.

— Il ne faudrait pas qu'ils nous aient pris l'auto!

— Oh!

— Ils nous en font bien d'autres!

Nous continuons de descendre sur la deuxième heure. Nous ne sommes plus des passants vertigineux. Nous vivons avec la forêt. Les géants bercent leurs palmes, avec des gestes d'accueil, et nous nous asseyons, remarquant que le colonel traîne la jambe.

On n'y pense jamais que ce magnifique soldat a été blessé. Il est d'un tel entrain, moral et physique, si allant d'esprit et de carrure, toujours à l'œuvre, le premier en tout. Il obtient tout le maximum de ses troupes ; c'est un entraîneur d'hommes dont le cran s'est fait voir aux grands coups de l'Est et du Nord, comme ici.

La jambe labourée de shrapnells, il n'a échappé que par hasard à l'amputation. Après les citations les plus glorieuses, au bout de longues semaines d'hôpital, il est revenu à Meknès. Les touristes de Fez ont connu son accueil magnifique dans sa maison maure, à la table réputée, dont il fait les honneurs avec une inlassable bonne humeur. Il ont admiré à la Foire le pavillon qui disait l'ardent effort économique de sa province; mais le café avalé, ils ne l'ont pas vu courir à tous les postes de front d'Auvceur et de Tarzout à Timhadit et à Ait Lias. Le colonel P... a la cote de ses chefs comme de ses subalternes

et de ses administrés. Il est de ceux que les indigènes adoptent et dont ils disent : « Celui-là, c'est un parfum de notre pays. » Il est de ceux qui peuvent se passer de l'estime de M. Girod.

Nous avions achevé de descendre en deux heures. Le colonel souffrait visiblement... A la suite de pareille fatigue, il avait éprouvé une longue rechute... Nous résolûmes d'attentendre les chevaux qu'il envoyait commander par un goumier; mais l'auto ronfle, derrière nous... La panne était conjurée... Cependant il ne pouvait plus être question d'aller savourer les truites d'Ito...Nous rentrâmes au camp retentissant comme une usine de guerre... Cent travaux de constructions s'exécutaient... C'est de la conquête qui s'installait dans la guerre... *Tout chantier vaut un bataillon...*

JEAN AJALBERT.

Fez, novembre 1916.

GABRIEL HANOTAUX.

POÈMES

—

DANSE

A Iorah.

Tam-tam nègre et sobre bobre.

Jeune danseur aux longs cheveux, sais-tu bien que tu danses?
Un voluptueux grelottement
Redescend
Des épaules jusqu'à tes hanches!
Les mains font aussi partie de la frénésie...
Les pieds qui restent calmes, les beaux pieds de bronze pâle,
Puissamment ne dansent pas.

La chevelure flottante suit la cadence
De la tête qui se balance,
Les yeux fixes
Ont un sourire illuminé de fou,
La bouche blanche siffle...

Le frissonneur espère encore, il peut encore
Epouvanter son cœur et convulser son corps!
Tam-tam nègre et sobre bobre.
La danse du frisson foudroyant le parcourt,
Allah Akbar!
Que le frisson précipité soit de plus en plus court,
Allah Akbar!

Un spectacteur s'est levé, hagard !...

Sacrée contagion, il a le rythme du frisson...
On le dénude ! tam tam nègre et sobre bobre.
Sa chevelure se déroule ! et plus beau qu'un poète,
C'est un prophète !
Tam-tam nègre et sobre bobre.

Le couple merveilleux traverse la démence !
Quand tout à coup
L'un des deux
S'écroule !
Quarante coups de bambous,
Et d'un bond surgit le ressuscité, debout !
Le couple entrelacé
Des marabouts sacrés
Grandit dans l'épouvante !
Leurs jouissances se mélangent...
La Danse
Est agonisante...

— O danseurs pétrifiés.
Lourds cheveux immobilisés.

★

LE COCHON

Un animal tout en cul. Ce cochon n'est qu'un gros cul.
Quatre jambons
Soutiennent le gros cul long,
Et la hure goulue
Est bien la tête du cul.

Oreilles violettes rabattues
Sur deux petits yeux louches,
Il ne goûte pas ce qu'il bouffe,
Mais ce qu'il va bouffer...
Il a le don cochon de ne pas étouffer!

Et toujours plus l'impatience gonfle et mouille
Son obscène groin rose,
Cette susceptible chose
Qu'il remue et qu'il tourne...
Et d'où sort une espèce de pets rauques!

Il faut le voir dehors, dans son triomphe, à l'aube,
Avec sa chair et son poil d'albinos,
Crûment nu, brûlant d'un feu mauve...
Et soudain par un divin mélange :
Gorge-blonde, rose-thé, cul-d'ange...

Hélas, craignant d'être adorable
Sous les nuages,
Il se lave dans la boue et se baigne dans la vase!

★

LE GLOBE TERRESTRE

Ce que je sais du monde est plus confus que les lointains du Ouakanm aux brumes du soir.

(AZAL).

I

Le monde est sur ma table. Ce joyau tournant
C'est la Terre
Avec ses noms, ses formes, ses couleurs,
Les continents,
L'étendue et la profondeur des mers.

Vierge univers
Plein de mystères
Créés par mon désir,
Vierge univers
Qu'avaient pourri les tableaux et les livres...

J'ai voulu ranimer vos prestiges natals,
Des songeries hyperborées
Jusqu'au délire équatorial!
C'est l'inconnu que j'ai voulu purifier...

II

Si je compose sur le lointain
Une ancienne aurore,
J'éveille un grand voilier claquant de rose et d'or,
Conduit par le vertige et le destin
Des premiers marins!

Seul à poursuivre avec lenteur d'incertaines distances,
Seul à recueillir dans l'infini
L'ornement de la monotonie
Au long des jours, au long des nuits...
— Et comme pour marquer un intervalle immense :
Des apparitions
D'oiseaux
Et de poissons
Nouveaux...

(Voudrais-tu chérir mieux la beauté du voyage?
Penche-toi, mon âme, sur le sillage :
Toujours l'incertitude y laisse une traînée d'écume !...
Entends le riche gazouillis
D'un éternel ennui...)

Sans rien voir, un homme hagard
Dans la hune
Au dur soleil, au clair de lune,
Regarde sans rien voir, de toutes parts...
Avec l'intuition, la patience et le hasard !

ANDRÉ BAINE.

LA PEINTURE D'AVANT-GARDE

—

LE MACHINISME ET L'ART (*Reconstruction de l'Univers*). — Il est certain qu'à chaque civilisation correspond une forme d'art, et que pour créer cette forme d'art, l'artiste doit comprendre et aimer les objets et les corps qui vivent dans son époque.

J'ai proclamé et défendu la beauté des locomotives, des aéroplanes, des linotypes, etc..., cependant cela n'implique nullement, comme pas mal d'artistes semblent le croire, que pour faire une œuvre moderne, il soit nécessaire de représenter exclusivement ces corps et objets nouveaux.

J'ai dit dans un article précédent (*Mercure de France*, 1er février 1916) que « si la physiologie humaine et son produit l'intelligence sont immuables, la psychologie, étant relative au contenu variable de l'intelligence et aux transformations de la vie extérieure, n'est pas immuable.

Les grands événements intellectuels modifient graduellement notre notion de l'Univers et tous les éléments de notre civilisation. »

Je crois que tout le monde est d'accord en admettant que ces événements intellectuels et ces objets nouveaux influencent notre expression d'art, dans laquelle ils existent virtuellement, à l'état de « force » même, si l'œuvre d'art ne les représente pas réellement.

Cet aphorisme de Jean Cocteau résume cela avec justesse : « L'artiste doit avaler une locomotive et rendre une pipe. »

Je n'entends faire aucune restriction sur le choix du sujet; je voudrais seulement qu'on comprenne que les objets familiers qui nous entourent, et dont nous nous servons cou-

rammcnt, constituent des « sujets modernes » et qu'il n'y a pas besoin de se creuser la tête pour aller chercher ailleurs que chez soi des « sujets » qui seraient, forcément, inspirés par des convictions intellectuelles, d'ordre plus ou moins philosophique,et non pas par un sens purement plastique, par un désir de faire uniquement de la peinture.

La précision, le rythme, la brutalité des machines et leurs mouvements, nous ont sans doute conduits vers un nouveau réalisme que nous pouvons exprimer sans peindre des locomotives.

Tous les efforts des peintres d'avant-garde tendent vers l'expression de ce réalisme nouveau qui, étant tributaire de la sensation et de l'idée, avait été défini par moi dans mon article précédent : réalisme idéiste, en adoptant l'expression de Remy de Gourmont qui me paraît très exacte (1).

La hantise de pénétrer, de conquérir avec tous les moyens le sens du réel, de s'identifier avec la vie par toutes les fibres de notre corps est à la base de nos recherches, et des esthétiques de tous les temps.

Il faut voir en ces causes d'ordre général les origines de nos constructions géométriques et exactes, de nos applications sur la toile de matières différentes, comme étoffes, paillettes, verres, papiers, et de toutes les tentatives qui, malheureusement, furent plus ou moins mal comprises ou systématisées.

Dans des recherches personnelles, j'ai poussé mes expériences jusqu'à combiner des plans mobiles en carton et en papier, auxquels on pouvait imprimer un mouvement de rotation et de translation.

De là à appliquer des moteurs ou autres forces mécaniques il n'y a plus aucun effort de pensée à faire. Mais nous avons tous abandonné ces moyens d'atteindre le réalisme et le mouvement dans le tableau, le rapport entre des « quantités » de couleurs et les directions des lignes, moyens exclusivement picturaux, devant donner seul le sens du réel que nous cherchons.

(1) On pourrait l'appeler « idéaliste », mais Remy de Gourmont observe très justement qu'il y a deux « idéalismes » très différents. Un qui vient de *idéal* et qui est « l'expression d'un état d'esprit moral ou religieux, synonyme de spiritualisme », et l'autre qui vient de *idée*, et qui est une « conception philosophique du monde ». (Platon, Schopenhauer, Bacon, etc.) C'est ce dernier idéalisme prenant sa base sur la matière et sur la forme qui s'identifie avec l'art, c'est pourquoi j'ai cru devoir l'adopter dans cette expression : réalisme idéiste, qui le définit sans possibilité de doute.

Car si le rôle de l'artiste était de donner une apparence, un simulacre de vie réelle, son but serait manqué d'avance. Toute réalité étant parfaite, comme disait Spinoza, je ne vois pas ce que l'artiste pourrait faire de mieux, si son effort tendait vers cette perfection, sinon de renoncer à l'art. Sans compter que sur ce chemin, il serait depuis longtemps surpassé par le constructeur de machines.

L'inventeur est aussi un créateur, et l'artiste est avant tout un inventeur, mais jusqu'à présent, je pense que les deux créations, quoique analogues, ne peuvent s'identifier.

Il y a cependant analogie entre une machine et une œuvre d'art. Tous les éléments de matière qui composent un moteur, par exemple, sont ordonnés selon une *volonté unique*, celle de l'inventeur-constructeur, qui ajoute à la vitalité intégrale de ces différentes matières une autre vie ou action, ou mouvement. *Le procédé de construction d'une machine est analogue au procédé de construction d'une œuvre d'art.*

Si on considère aussi la machine du point de vue de l'effet qu'elle produit sur les spectateurs, nous découvrons aussi une analogie avec l'œuvre d'art.

En effet, à moins d'être esclave d'un parti-pris quelconque, on ne peut pas ne pas éprouver une sensation de *plaisir*, d'*admiration*, devant une belle machine.

L'admiration est en elle-même un plaisir esthétique, et puisque le plaisir esthétique produit en nous par une machine peut être considéré comme Universel, nous pouvons conclure que l'effet produit sur le spectateur par la machine et celui produit par l'œuvre d'art sont analogues.

En continuant jusqu'aux extrêmes limites ces raisonnements, il serait facile de créer une esthétique qui, pour être logique, devrait supprimer le mot art (ne signifiant plus rien) et le remplacer par les mots : création scientifique, ou industrie.

Cette esthétique donnerait naturellement la même signification à un aéroplane qu'à un tableau; deux réalités que je persiste, malgré leur analogie et mon admiration sans bornes pour les machines, à considérer comme différentes l'une de l'autre. L'esprit d'invention qui préside à la création de l'œuvre d'art n'est pas le même que celui qui préside à la construction d'une machine.

Le premier reconstruit l'Univers pour une fin désintéressée, l'autre en prend des éléments pour atteindre un but déterminé qui est sa raison d'être. La vie ou action que le constructeur donne à la matière ne sera jamais une synthèse de vie indépendante, et la machine ne vivra jamais la vie autonome de l'œuvre d'art. Les deux inventions ne peuvent pas non plus se compléter ou se fondre.

Le genre d'empirisme qui, issu de nos premières recherches réalistes, tend, paraît-il, à cette union des deux esprits d'inventions a une origine seulement intellectuelle, abstraite, et, par conséquent, ne peut conduire qu'en dehors de l'art plastique, vers des créations arbitraires qui voudraient être autonomes, et qui ne seront qu'amorphes, anonymes.

L'œuvre d'art plastique ne sera autonome et universelle qu'en gardant ses attaches profondes dans la réalité ; elle sera une réalité en elle-même, plus vivante, plus intense et plus vraie que les objets réels qu'elle représente, qu'elle reconstruit, pourvu que les éléments qui la composent n'appartiennent ni à l'arbitraire ou caprice, ni à l'imagination, ni au bon goût décoratif.

J'entends par « bon goût décoratif » cette logique qui suggère parfois à des artistes de mettre, par exemple, une ligne courbe près d'une ligne droite, parce que cette ligne droite en a besoin, en prenant ainsi le « *moyen* » pour le « *but* ».

Cettte logique est plus près de la modiste que du peintre.

Lorsqu'une forme ou une couleur n'ont comme raison d'être que la forme et la couleur qui leur est voisine, cette forme et cette couleur ne sont ni vraies, ni essentielles, ni plastiques.

Elle sont simplement arbitraires et décoratives ; elles n'appartiennent pas aux objets, et ne peuvent, par conséquent, les reconstruire.

Cette reconstruction de l'Univers est un phénomène bien simple, appartenant au mécanisme de la perception en général, car il est certain que nous recréons les objets chaque fois que notre œil les regarde pour les connaître. Elle est donc relative à la psychologie de l'artiste, dont la vraie fin, affirme Guyau, est de créer la vie, la réalité ; mais, par une « sorte d'avortement », il ne peut pas arriver jusque-là.

C'est pourquoi, ne pouvant pas être Dieu, « il se fait Dieu à sa manière », c'est-à-dire, qu'il reconstruit l'Univers en créant

une vie à soi, vie représentative qui est le côté essentiel qualitatif, et éternel, de la vie réelle.

§

INTELLIGENCE ET SENSIBILITÉ. — Les formes qui constituent notre reconstruction de l'objet ne prennent pas leur vie dans l'imagination ou dans la culture, mais dans l'objet lui-même.

Les lignes et les plans qui le composent ont des directions, des volontés, des sympathies et des aversions; en d'autres termes ils ont un mouvement propre qui est la vie ou rythme de l'objet (1).

Il s'agit de sentir ce mouvement et d'enrichir cette sensation par la connaissance complète que nous avons de l'objet; car l'idée intensifie, élargit la sensation et donne à l'objet-image qui est devant nos yeux les dimensions équivalentes, identiques, qu'il a dans l'espace. Cela se produit en nous spontanément, la sensation et l'idée étant deux exercices virtuels de notre mécanique naturelle.

En somme, la sensation et la perception sont relatives à la nature de l'objet et du sujet en même temps et participent de ces deux vies-forces.

Ici apparaît de nouveau la question de l'objectivisme et du subjectivisme que les philosophes n'éclairent pas suffisamment de notre point de vue.

Cependant, à mon avis, le rôle de l'artiste est de croire à des vérités subjectives, et, par là, variables, dynamiques, infinies. « Le monde est notre représentation ». Car nous savons que tout ce qui existe, existe par notre pensée, et que même nos propres sensations n'existeraient pas sans notre pensée.

Lorsque la sensation produite en nous par un objet, après avoir produit une excitation dans nos nerfs centripètes ou sensitifs, se transmet, par le contact des prolongements, dans les nerfs centrifuges ou moteurs, l'objet-cause de ce travail mécanique, a déjà perdu de sa valeur objective et il n'existe plus que par notre organisme physique et psychique auquel il peut bien avoir imprimé un mouvement ou direction.

Jusqu'à quel point les objets et les corps peuvent-ils influencer notre propre mouvement ?

La psychométrie, la psychophysique et même la métapsychie

(1) Delacroix disait qu'un peintre devait savoir dessiner un homme tombant du 6e étage.

(dynamiste ou associationiste) ne peuvent encore éclairer complètement ce côté de la psychologie comprenant les phénomènes de la perception.

Mais il est certain que chaque individu est un centre d'irradiation universelle, en même temps qu'un point d'intersection des forces centripètes. Chacun de nous est le carrefour où se croisent et se compénètrent toutes les vies de l'univers en même temps que de nous-même part une vie-force qui se répand en expansion centrifuge.

Et plus cette vie, centrifuge ou force expansive, est puissante et domine les forces centripètes, et plus l'individu marque de son sceau les êtres et les choses qui l'entourent, et qui vivront de ce fait, de son propre, authentique mouvement.

Cette faculté de dominer, par notre propre activité l'activité des forces universelles, l'homme en général et l'artiste en particulier la portent en soi.

En conclusion, le but de l'art appartient à la subjectivité, tandis que les « moyens » doivent être ordonnés selon des lois objectives.

C'est pourquoi l'œuvre d'art ne peut pas être uniquement le réflexe immédiat d'une sensation reçue du monde extérieur, mais quelque chose de plus complexe et de plus organisé.

Car dans l'art plastique d'aujourd'hui, tout en faisant la part d'un côté inconscient, on ne doit laisser aucun rôle au hasard de l'improvisation ; d'un côté à l'autre le tableau doit être « composé », « voulu » et techniquement parfait. Je trouve virtuellement juste cette expression de Courbet qui m'a été dite par Matisse : « On doit pouvoir recommencer un chef-d'œuvre au moins une fois, pour être bien sûr qu'on n'a pas été le jouet de ses nerfs et du hasard. »

Cette question de la composition et architecture du tableau est une chose très complexe, car nous ne procédons pas uniquement par « déformation », mais par « déformation et reconstruction » (1). L'exemple qui va suivre explique, j'espère, la raison d'être artistique de ce procédé et l'indispensable intervention de la volonté dans la création : Matisse me montrait un jour une maquette qu'il avait faite « d'après nature » dans

(1) La déformation est en elle-même une reconstruction, mais j'entends par « reconstruction » la dissociation et l'emploi des différentes qualités et quantités de l'objet selon des lois subjectives et relatives à l'ensemble du tableau.

une rue de Tanger. En premier plan, un mur peint en bleu. Ce bleu influençait tout le reste, et Matisse lui a donné le maximum d'importance qu'il était possible de lui donner en gardant la construction objective du paysage. Malgré cela, il a dû s'avouer qu'il n'a pas rendu la centième partie de « l'intensité » de ce bleu ; c'est-à-dire de « l'intensité sensorielle » produite en lui par ce bleu. Il a atteint dans une autre toile (les Marocains) ce degré d'intensité, mais ici l'architecture réelle du paysage a disparu pour laisser la place à une architecture volontaire et cependant sensorielle.

Il me disait que s'il avait dû se décharger de cette sensation de bleu qui dominait toutes les autres, il aurait dû peindre en bleu, ainsi qu'un badigeonneur, tout le panneau ; mais, par cette action réflexe, n'ayant d'importance qu'au moment de la sensation, il n'aurait pas atteint l'œuvre d'art. S'il était si simple de faire une œuvre d'art, dans une civilisation comme la nôtre, tout le monde ou presque ayant une certaine sensibilité, il y aurait un grand nombre d'artistes, tandis qu'il y a simplement beaucoup de dilettantes.

Cela confirme l'idée que notre sensibilité, même grande et raffinée, ne suffit pas à la création sans l'aide de notre volonté et de notre raison, de même que notre intelligence resterait superficielle sans « le sentir » et « le vouloir ».

Il est évidemment difficile de déterminer, dans une œuvre d'art, jusqu'où la sensibilité ou la raison ont dirigé et influencé le peintre.

Mais il est certain qu'il y a une relation plus qu'étroite entre le côté physique et le côté psychique de l'individu, entre le côté matériel et le côté moral, entre l'organisme et ce qu'on appelle l'âme. Toute philosophie tendant à séparer le corps de l'esprit est anti-scientifique et me paraît absurde.

L'effort que nous devons faire aujourd'hui, en tant qu'artistes, est d'établir un équilibre entre l'intelligence et la sensibilité, car, à mon avis, l'intelligence était en train de prendre une part trop *exclusive* et j'estime cela très nuisible au point de vue artistique et même social.

Certainement cet équilibre est très rare et ce n'est que chez l'artiste doué et cultivé, vrai « architecte de la sensibilité », selon l'expression de Cocteau, qu'il peut se vérifier.

Nous sommes cependant sur le chemin de le réaliser le plus

possible, d'amalgamer ce que Max Jacob appelle spirituellement « le côté cœur et le côté jardin », c'est-à-dire l'instinct et la raison.

La sensibilité et l'intelligence ne sont pas, au fond, deux éléments si incompatibles, et on les retrouve, dans des mesures différentes, dans l'œuvre de chaque artiste.

Au sujet de l'instinct, Matisse me disait un jour : « Il faut le contrarier ; il est comme un arbre dont on coupe les branches pour qu'il pousse plus beau. »

D'autre part, Guyau écrit que tout instinct qui tend à devenir conscient se détruit ; mais il ajoute : « L'instinct ne disparaît que devant une forme d'activité mentale qui le remplace en faisant mieux. »

Si cette forme « d'activité mentale » est une synthèse du côté conscient et du côté inconscient de l'individu, c'est-à-dire de toutes ses facultés physiques et psychiques, maîtrisons l'instinct, car elle me paraît réaliser cet équilibre dont l'artiste a besoin pour atteindre la perfection dans l'œuvre d'art.

Sur ces bases générales, il est permis d'appeler l'œuvre d'art subjective et qualitative, et, pour ces raisons, faire un tableau est à la fois une chose très « bêêête », comme dit Picasso, et une chose très difficile.

Nous n'avons pas la prétention d'établir des idées fixes réglant la construction de nos tableaux, car cela aussi est une question de *qualité ;* cependant des accords, des affinités, existent dans nos œuvres, et c'est sur ces affinités que je baserai la démonstration générale de nos moyens constructifs.

§

MESURATION DE L'ESPACE ET 4e DIMENSION. — L'espace étant amorphe, nous ne pouvons le définir que par la géométrie, convention créée par notre esprit afin de pouvoir représenter l'*équivalent* des corps solides.

Pour situer un corps dans l'espace, la géométrie est le seul « moyen » employé, d'ailleurs, d'une façon plus ou moins apparente, par les peintres de toutes les époques.

Le temps est amorphe aussi, c'est-à-dire relatif aux instruments qui peuvent le mesurer.

L'espace et le temps sont donc relatifs et c'est le rôle de l'artiste de les rendre absolus.

Le géomètre a besoin d'instruments de plus en plus parfaits

pour mesurer l'espace et le temps ; ces instruments ne servent à rien à un peintre : son organisme possède au plus haut degré le sens de l'espace. Il l'exprime en créant des formes, en mettant des couleurs, qui le définissent, le matérialisent, d'une façon plus complète que le géomètre.

L'espace ordinaire de celui-ci se base en général sur la convention inamovible des 3 dimensions ; les peintres, dont les aspirations sont illimitées, ont toujours trouvé trop étroite cette convention.

C'est-à-dire qu'aux 3 dimensions ordinaires, ils tâchent d'ajouter une 4e dimension qui les résume et qui est différemment exprimée, mais qui constitue, pour ainsi dire, le but de l'art de toutes les époques. On a dit beaucoup de bêtises à propos de cette 4e dimension plastique ; je tâcherai donc d'en donner une idée le plus possible exacte.

On dit que Matisse fut le premier à se servir de cette expression devant les premières recherches cubistes de Picasso. C'est une légende comme on en prête souvent à Matisse. Ce qui est certain, c'est qu'on a essayé souvent de nuire au cubisme en appliquant l'épithète de « mathématicien » à des peintres comme Braque, Picasso, Gris et Metzinger dont les premières analyses, plastiques malgré tout, constituent un sérieux apport à l'art pictural. Le fait que ces recherches ont une correspondance dans certaines vérités géométriques et mathématiques, comme je le ferai constater tout à l'heure, ne constitue, aux yeux de toute personne impartiale, qu'une raison d'intérêt et de confiance.

Boccioni, à propos de nos anciennes recherches de mouvement, en définissant ce qu'il appelle le « dynamisme », fait allusion à une sorte de 4e dimension, qui serait « la forme unique donnant la continuité dans l'espace ». Cette forme devrait donner la relativité entre le poids et l'expansion, entre le mouvement de rotation et le mouvement de révolution, entre l'objet et l'action, le visible et l'invisible...

Désormais nous sommes tous d'accord sur cette question, mais il s'agit de trouver une définition le plus possible simple et vraie, au point de vue artistique.

C'est pourquoi, et pour satisfaire ma curiosité, j'ai cherché dans la géométrie qualitative (Analysis Situs) la démonstration la plus évidente de cette 4e dimension, en sachant d'a-

vance, cependant, que la science géométrique ne pourrait que soutenir des convictions déjà établies par l'intuition artistique de nous tous. Et j'ajoute que, si j'aime chercher souvent un appui sur les vérités de la science, c'est que je vois là un excellent moyen de contrôle, et d'ailleurs aucun de nous ne saurait négliger les notions que la science met à notre portée pour intensifier notre sens du réel.

Cette sympathie pour la science existait aussi à l'époque de Paolo Uccello, de Andrea del Castagno, de Domenico Veneziano, Luca Signorelli, Léonard, etc., qui étaient des peintres réalistes dans le sens le plus vaste du mot, comme nous le sommes.

Pour mesurer l'espace, il faut d'abord « établir un continu », ce que fait un peintre chaque fois qu'il crée une forme.

Il s'agit ici, bien entendu, d'un « continu intuitif », celui qui a le plus de rapport avec nos réalisations, et non d'un « continu mathématique ». D'ailleurs, même selon H. Poincaré, la notion du continu doit être intuitive et non « arithmétisée ».

On peut évidemment construire un objet avec des matériaux mathématiques, mais par ce moyen, on peut faire de ce même objet beaucoup d'autres constructions.

Tandis qu'une construction basée sur la notion intuitive du continu ne peut pas être autre chose ; les matériaux sont disposés d'une façon et ne peuvent pas l'être d'une autre.

Ce continu qui nous est révélé par nos sens est appelé par H. Poincaré « continu physique ».

On appelle un continu « physique » lorsqu'on peut considérer deux quelconques de ses éléments ou sensations comme les extrémités d'une chaîne d'éléments-sensations appartenant tous à un même ordre.

Poincaré, en tant que géomètre, appelle une surface « continue » lorsqu'on peut « joindre deux quelconques de ses points par une ligne continue qui ne sorte pas de la surface ».

Ces points, cette ligne, et cette surface, sont les éléments qui nous donnent l'image de l'espace : le géomètre les appelle « coupures », parce qu'elles découpent le « continu physique » en un nombre fini d'éléments.

Dans un langage plus simpliste, les coupures sont les lignes qui renferment les formes géométriques que nous connais-

sons ; c'est-à-dire que 2 points dans l'espace sont les limites d'une ligne; que les lignes sont les limites des surfaces, et que les surfaces sont les limites des volumes (1).

Ainsi la mesuration de l'espace peut se réduire à ce mécanisme des « coupures », c'est-à-dire aux surfaces géométriques, et par conséquent à des continus à 1 dimension.

Pour établir un « continu physique » à plusieurs dimensions, il faut que l'on puisse considérer comme *identiques* les deux extrémités de la chaîne d'éléments-sensations.

Cela n'est possible que si par un effort de l'esprit « nous convenions de considérer comme identiques deux états de conscience en faisant *abstraction* de leur différence ».

(Voilà donc l'intervention de l'intelligence dans la sensibilité.)

Pour obtenir cette « identité » condition essentielle, Poincaré suggère « l'hypothèse » de faire abstraction de certains sens, c'est-à-dire de chercher à considérer un objet soit exclusivement par son poids, ou par sa couleur, ou par sa forme, etc (2)...

(1) Le point, en se déplaçant, engendre la ligne (longueur a); la ligne, en se déplaçant dans une direction perpendiculaire à la sienne, engendre la surface (largeur a^2) ; la surface, en se déplaçant dans une direction perpendiculaire aux deux premières, engendre le volume (hauteur a^3). Et, d'après l'induction logique de A. de Noircarme, le volume, en se deplaçant dans une direction perpendiculaire aux trois premières ou 4me direction, engendre un solide à 4 dimensions, c'est-à-dire l'expression mathématique a^4. Il appelle ce solide *bicarré*.

Certainement nous ne pouvons pas nous representer dans notre esprit le bicarré, ainsi que nous nous représentons la ligne, la surface et le volume ; néanmoins, par un évident système d'analogie, de Noircarme arrive à le déterminer comme étant limité par 8 cubes, 24 faces, 32 arrêtes et 16 sommets.

Mais, peut-être, ici cesse le contact entre le mathématicien et l'artiste, car nous nous évadons du monde physique et nous rentrons dans le domaine de la pensée pure, c'est-à-dire dans le seul mental et psychique

(2) Les premières recherches cubistes et futuristes relèvent, relativement, bien entendu, et par intuition, de cette hypothèse. Car les cubistes, de la vie ou mouvement de l'objet, tendaient à exprimer de préférence la force de gravitation, ou poids ; tandis que les futuristes, tout en voulant donner une vie totale, n'exprimèrent que la force d'expansion ou rythme. Les premiers, qui faisaient ainsi *réaction* à l'impressionisme, pouvaient avec raison se réclamer d'Ingres ; les seconds, qui voulaient au contraire le *continuer*, de Delacroix. L'art essentiellement dynamique de Léger, et tendant vers l'unité des quantités plastiques, a cette même origine impressioniste.

Aujourd'hui, ainsi que Guillaume Apollinaire a eu l'occasion de le faire remarquer dans cette même Revue, « pas mal d'eau a coulé sous les ponts et pas mal de peintres en savent beaucoup plus long qu'ils n'en savaient auparavant.. » Ce qui est d'ailleurs tout à fait logique. Disons, pour préciser, que ni le platonisme d'Ingres, ni le lyrisme, sensualisme, et romantisme de Delacroix ne peuvent constituer séparement une base esthétique, et que la synthèse de ces deux points de départ, qui commence à se faire, d'ailleurs, en Cézanne, est aujourd'hui la base unique de l'art pictural.

Mais cette abstraction est une hypothèse impossible à réaliser, car même en admettant qu'on puisse isoler un sens de l'autre, chacun de nos sens nous donne une quantité de sensations qui n'ont rien à faire avec l'espace.

Selon Poincaré, le sens qui peut donner le mieux un « continu physique », et par là l'espace, est le sens de la vue, dans lequel il est « tenté de localiser toutes les autres sensations ».

J'appelle l'attention sur cette conclusion de Poincaré qui me paraît intéresser particulièrement les peintres. J'ajoute que les sensations relatives à l'organe de la vue sont plus lentes à pénétrer au cerveau, restent davantage dans les « centres d'association » et sont par conséquent les plus conscientes et les plus claires.

En voulant combiner, en outre, l'espace visuel, pris à part, avec l'espace tactile, pris à part, on aurait 5 dimensions ; si on voulait y ajouter un espace relatif à un autre sens, on aurait encore 2 dimensions, et ainsi pour chaque sens.

Cette coopération de toutes les forces actives de notre corps étant une des conditions essentielles à la création et à notre création en particulier, on comprend aisément que l'espace à 3 dimensions soit trop limité pour le peintre d'aujourd'hui qui considère son tableau, selon l'expression de Metzinger, comme une étendue divisible en plusieurs espaces, affectés, chacun, à une classe de sensation.

Mais voilà qu'en principe, le géomètre et le mathématicien peuvent obtenir, ou en avoir l'intuition, un espace à plus de 3 dimensions.

Ces considérations ont comme point de départ un point de vue purement qualitatif, subjectif, psychologique ou physiologique ; puisqu'on a envisagé l'espace, d'une part, nos sens et notre intelligence, de l'autre.

Mais en se plaçant au point de vue de la physique, il est possible de créer un monde nouveau dans lequel les phénomènes naturels seraient localisés dans un espace à 4 ou N dimensions. On pourrait ainsi établir un « parallélisme » entre les phénomènes du monde 1 et ceux du monde 2.

Les inventeurs (télégraphie sans fils, etc...) procèdent ainsi ; et cela est également possible pour l'artiste, car, comme obser-

vait justement le peintre Rivera, d'après Poincaré, « un être qui vivrait dans un milieu à réfringences différentes et non à réfringences homogènes serait obligé de concevoir une 4e dimension ». Ce milieu à réfringences différentes est réalisé sur un tableau si une multiplicité de pyramides remplace le cône unique de la perspective italienne.

Ce qui est le cas de certaines recherches personnelles de Rivera, lequel voit dans l'hypothèse de Poincaré une confirmation à des intuitions de Rembrandt, Greco et Cézanne.

Et on peut désormais abandonner le champ de la science géométrique, qui nous a démontré la possibilité de réaliser une 4e dimension, et rentrer dans notre propre champ de la création, car, en parlant de perspective, nous touchons à la base même de notre art.

En effet, la peinture est un art de construction, et la perspective est la grammaire de cette construction.

Jusqu'ici la perspective italienne a été notre base, mais nous savons désormais qu'elle ne permet pas au peintre d'exprimer intégralement l'espace visuel.

Cet espace est composé principalement d'éléments verticaux et d'éléments horizontaux. Or, la perspective italienne, plus *imitative* que *plastique*, ne tient pas compte des premiers. Elle étudie les déformations des lignes horizontales, mais elle ne signale même pas celles des lignes verticales.

Elle est faite pour un œil absolument immobile en face d'un point donné.

Or, notre but enivrant de pénétrer et donner la réalité nous a appris à déplacer ce point de vue unique, parce que nous sommes au centre du réel et non pas en face, à regarder avec nos deux yeux mobiles, et à considérer parallèlement les déformations horizontales et verticales. Ces moyens nous permettent d'exprimer un hyperespace, c'est-à-dire un espace aussi complet que possible. Ainsi que je le disais tout à l'heure, je ne prétends pas trouver dans la science autre chose qu'une confirmation, un soutien; mais, observe avec raison Metzinger, n'est-il pas très significatif que des peintres nullement mathématiciens, soucieux seulement d'exprimer leurs sensations et conduits par leur seul instinct, aient pu rencontrer les bases de l'une des hypothèses les plus élevées de la science moderne?

Tout raisonnement mis à part, il n'est pas douteux que ces

3 dimensions de l'espace ordinaire n'ont jamais satisfait entièrement le désir du peintre de prendre possession du réel, et qu'il a eu toujours l'intuition d'une 4e dimension indéterminée, exprimée soit par la couleur, soit par des déformations, et qui fasse passer dans le domaine de la « représentation » la sensation immédiate reçue du monde extérieur.

Ainsi, cette 4e dimension n'est, en somme, que L'IDENTIFICATION DE L'OBJET ET DU SUJET, DU TEMPS ET DE L'ESPACE, DE LA MATIÈRE ET DE L'ÉNERGIE (1). Le parallélisme du « continu physique » qui, pour le géomètre, n'est qu'une hypothèse, se réalise par le miracle de l'art.

Cette conclusion de caractère philosophique et esthétique se trouve confirmée dans Platon, Bacon, Gracian, et peut être encore soutenue au point de vue mathématique. En effet, aussi selon H. Poincaré, par la synthèse de l'espace ordinaire et du temps on réalise un hyperespace à 4 dimensions. Mais, pour que cette synthèse puisse se justifier mathématiquement, « il faudrait attribuer dès valeurs purement imaginaires (émotives pour l'artiste) à cette quatrième coordonnée de l'espace : les quatre coordonnées d'un point de notre nouvel espace ne seraient pas x, y, z et t, mais x, y, z et $\sqrt{-1}$ ».

En envisageant ainsi le temps et l'espace comme « deux parties inséparables d'un même tout», la mathématique atteint le domaine de l'art...

Je crois que de toutes les idées exprimées résulte clairement l'esprit profondément réaliste de notre esthétique. Réaliste en ce sens que nous voulons saisir l'unité et la continuité du réel. C'est d'ailleurs le rôle de l'artiste de communiquer vraiment avec la nature, pour en donner aux autres une image claire, dénuée de tout symbole.

C'est pourquoi ceux qui nous accusent de représenter la réalité d'une façon discontinue se trompent grossièrement.

Cette hypothèse est absurde au point de vue artistique: car

(1) Maurice Boucher, dans son « Essai sur l'hyperespace », arrive, à cette même conclusion « Les trois dimensions de l'espace font partie de notre intuition externe ; la dimension unique du temps appartient à l'intuition interne ou subjective ; en la réunissant aux trois autres qui sont vues objectivement, nous arrivons à cette intuition de *l'Espace-Temps* à 4 dimensions, exacte, au moins quant à la traversée de notre espace par l'être conscient. » Cette idée de la 4me dimension définit l'Univers le plus complètement possible.

elle impliquerait un arrêt de notre propre mouvement.

Or, un artiste, au moment de la création, ne cesse ni de regarder ni de penser, son activité est au contraire poussée au maximum.

Sans compter que, à cause même de son unité, tout être vivant est un continu.

Il est vrai que, selon Remy de Gourmont, le mouvement, tout en étant continu, ne peut être perçu que discontinu ; c'est-à-dire que nous ne pouvons pas le concevoir indécomposable, échappant à la possibilité d'une mesure. Nous le percevons donc dans ses états successifs qui sont les phénomènes.

Si le rôle de l'artiste était de représenter l'image accidentelle de ces phénomènes, nous aurions une œuvre discontinue, non universelle et relative.

Mais le rôle de notre art moderne est de chercher et fixer la direction, la finalité, l'étendue du phénomène, en le reliant à tout l'univers, c'est-à-dire à tous les phénomènes dont il n'est pas réellement séparé, et qui appartiennent au domaine de notre connaissance en dehors de toute notion de temps et d'espace. Ce qui nous rapproche de l'idée platonicienne.

Le mouvement redevient ainsi ce qu'il est en réalité, une continuité, une synthèse de matière et d'énergie.

Car notre art ne veut pas représenter une *fiction* de la réalité, mais veut exprimer cette réalité telle qu'elle est.

Cette réalité esthétique est indéfinissable et infinie, elle n'appartient intégralement ni à la réalité de vision ni à celle de la connaissance, mais participe des deux ; elle est pour ainsi dire la vie même, ou la matière pensée dans son action et chaque artiste est le centre de cette action.

La discontinuité apparente de nos tableaux est donc, surtout, le résultat de l'inéducation optique de celui qui le regarde et de la mauvaise habitude qu'il a de vouloir y trouver un seul point de vue prospectique.

Cependant une raison d'ordre constructif et esthétique nous oblige à séparer effectivement des éléments d'un même objet ; ce qui, tout en donnant une apparence de discontinuité, ne veut pas dire de le représenter discontinu.

Car nous tâchons d'atteindre le plus possible de pureté qualitative ; et si nous plaçons parfois la couleur, p. ex., en dehors de sa « forme locale », c'est uniquement pour en garder

la sensation dans toute sa force. Si nous placions cette même couleur dans sa forme locale, qui peut, comme dans l'exemple du « bleu » de Matisse, être trop petite, nous tomberions dans une expression fausse par défaut ou par surcroît (1).

Cette séparation est, comme tout dans notre esthétique, d'une extrême logique ; car, comme j'ai dit plus haut, nous ne voulons pas représenter l'accidentel, le momentané, mais l'essentiel, l'éternel, et, pour cette raison, lorsque un objet se présente à notre esprit, ce sont, avant tout, ses qualités essentielles que nous voyons, c'est-à-dire les différentes perspectives qui constituent sa forme totale, ou sa couleur.

Au sujet de celle-ci, le fait de la voir à part, de la projeter, pour ainsi dire, en dehors de sa forme, ne lui marque pas son importance; au contraire, elle devient ainsi une dimension.

C'est souvent le cas de Matisse et des recherches personnelles de Zarraga, dont la construction va de la couleur à la forme, et non de la forme à la couleur. Ce qui concorde avec ce que disait Cézanne : « Il faut peindre d'abord et dessiner ensuite (2). »

Et quant aux autres « qualités quantitatives », poids, transparences, etc., si on les exprimait dans une forme locale de l'objet, elles perdraient toute leur vitalité et leur valeur universelle, et prendraient la valeur descriptive de simples échantillons de matière.

J'ai trouvé la confirmation scientifique de cette vérité intuitive dans le « Rapporteur esthétique » de M. Charles Henry : « La sensation visuelle se décompose en trois fonctions : sensation lumineuse, sensation de couleur, sensation de forme. »

Ces trois fonctions constituent trois directions différentes de notre faculté de perception. M. Charles Henry, qui synthétise tout mouvement d'un être vivant par des « cycles », représente la sensation : *Lumière* « sur le 1er tiers du cycle, à

(1) La sensation de *jaune* que nous avons, par exemple, d'un objet *jaune*, est produite en nous par l'objet entier, ou, pour être plus précis, par la *quantité totale* de jaune appartenant à tout l'objet, et non, comme si nous étions immobiles en face de l'objet, par cette seule partie colorée qui est devant nos yeux.

Pour cette raison émotive, la forme locale peut être trop petite pour épuiser la sensation colorée, et alors nous sommes obligés d'exprimer dans une forme-quantité, séparée mais non indépendante de la forme locale, la sensation totale de la couleur.

(2) Les recherches de Hayden ont ce même point de départ de la couleur.

gauche en haut ; la sensation de *Couleur*, à gauche et à droite en bas (lumineuse à gauche, pigmentaire à droite) ; la sensation de *forme* à droite en haut ».

Et voilà le résultat de cette expérience : « la perception de lumière et la perception des formes sont considérablement modifiées par l'exercice ou le repos de l'appareil visuel, tandis que la perception de couleur en est indépendante. » Ce qui donnerait raison à la construction par la couleur, élément fixe.

Je crois qu'il est dans la tradition de toute la peinture de tenir compte de la qualité moléculaire, matérielle, de la réalité, et de s'en servir comme des éléments de contraste. Cela ne nuit pas à l'unité de l'œuvre d'art et en augmente le mouvement.

Car, en conclusion, tout l'art plastique, depuis le premier peintre jusqu'à nous, n'est que le *rapport* entre une surface et une autre, entre deux ou plusieurs grandeurs, entre une quantité de matière et une autre, et l'étincelle de vie que les peintres ont toujours cherchée n'est réalisable que par une *Unité architecturale* formée par des contrastes.

Les idées que j'ai exposées dans le courant de cet article sont le résultat de nos conversations et de nos expériences ; elles sont approuvées et partagées par tous les peintres qu'on appelle « d'avant-garde » et dont le but est de faire de la peinture, tout court.

Car l'époque des réactions en « isme » EST FINIE, et, des œuvres, une sorte d'esthétique collective se dégage graduellement, résultat des efforts combinés de plusieurs artistes.

Cela n'implique pas nécessairement la renonciation à la personnalité, car, comme nous en avons l'exemple dans la tradition de l'art plastique que nous continuons, l'originalité a pu avoir des bases esthétiques collectives.

Mais on confond souvent aujourd'hui l'originalité avec la singularité ; et on a l'illusion qu'une originalité plus ou moins apparente puisse constituer à elle seule la valeur d'une œuvre d'art.

J'entends faire une brève allusion à cette tendance ultra-individualiste, qui, singulièrement en retard, surgit aujourd'hui sur les ruines de nos réactions violentes d'il y a 7 ou 8 ans.

Cette tendance semble prendre comme point de départ ce qui constitue justement le mauvais côté de ces réactions ; oubliant que les limites de l'art sont gardées par l'absurde, et que le désordre et l'arbitraire n'ont jamais abouti à la construction d'une œuvre d'art.

A cette tendance ultra-individualiste s'oppose, paraît-il, une autre tendance tout à fait impersonnelle, créée par un dilettante notoire de la peinture. Celui-ci voudrait supprimer totalement l'individualité chez l'artiste, ou la renfermer dans un cercle fermé de systèmes inamovibles.

Les ultra-individualistes, comme les impersonnels, aboutissent également au dilettantisme et non pas à l'art.

L'insaisissable vérité étant, en général, entre les deux extrêmes, je pense que l'esthétique collective et anti-individualiste à laquelle je viens de faire allusion prépare une époque d'art réalisant enfin l'universalité et le style.

Naturellement nous sommes loin d'établir des conclusions définitives comme Maurice Denis, car, comme dit justement Juan Gris, nous sommes tous assez jeunes pour apporter dans nos œuvres la même évolution de notre esprit...

Cependant, une large interprétation de cette esthétique, qui est, comme j'ai tâché de le démontrer, l'esthétique de toute la peinture, constitue le seul chemin qui puisse conduire l'artiste moderne loin du trompe-l'œil, de l'archaïsme, de l'imagerie ou du dilettantisme.

GINO SEVERINI.

L'AMOUR DE LA VIE CHEZ VERHAEREN

—

Quelques jours après la mort tragique de Verhaeren, l'un de ses admirateurs, M. Paul Desjardins, m'écrivait :

D'abord cette mort brusque, stupide, m'a contracté de colère. Je n'ai pas pensé tout de suite : Pauvres que nous sommes, nous ne l'entendrons plus, — mais : Il ne verra pas, lui, ce à quoi il aspirait et qui lui était dû. Est-ce donc le hasard aveugle qui a le dernier mot ? Puis j'ai relu des poèmes. Eh bien, ce qui m'a envahi et me domine, ce n'est pas l'abattement, ce n'est pas l'horreur de cet accident concluant une telle carrière : c'est une impression prodigieuse, victorieuse de vie.

Et plus loin.

Il n'y a que Verhaeren lui-même qui ait la puissance de surmonter en nous le deuil de sa mort.

Cette impression prodigieuse, victorieuse de vie n'a-t-elle pas envahi, ne domine-t-elle pas aujourd'hui, malgré leur sentiment de douleur et de révolte, ceux qui furent admis dans l'intimité du poète ? Et même était-il possible de le lire, était-il possible de le voir et de l'entendre une fois sans se sentir aussitôt profondément ému par cet amour de la vie dont resplendissaient toute son œuvre, tout son être ?

Sans doute d'autres lyriques, avant Verhaeren, avaient chanté la vie en des rythmes immortels, mais je n'en vois aucun dont la passion prenne une allure si fougueuse ni s'affirme avec un pareil absolutisme. Car ce n'est pas une expression particulière de la vie que Verhaeren veut glorifier, ce n'est pas

l'homme, ou la nature, ou l'activité des villes, ce sont toutes les expressions de la vie, quelles qu'elles soient, les plus grandioses comme les plus banales, les plus nobles comme les plus répugnantes, les plus puissantes comme les plus délicates, et chez l'homme, et dans la nature, et dans les choses elles-mêmes apparemment réfractaires à la poésie, c'est l'ensemble du monde vivant, c'est l'univers entier. Et ce qui distingue encore cet amour de la vie, ce qui le rend très spécial et très neuf, ce qui le rend unique, c'est qu'il se révèle tellement riche, tellement somptueux, et aussi tellement intransigeant, tellement fanatique qu'il ressemble en vérité à la foi religieuse la plus farouche et la plus mystique.

Verhaeren appartenait à cette race de Flamands dont le matérialisme brutal se tempère toujours d'un ardent mysticisme. Son enfance, une partie de sa jeunesse furent illuminées d'une foi chrétienne intacte. Mais il avait cessé de croire, le jour où il jeta ses cris de détresse dans les poèmes inquiétants et pernicieux des *Soirs*, des *Débâcles*, des *Flambeaux noirs*. Pour guérir et continuer à vivre il fallait à Verhaeren une autre foi, qui fût aussi violente, aussi exclusive que la foi chrétienne. Alors il fait du monde son Dieu, il commence à l'aimer avec acharnement, il lui dresse les autels les plus splendides et depuis cette époque lointaine jusqu'au jour de sa mort, tous les vers qu'il écrit, toutes les minutes de son existence, il les dédie à l'Univers comme d'autres dédient au Christ leurs pensées et leurs actes. On méconnaît souvent la foi mystique de Verhaeren, on se laisse hypnotiser par le caractère des sujets auxquels il s'attache dans tant de poèmes, travail des usines, effervescence des villes, des ports, des gares... Mais le génie de Verhaeren idéalise les actions matérielles et le mysticisme des Flandres apparaît plus pur en lui qu'en nul autre peintre ou écrivain : pour ne point revêtir la forme habituelle, mais une forme imprévue et, si j'ose dire, modernisée, il n'en reste ni moins intime ni moins brûlant. Quel être humain aima jamais son Dieu avec plus de confiance, plus d'admiration, plus d'extase que Verhaeren n'a aimé la vie ! L'existence de Verhaeren fut une existence de piété fervente et d'exaltation héroïque. Il a créé une religion, non pas qui asservit et diminue, mais qui délivre et grandit ; et c'est par cette création merveilleuse

que Verhaeren dominera toujours comme l'un des rythmes les plus beaux et les plus décisifs de l'humanité.

Ce culte de la vie que le poète avait maudite et exécrée pendant les noires années de désespérance, s'est insinué en lui lentement, à force de raisonnement et de volonté, puis l'a possédé dès qu'il eut rencontré celle qui allait être sa compagne aimante et compréhensive.

Ce fut une résurrection miraculeuse. Verhaeren se donna à la vie corps et âme, éperdument :

La vie, elle est là-bas, violente et féconde,
Qui mord, à galops fous, les grands chemins du monde.
Dans le tumulte et la poussière,
Les forts se sont pendus à sa crinière
Et, soulevés par elle et par ses bonds,
De prodige en prodige,
Ils ont gravi, à travers pluie et vent, les monts
Des audaces et des vertiges (1).

Et sous tous ses aspects il aime cette vie, Verhaeren, simplement parce qu'elle est la vie, qu'elle comporte de l'effort, du progrès et qu'elle trépide sans cesse d'actes, d'idées et de passions :

La vie en cris ou en silence,
La vie en lutte ou en accord,
Avec la vie, avec la mort,
La vie âpre, la vie intense,
Elle est là-bas, sous des pôles de cristal blanc,
Où l'homme innove un chemin lent ;
Elle est ici dans la ferveur ou dans la haine
De l'ascendante et rouge ardeur humaine ;
Elle est parmi les flots des mers et leur terreur
Sur des plages dont nul n'a exploré l'horreur ;
Elle est dans les forêts aux floraisons lyriques
Qui décorent les monts et les îles d'Afrique ;
Elle est où chaque effort grandit,
Geste à geste, vers l'infini,
Où le génie extermine les gloses,
Criant les faits, montrant les causes
Et préparant l'élan des géantes métamorphoses (2).

Le poète a peur de tout ce qui stagne et se fige, de tout ce qui risque d'amoindrir l'homme ; il faut que nous nous dardions toujours plus haut vers le futur :

(1) *Les Visages de la vie : L'Action.*
(2) *Les Visages de la vie: L'Action.*

Oh ! vivre et vivre et vivre et se sentir meilleur
A mesure que bout plus fervemment le cœur ;
Vivre plus clair dès qu'on marche en conquête ;
Vivre plus haut encor, dès que le sort s'entête
A dessécher la sève et la force des bras ;
Rêver, les yeux hardis, à tout ce qu'on fera
De pur, de grand, de juste en ces Chanaans d'or
Qui surgiront, quand même, au bout du saint effort ;
Oh ! vivre et vivre, éperdument,
En ces heures de solennel isolement,
Où le désir attise, où la pensée anime,
Avec leurs espoirs fous, l'existence sublime (1).

Ainsi, tout au long de son œuvre géante qui se dresse avec majesté comme le Temple de la Vie, Verhaeren crie son émerveillement pour ce qu'il aperçoit sur la terre, dans les villes, par les campagnes, en ceux qu'il rencontre, en lui-même. Oh ! ces livres dont les titres colorés sonnent avec fierté: *Les Villes tentaculaires*, *Les Visages de la vie*, *Les Forces tumultueuses*, *La Multiple splendeur*, *les Rythmes souverains*. *Les Flammes hautes*, quels hymnes délirants ! Ici des strophes audacieuses, haletantes, convulsées, projettent le tumulte des villes, la fièvre de la Bourse, le travail gigantesque de l'usine ; là sont exaltées les forces éternelles de la Nature, et la terre et la mer et le vent :

Si j'aime, admire et chante avec folie
Le vent,
Et si j'en bois le vin fluide et vivant
Jusqu'à la lie,
C'est qu'il grandit mon être entier et c'est qu'avant
De s'infiltrer par mes poumons et par mes pores
Jusques au sang dont vit mon corps,
Avec sa force rude ou sa douceur profonde,
Immensément il a étreint le Monde (2).

Que de poèmes aussi célèbrent l'orgueil ! Et par orgueil comprenons l'énergie d'élever son âme et son cœur, de lutter virilement dans les âpres batailles de la vie, pour en sortir vainqueur, radieux,

Pour en tirer l'amour comme on conquiert sa proie (3).

L'orgueil ! mais dans chacun de ses livres Verhaeren lui

(1) *Les Visages de la vie : L'Action.*
(2) *La Multiple splendeur: A la gloire du vent.*
(3) *Les Forces tumultueuses : Un soir.*

consacre un dithyrambe comme à l'un des éléments les plus nobles et les plus certains de la grandeur humaine :

Désormais c'est l'orgueil qui s'attaque au mystère
Que toujours nous propose et nous cause la terre,
Orgueil jeune et joyeux qui se mue en ferveur
Pour ne jamais se rebuter devant l'obstacle
Et soi-même créer le quotidien miracle
Dont a besoin l'esprit humain (1).

Puis, à d'autres moments, cet amour qui se déchaîne en furieux torrent dont l'impétuosité dompte tous les obstacles, cet amour se fait doux, câlin, presque timide ; il se blottit et murmure tendrement... De brutal il devient enveloppant, il était impératif, voici qu'il s'agenouille : les trois livres *d'Heures* ne retentissent pas comme une fanfare, ils ressemblent à une prière.

Et tout à coup, tyrannique, le besoin de « se délivrer en cris » ! Oh Verhaeren ! alors trop de bonheur t'étreint, t'étouffe, toutes tes fibres sont près de se rompre, tout ton être d'éclater à force de reconnaissance, de ravissement, de béatitude extatique ! Et nous sentons passer en nous le frisson merveilleux... Il y a dans ces chants tant de délicieuse candeur, un tel don d'enfance, une telle exaspération de l'âme, une telle ivresse des sens que le poète semble défaillir d'amour. Relisez *La Multiple splendeur*, apprenez par cœur *L'Arbre*, *La Vie*, surtout *La Joie* :

J'existe en tout ce qui m'entoure et me pénètre,
Gazons épais, sentiers perdus, massifs de hêtres,
Eau lucide que nulle ombre ne vient ternir,
Vous devenez moi-même étant mon souvenir.

Ma vie, infiniment, en vous tous se prolonge,
Je forme et je deviens tout ce qui fut mon songe ;
Dans le vaste horizon dont s'éblouit mon œil,
Arbres frissonnants d'or, vous êtes mon orgueil ;
Ma volonté, pareille aux nœuds dans votre écorce,
Aux jours de travail ferme et sain durcit ma force.

Quand vous frôlez mon front, roses des jardins clairs,
De vrais brasiers de flamme illuminent ma chair ;
Tout m'est caresse, ardeur, beauté, frisson, folie,
Je suis ivre du monde et je me multiplie

(1) *Les Flammes hautes* : *L'Orgueil*. (*Les Flammes hautes* ne paraîtront en librairie qu'après la guerre.)

Si fort en tout ce qui rayonne et m'éblouit
Que mon cœur en défaille et se délivre en cris.
Oh ! ces bonds de ferveur profonds, puissants et tendres
Comme si quelque aile immense te soulevait,
Si tu les as sentis vers l'infini te tendre,
Homme, ne te plains pas, même en des temps mauvais;
Quel que soit le malheur qui te prenne pour proie,
Dis-toi qu'un jour, en un suprême instant,
Tu as goûté quand même, à cœur battant,
La douce et formidable joie,
Et que ton âme, hallucinant tes yeux
Jusqu'à mêler ton être aux forces unanimes,
Pendant ce jour unique et cette heure sublime,
T'a fait semblable aux Dieux (1).

Sur quelles cimes sommes-nous transportés ! Et quelle sève bouillonne en notre âme brandie !

§

Tel Verhaeren apparaît en ses poèmes, tel on le connaissait dans toutes les circonstances de la vie. Cette avidité de renouvellement qu'il a tant louée, il l'éprouvait au point de souffrir vraiment lorsque, demeurant au logis, il voyait la journée s'écouler monotone sans qu'arrivât le visiteur inattendu ou seulement la lettre intéressante ! Il fallait à Verhaeren des perspectives variées, des figures nouvelles ; à respirer trop longtemps la même atmosphère avec les mêmes personnes il lui semblait qu'il se desséchait : la fièvre des voyages le tourmentait. Il s'éloignait du passé, presque du présent, toujours de plus en plus attiré vers l'imprévu, vers l'avenir. A son sens la vie qui se fixait cessait d'être la vie : celle-ci devait tendre toujours vers les lointains magiques. Le repos dans la satisfaction du travail accompli ne s'accordait pas à son rêve d'une humanité en marche ; aucun effort ne lui paraissait suffisant et il n'appréciait vraiment un effort qu'en raison de l'effort suivant encore plus rude que celui-là même allait faciliter. De la résignation, jamais ! Mais la lutte et le désir rageur d'obtenir

Encor, encor et encor plus (2).

Ces dispositions n'expliquent-elles pas l'amitié que Verhaeren témoignait aux jeunes, quels qu'ils fussent, d'où qu'ils vinssent ? En eux il pressentait des êtres aptes à combattre, à

(1) *La Multiple splendeur : La Joie.*
(2) *Les Forces tumultueuses : Les Cris de ma vie* (*Ma race*).

vaincre, des êtres qui pousseraient plus loin que leurs aînés, tandis que chez la plupart de ses contemporains il constatait si souvent déjà l'arrêt et l'affaissement. Aussi Verhaeren accordait-il une très bienveillante sympathie aux premiers essais littéraires ou artistiques : aucune témérité, aucune folie ne l'effarouchait dès qu'il devinait le désir sincère de rompre avec la tradition consacrée pour inventer des harmonies fraîches ; nulle imperfection, nulle gaucherie ne l'indisposait, au contraire, car il prévoyait que cette imperfection, cette gaucherie provoqueraient un renouvellement d'efforts.

Le même tempérament insatiable de vie s'observait dans les multiples modalités de l'existence quotidienne. Verhaeren s'étonnait comme un enfant qui prend contact avec le monde réel. Déambulant par la ville, il interrogeait les petites gens, se mêlait à leurs disputes, excitait leurs confidences ; les incidents de la rue les plus insignifiants le retenaient comme s'ils ne se fussent encore produits en aucun temps. Chez des amis il pouvait pénétrer dix fois dans une même chambre et dix fois se précipiter avec une égale spontanéité admirative vers un tableau, une étoffe, une reliure, un bibelot, persuadé qu'il ne les avait encore pas remarqués. Sa vie donnait l'impression d'un perpétuel commencement. Et cet être débordant d'amour transfigurait, purifiait, sans s'en douter, les laideurs éparses sur son chemin, si fervente montait sa foi en la magnificence de l'homme.

Ils n'oublieront jamais, ceux qui approchèrent Verhaeren, quel rayonnement se dégageait non seulement de son œuvre, non seulement de ses yeux limpides et sûrs, de sa voix convaincante, de son geste vibrant et autoritaire, mais, même lorsqu'il se taisait, simplement de sa présence. Quelle chaleur pénétrante, quelle confiance généreuse, quelle vie frémissante il dispersait autour de lui, comme le soleil se répand sur la terre ! Et fatalement il vous portait au plan suprême... Les habitués de la petite maison de Saint-Cloud ou jadis du « Caillou qui bique » étaient de façon si impérieuse attirés vers ces foyers de « multiple splendeur », qu'ils les fréquentaient assidument, tous les jours, lorsque la distance le permettait, avec la conviction et la volupté des fidèles se rendant aux offices. Et chaque fois tous revenaient meilleurs, plus croyants en la beauté du monde.

Quand survenait une crise de tristesse, si l'on osait confier sa peine au poète, il prononçait les paroles, il adressait les phrases magnétiques qui apaisent et réconfortent :

Faites-vous, écrivait-il à un jeune homme désemparé, faites-vous l'ami des feuilles frémissantes, de l'eau qui coule et tremble, des troncs énormes et solides, de la terre sonore et vigoureuse, de tout ce qui vous entoure de sa splendeur et de sa force et il ne se pourra pas que vous ne soyez raffermi. Votre guérison est dans l'amour de la force éternelle et de la beauté plus grande et plus inébranlable que tout. C'est en elle qu'il faut puiser l'exemple. Quand on aime le monde, on s'aime en lui et on se vainc et l'on triomphe de soi, avec allégresse.

Toujours, partout, Verhaeren exerce une influence souveraine par sa pensée et par son attitude. Cette guerre même, qui pourtant creusa en lui une blessure si atroce, réussit à exacerber sa foi, car son regard de visionnaire apercevait déjà à travers la brume opaque des crimes et des sacrilèges les lueurs naissantes d'une vie encore plus large, plus libre, plus altière, après la destruction du despotisme allemand. Son enthousiasme — et quel enthousiasme actif, agissant ! — pas un instant n'a fléchi. Les jours de rumeurs sombres on le trouvait ferme et droit, ne tolérant aucun propos de découragement : il tenait l'inquiétude pour un signe de faiblesse, pour un présage de défaite. Et l'on partait raidi contre le mauvais sort avec au cœur plus de robuste espoir.

Aujourd'hui Verhaeren n'est plus ; cependant jamais nous ne l'avons senti si près de nous. Sa voix haute de prophète s'est tue, mais nous continuons de l'entendre, c'est son souffle qui nous donne l'impulsion, c'est lui qui toujours nous emportera vers les horizons lumineux de l'avenir. La vie et l'œuvre de Verhaeren, étroitement unies, mêlées, s'élèvent en une triomphante et glorieuse apothéose; elles doivent servir d'Evangile à tous ceux qui aiment et croient.

ALBERT HEUMANN.

EN CAMPAGNE
AVEC LA LÉGION ÉTRANGÈRE

(*Suite* [1])

—

TROISIÈME PARTIE

ATTAQUES EN ARTOIS

CHAPITRE II

Considérations. — L'attaque du 9 Mai. — La mort du commandant. — Cantonnements. — Les Grecs. — Une victime de l'amour. — Le berger arabe. — L'attaque du 16 juin. — La fin du bataillon D.

On peut raconter les batailles de l'Empire. Ces actions, amenées par des manœuvres, commençaient au matin et se terminaient le soir. Leurs phases, attaques d'artillerie charges d'infanterie et de cavalerie se déroulaient d'une façon, pour ainsi dire, prévue, et leurs mouvements prêtaient aux descriptions épiques. Mais allez donc essayer de donner une vue d'ensemble de l'attaque de Perthe et des Eparges ; de Notre-Dame de Lorette et de Souchez ; du Labyrinthe, des Ouvrages blancs et de Neuville-Saint-Vaast !

Comment parler de ces attaques où le terrain a été conquis mètre par mètre, souvent à de longs intervalles ? Comment parler de ces offensives où chaque homme a été son propre chef... comme le savent tous ceux qui, au commandement de « En avant ! » sont sortis des tranchées.

Et tous ceux-là, il faut aussi le proclamer, dans leurs ternes

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 450, 451, 452, 453 et 454.

uniformes de boue sont des héros plus splendides que ceux de Friedland et ceux de Rivoli. Ceux qui ont été « là-haut » comprendront. Les autres? — eh bien, les autres n'ont qu'à se taire, à s'incliner et croire.

La grande attaque du 9 mai 1915 est un magnifique fait d'armes : le premier essai d'offensive de haut style.

On ignorait encore — on peut l'avouer ici, puisque les récits officiels l'ont avoué plus tard — la tactique à employer pour ces sortes d'affaires.

Cette attaque, dont les péripéties rempliraient des volumes, se résume en quelques lignes :

Vers 10 heures, elle se déclanche. Le centre, formé par le 2e régiment de marche du 1er Etranger, soutenu par les tirailleurs et les zouaves, enlève, en une charge foudroyante, les « Ouvrages blancs », « la Targette », « Neuville-Saint-Vaast » et se trouve, à 3 heures après-midi, sur la cote 140. L'avance est de 10 à 12 kilomètres. Sa rapidité a été telle que les renforts n'arrivent pas à temps. Les bataillons d'assaut décimés ne peuvent contenir les contre-attaques allemandes. Il faut se replier. On garde quatre kilomètres.

Mais pour gagner et conserver ces 4 kilomètres, quelle débauche d'héroïsme! Quels sacrifices !

Ecoutez :

Le Bataillon C sort des postes d'écoute.

Devant les fils de fer, le commandant Noiret, le père des Polonais, tombe une balle dans le cœur. Sur lui, sont abattus, par la même salve de mitrailleuses : le caporal brancardier Van Mengen, un belge de 50 ans; le caporal infirmier Oneger, un étudiant russe ; le brancardier grec Théodokis. A leur côté, râle le major polonais Neuflagel, les reins traversés par deux balles...

Le Bataillon D suit le bataillon C.

Entre les lignes, le commandant Muller tombe, le foie traversé, et meurt. Près de lui, tombent morts: le sergent fourrier Glorian; le sergent-major Nagel...

Au moment d'aborder la tranchée allemande, le capitaine Junot tombe, la poitrine traversée.

En capote, fusil en main et baïonnette tordue, le bras en sang, la face abîmée par un coup de crosse, hurlant et magni-

fique, le petit lieutenant Vives court comme un fou, et finalement s'évanouit. Son camarade, le lieutenant Gougeux, est tué...

Dans un trou d'obus, le père Charles, la cuisse brisée, appelle les brancardiers; plus loin, le sergent Ostache est couché..., puis le sergent Donès..., le sergent arménien Manoukian...

Le lieutenant Ceccaldi entraîne les sections de la D².

Près des commandants Muller et Noiret, tombe le commandant Gaubert du bataillon A.

Mais les compagnies avancent. Le système de défense des « Ouvrages blancs » est enlevé.

Les premiers prisonniers allemands longent les parapets; le feu de leurs mitrailleuses les oblige à sauter dans nos boyaux. Ces prisonniers sont jeunes ; ils rient, et sont employés au transport des blessés ; ils semblent implorer protection contre leurs sous-officiers pris avec eux, et qui les traitent avec une brutalité sans nom.

Le petit grenadier espagnol Hill s'amuse férocement. Avec Kordochenko (gravement blessé plus tard), il jette des grenades dans les abris à demi-effondrés d'où les Boches ne peuvent pas sortir.

— Combien êtes-vous là-dedans ? — demande le Russe qui bredouille allemand.

— Cinq.

— Voilà cinq grenades ! Une pour chacun, et deux de rabiot !

Des éclatements secs, cinglants ; des cris...

— Ils ont leur compte ! A d'autres !

Ils parcourent les boyaux, couteaux à la ceinture, grenades en main.

Elles sont deux fois plus profondes et deux fois plus étroites que les tranchées françaises, ces tranchées des « Ouvrages blancs ». Elles sont creusées dans la craie dure. Des rangées de sacs pleins de terre forment les parapets ou les consolident. Ces sacs ont été confectionnés avec des draps de lit, des tabliers, des chemises, volés dans les localités voisines. Sur certains se voient des initiales brodées. Des pare-éclats en acier protègent les créneaux.

Les abris sont à six mètres sous terre ; on y descend par des marches d'escaliers. Les cagnas des officiers sont tapissées en

planches; certaines sont parquetées et éclairées à l'électricité, meublées d'un lit de fortune, de chaises et de tables. Des couches de rondins séparées par de la terre et des plaques de tôle composent la toiture, recouverte d'un amas de sacs... Autant que l'on peut en juger par ce qu'il en subsiste, les abris des mitrailleuses — elles sont étagées en hauteur, sur trois rangs : la première pièce tire dans la ligne basse ; la deuxième à hauteur de poitrine ; la troisième dans la tête — et des canons-revolvers étaient solidement édifiés.

Mais rien n'a résisté à notre bombardement. Les sacs sont écharpés, les abris plus ou moins effondrés ou démantelés. Dans les boyaux, des cadavres : certains horribles à regarder. Il conviendrait peut-être, ici, de faire des descriptions horribles et à effet — mais nous n'y tenons pas ! Le long d'une banquette de tir, il y a huit Bavarois, à côté l'un de l'autre, tous ont la tête écrasée ; ils sont gardés par un neuvième mort, debout, celui-là, et impressionnant, son fusil à la main.

★

On a trouvé, dans les 1res lignes ennemies, abrité par des plaques d'acier, un capitaine allemand. Près de lui, quatre fusils, dont un surmonté d'un appareil optique. Un excellent tireur que cet officier, sans doute ! A dix mètres devant lui, et à quelques pas de distance, sont tombés trois de nos commandants et deux capitaines.

Les Ouvrages blancs enlevés, on avance, en terrain découvert, vers la Targette.

Soudain, des mitrailleuses, laissées intactes par notre artillerie, sont mises en batterie par leurs servants et tirent dans le dos de nos bataillons. Pas longtemps..... mais assez, néanmoins, pour faire des vides dans les vagues d'assaut. Les pièces sont entourées :

— Kamarades !

L'aspect du champ, sous le brouillard rouge qui s'atténue, est terrible. Parmi les morts, voici Midowich : le pauvre vieux n'a jamais autant ressemblé à Dante ! Près de lui, la face méconnaissable : un cadavre... mais cette barbiche de Méphisto est bien celle de Furlotti..... elle est pointée vers Léonard, le jaloux Léonard ! bravement mort, lui aussi !

Le bataillon avance toujours, conduit avec sang-froid et vail-

lance par les capitaines d'Allens et de Sampigny, les lieutenants Ceccaldi, d'Ostal, Bonnefon et Jourdan.

On va droit devant soi. Deux ou trois kilomètres séparent les dernières tranchées des Ouvrages blancs des maisons de la Targette. On les parcourt sans grand mal.

Mais, à la Targette, arrêt. Les Allemands sont retranchés. Leurs mitrailleuses tirent. Leur grosse artillerie, — ramenée en toute hâte, dit-on, — se met de la partie. Les 210, les 155 arrosent le terrain. Poussière et fumée redeviennent intenses. La Targette est prise. La charge se tourne vers Neuville-Saint-Vaast. C'est plus dur. On procède par bonds, en utilisant les trous d'obus et tous les accidents de terrain. Les unités se désorganisent. Des zouaves se mêlent aux légionnaires; les légionnaires se mêlent aux régiments du...e corps (?) et d'infanterie alpine qui attaquent avec eux.

Dans un abri de mitrailleuse démantelé, des brancardiers russes ramassent un lieutenant de chevau-léger bavarois. Il a la cuisse cassée. Les brancardiers s'approchent. En les entendant parler, le blessé demande, en un français très correct :

— Quelle langue parlez-vous ?

— Russe.

— Comment ? Il y a des Russes, ici?

— Un bataillon...

— Mais quel régiment ?

— La Légion !

— Ah !... La Légion... la Légion !... Alors cela ne m'étonne plus !

On l'envoie à l'arrière, avec d'autres blessés.

Entre temps, notre artillerie a démarré. Des batteries de 155 court sont placées, à 2 heures de l'après-midi, devant les premières lignes françaises. Ils tirent, à découvert, sous une couronne de 105 fusants boches. A leur tour, les 90 et les 75 avancent. Comme l'ennemi riposte ferme, le fracas des bouches à feu est assourdissant.

★

A 4 heures de l'après-midi, sur la cote 140, une masse d'hommes apparaît.

— Ce sont mes Légionnaires! — s'écrie le général Pein ! — je vais à la cote 140, avec eux !

Il part avec le colonel Cot, commandant le régiment. Sur la route de Béthune, un obus les abat. Le général est tué ; le colonel, blessé.

Au cri : « Mes légionnaires ! » répond cet autre cri :

— Mes tirailleurs ! — poussé par le colonel Cros.

Il veut, comme le général Pein, comme le colonel Cot, aller au milieu de ses hommes victorieux. Il tombe, frappé à mort.

Les divisions d'attaque avancent invinciblement. On ne veut pas croire que l'avance a été si foudroyante, si terrible !

Contre toute prévision, la division marocaine, au milieu de l'après-midi, est bien sur la cote 140. Là, tombent le lieutenant Bonnefon — le capitaine Wetestrom et le lieutenant Doucet, tous deux de la compagnie de mitrailleuses.

— Une division de renfort, et c'est la victoire, nom de Dieu !

— Vous ne voyez rien venir ?

— Rien, mon capitaine !

De front, à droite et à gauche, la division est sous le feu de l'artillerie ennemie. Toute liaison étant coupée, les canons français prennent les bataillons par derrière. La Légion ne bronche pas... pas plus d'ailleurs que les camarades, zouaves et tirailleurs, infanterie alpine, gars du Nord et de l'Est.

— Vous ne voyez rien venir, les enfants ?

— Rien, mon capitaine !

Blessé à la jambe le sergent X., un Corse, grimpe sur ce qui reste d'un arbre et signale à l'artillerie d'allonger le tir.

— Mais va-t'en voir avec cette poussière, avec cette fumée !

Il agite désespérément ses drapaux rouges, et tombe — frappé à nouveau.

— Vous ne voyez rien venir, les enfants ?..

— Rien, mon capitaine !

Au même moment, à la ferme de Berthonval, — s'il faut se fier aux dires de gens bien informés, — un commandant allemand prisonnier déclare :

— Vous autres, Français, vous êtes admirables !.....

Pour appuyer ses paroles, les 210, les 155, les 105 tombent, tombent...

★

Sur la cote, des uhlans se montrent — certains l'affirment. — Les 75 les enfoncent dans la terre, en quelques secondes.

★

Il faut abandonner la cote. A son sommet, l'adjudant-chef Thibaut fait sonner le refrain de la Légion, pour rassembler les hommes. Deux clairons tombent. Un des deux est le catalan Marquez. Près de lui, le kabyle. Lesky tape sur sa caisse. Un obus lui arrache la jambe droite.

★

Le crépuscule...

Le capitaine d'Allens ramène ceux de la D[1] qui ont pu le rejoindre : ils sont 12.

Et, pendant toute la nuit, des ombres errent sur la plaine éclairée par les fusées.

Ce sont des égarés qui cherchent leurs unités relevées ; des territoriaux qui creusent des boyaux ou les nettoyent, retournent les positions ; des brancardiers qui ramènent leurs camarades sur des brancards improvisés, ou dans des toiles de tente.

Les artilleurs travaillent avec fureur.

Les mitrailleuses font entendre leur bruit monotone de hachoirs. Et ce bruit paraît se déplacer, tantôt plus près, tantôt plus loin, tantôt à droite, tantôt à gauche...

Toutes les rumeurs du champ de bataille, la nuit, se détachent d'un fond de silence d'une extraordinaire profondeur.

Quand ces rumeurs s'apaisent, pour quelques minutes, le silence est affreux, hallucinant. Et on regarde autour de soi. Le vacarme, la fatigue, les spectacles que l'on a eus sous les yeux vous battent la cervelle. On se « raccrocherait » volontiers à quelque chose ! A quoi ? On n'en sait rien. Plus simplement, on mangerait volontiers. Et, en heurtant des cadavres, on songe à tous ceux qui sont tombés. Puis on se demande quel a été le résultat de la journée. Puis on remarque le ciel plein d'étoiles. Quelle belle nuit ! Et, sous ces étoiles, là-bas, vers les hauteurs, des hommes sont à plat ventre et creusent, lentement, tranquillement, des sillons qui deviendront des tranchées...

Les gros obus. Un d'eux arrache les yeux du légionnaire-infirmier Blondell : un Suédois.

Les détonations secouent la terre.

Et l'aube se lève.

Notre artillerie a encore avancé. La fusillade reprend. Les brancardiers divisionnaires viennent ramasser les blessés qui ont passé la nuit, entassés dans des abris. Ils forment de longs convois. Au-dessus d'eux, les shrapnells allemands éclatent sans arrêt. Les gerbes de mitraille, les longs éclats en dents de scie, s'enfoncent dans le sol, avec un sifflement de faux, tandis que les flocons de fumée noire et blanche se dissipent dans la lumière bleue et dorée.

La journée est belle. De nouveaux régiments occupent les tranchées.

Au matin, les bataillons de Légion commencent leur relève et se massent dans les boyaux, entre la ferme de Berthonval et le Mont Saint-Eloi.

Là, une surprise attend le bataillon D. Le vaguemestre Daladier est là, avec le courrier. Il n'en distribue qu'une bien faible part.

— Oui, ce qu'il en est resté, là-haut !

On remercie le vaguemestre :

— Pense donc, venir comme ça, sur le champ de bataille, avec les lettres, c'est chic !...

Le sergent a fait mieux encore. Il est allé chercher, sous le feu, de lui-même, les dernières volontés des mourants.

— Sergent Daladier, vous auriez bien pu, puisque vous y étiez, apporter les colis, — plaisante-t-on.

On a faim et soif. Peu nombreux ceux qui ont osé prendre des vivres sur les morts. On a bien raflé, cependant, chez les Boches, des boîtes de cigares, des bouteilles de bière et de la charcuterie. On a même goûté le pain KK. Pas mauvais, celui des officiers, tout au moins.

Vers le soir, Mitleman, Grant et leurs brancardiers survivants ramènent le corps du commandant Muller. Les boyaux ont été comblés, par endroits, pour permettre à l'artillerie de se mettre en mouvement. Le cortège s'avance en terrain découvert, sous un bombardement d'honneur. Les Russes qui transportent lecorps murmurent leur marche funèbre. Devant la ferme de Berthonval, un général demande :

— Quelle est cette corvée ?

Il lui est répondu.

— Bien. Passez.

Le général et ses officiers saluent.

Le corps du commandant est déposé à la ferme de Berthonval.

Le commandant n'a pas souffert. Il est tombé dans les bras de l'adjudant de bataillon Dassein et de son cycliste Bacci. Un sourire épanouit ses traits. Et ce sourire est semblable à celui qu'il avait eu, huit mois auparavant, à Avignon, lorsque, à la fin du champagne d'honneur, il avait vu ses Légionnaires se lever, à 8 1/2 du soir, comme sonnait la retraite, pour répondre à l'appel.

Dans les champs entourant les ruines, sont alignés des centaines de blessés attendant leur évacuation.

Recouverts par des toiles de tente : les morts. Pour eux, se creuse un cimetière, dans la terre rouge.

De Berthonval à Mont Saint-Eloi, sur les bords de la route battue par l'artillerie : des cadavres de chevaux. Des cuisiniers et des bouchers ont enlevé à certains des tranches de filet.

Les bêtes des batteries qui ont avancé sont rassemblées près d'un boqueteau, tout près des survivants des bataillons. Et les bêtes hennissent et regardent les hommes. Hommes et bêtes se comprennent, semble-t-il, et se félicitent d'avoir « passé au travers », pour cette fois.

Enfin, au coucher du soleil, après 10 heures de station dans un boyau bombardé, ordre est donné d'aller cantonner à Mont Saint-Eloi.

On défile devant les 270 de siège. Les bons gros artilleurs des lourdes pièces sont tout contents :

— Bravo, les petits gars !

— Bonjour, les vieux !

— Alors on en a mis, il paraît...

— Vous êtes vernis, les artiflots !

— A la prochaine, tu prendras mon flingue... et je tirerai ton cordon.

On rit. On est vivant et on a fait de son mieux. A Mont Saint-Eloi, les cantonnements ne sont pas préparés. Les compagnies errent dans les rues montantes de la petite ville. Mais les cuisines roulantes fument. On aura du singe anglais, de

l'excellent *corned beef*, du vin et du pain frais. Un splendide désordre règne ; on en a, du moins, l'impression. Soudain, comme par miracle, on est chez soi, ravitaillé. Chacun s'est débrouillé. Les cuistots savent qu'un homme ne réclamera pas deux fois sa ration. Aussi, quand vous vous approchez d'une cuisine, la gamelle à la main, disant :

— Je sais pas où est ma compagnie, je crève de faim, — le cuisinier vous remplit votre gamelle.

Sur la place : un transformateur électrique. Contre la porte, un écriteau : « *Danger de mort* ». Grant, Mitelman, les majors Chazal et Havet entrent dans la cabine ronde, et s'intallent au milieu de fils, de leviers et de machines inoffensives, probablement. On mange, puis on dort.

Le lendemain, rassemblement. Le bataillon se réorganise. Les 4 compagnies n'en forment plus que deux : deux petites compagnies. Le régiment se compose de deux bataillons à effectifs très réduits. On est tellement affairé que l'on ne songe pas à ceux qui sont tombés.

A la D², on est désemparé. Le capitaine Junot, le lieutenant Vives sont blessés ; les lieutenant Gougeux, d'Ostal sont morts. Morts aussi, le joyeux sergent Glorian, le sergent Nagel ; les sergents Charles, Donès, Ostache, et d'autres encore, ne sont plus là ! Morts aussi, les légionnaires Midowich, Furlotti, Léonard, tous ceux qui amusaient sont morts !

Les mitrailleurs ont perdu leurs chefs. L'aide de camp du commandant Muller, le capitaine Gabet, prend le commandement des pièces. Elle est décimée, la belle section de mitrailleurs scandinaves.

On a la sensation très nette que le Bataillon D est mort avec le commandant. Certes, demain, on aura un nouveau chef. Mais qui sera-t-il ? D'où viendra-t-il ?

Les autres bataillons sont aussi très éprouvés. Les Polonais du bataillon C ont perdu « leur père », le commmandant Noiret.... et combien d'officiers !

Le bataillon A regrette le commandant Gaubert.

A cette liste de morts, s'ajoute le nom de l'abbé Dubreuil, frappé en attaquant avec ses zouaves.

Les hommes des nouvelles escouades ne se connaissent qu'à peine. Ce n'est pas une raison pour ne pas s'occuper de la

soupe. A l'instant même de la distribution : ordre de départ. On grogne ; on part, le ventre vide, mais les cartouchières pleines.

La chaleur est accablante. A midi, le bataillon est dans le cheminement, derrière Berthonval, sous une couronne de fusants.

— Ça doit barder ferme, là-haut !

On attend la contre-attaque. Musettes et bidons sont à sec. Un régiment d'infanterie, arrivant de Belgique en auto, défile : c'est un dérivatif. La circulation est lente et compliquée. Des conversations s'engagent. Ceux qui arrivent de Belgique, habitués aux tranchées construites dans le sable, sont émerveillés par la beauté des travaux creusés dans l'argile. Qu'auraient-ils dit, s'ils avaient vu les tranchées de Champagne ! Le défilé, homme par homme, dure jusqu'au coucher du soleil.

Le soir descend ; puis la nuit. Les premiers moments de fraîcheur sont agréables. Bientôt il fait froid. Pendant toute la nuit, on reste debout, le dos au parapet. Pas de ravitaillement. A l'aube, une fumée légère du côté de la route : c'est une cuisine de tirailleurs. Les hommes qui n'en sont pas trop éloignés s'arrangent pour aller chercher un peu de café chaud. Vers 21 heures, ordre de remonter à Mont Saint-Eloi. Repos de deux jours. Puis on va « plus en arrière ». Ce mot est magique, après des journées de combat.

On sait, dans le pays, que l'attaque a réussi, que les bataillons d'assaut ont bien travaillé. Hommes au repos ou en réserve, habitants acclament et saluent ceux qui reviennent de là-haut. On traverse un petit patelin. La musique d'un régiment territorial est rassemblée. Elle joue la marche du 1er Etranger, quand la Légion débouche. C'est la première fois que les volontaires entendent leur marche avec cuivres et bois. Malgré la fatigue, on défile au pas. On apprécie la délicatesse des camarades plus âgés. Très émouvantes, ces cérémonies entre soldats, sans témoins.

A Aubigny, — une grande ville, comparée aux localités dans lesquelles on campe, — soldats et citadins veulent des détails :

— Les Ouvrages blancs ?...

— Vous en faites pas ! C'est pris !

— La Targette ?

— C'est pris...
— Neuville?
— C'est pris!
— La cote...
— C'est pris.
— Et Souchez ?
— Souchez ?

On a évidemment entendu ce nom-là, comme celui de Vimy, de Thélus, de Farbus... Mais y a-t-on été, ce coup-là? On l'ignore. On ne peut tout de même pas, dans une charge, avaler une province!

Tous les renseignements et les heureuses nouvelles valent quelques paquets de cigarettes généreusement distribués et scrupuleusement partagés. Il y avait longtemps que l'on ne connaissait plus le goût du tabac fin. Sans la pluie qui se met à tomber, la cigarette des braves gens d'Aubigny eût certainement été une des bonnes cigarettes de la vie. Un vrai souvenir!

La route est longue. Des chants s'élèvent.

Si tu veux faire mon bonheur,
Marguerite, Marguerite...

est toujours très en faveur. Des Espagnols du Maroc entonnent une sorte de cantilène de marche qui raconte les malheurs d'un Arabe qui a épousé une Européenne. Un soliste commence :

Mahomet, cueille les fleurs,
Petit' Mari' respire l'odeur!

Le chœur répond :

Sar'ha, petit' Marie!
Sar'ha, petit' Marie!

Le soliste :

Petit' Mari' boit du Bordeaux,
Mahomet ne boit que de l'eau.

Le chœur :

Sar'ha, petit' Marie...
Sar'ha, petit' Marie...

Et ainsi de suite, jusqu'à ce que la mélopée soit couverte par le large chant militaire des Russes.

A Mingoval, le général de division se fait présenter les officiers et sous-officiers du régiment.

— Le 1er étranger s'est couvert de gloire, — dit-il — d'une voix faible, mais bien timbrée ; il insiste : — de la plus grande gloire !

Cette expression (*censuré*) amuse Grant qui assiste à la scène, caché avec ses camarades, derrière des meules de paille.

Le général promet des récompenses. Il conclut :

— J'ai répondu au haut commandement que 48 heures de repos vous suffiraient. Reformez-vous. Le plus grand honneur que l'on puisse faire à des hommes tels que vous est de les envoyer au feu, le plus tôt possible. Là est leur véritable place ! — Et la main au képi : — Je vous salue, Messieurs !

Puis, suivi de son état-major, il remonte dans sa limousine...

Les journaux arrivent. On se les dispute. On veut lire le *Communiqué*, se rendre compte de la façon dont l'attaque sera décrite, de l'avance réalisée. Chacun découpe, dans un quotidien, le récit de la prise des Ouvrages blancs, de la Targette, de Neuville-Saint-Vaast ; chacun met en marge les rectifications qu'il croit devoir faire, les renseignements qu'il est en demeure d'ajouter.... et le vaguemestre jette à la poste, le soir, des lettres très lourdes.

Il n'est peut-être pas inutile de reproduire, ici, certains des récits des grands journaux.

Dans *le Petit Parisien* du 15 mai, sous la signature du Lieutenant-colonel Rousset :

HOMMAGE A DES BRAVES

Je ne ferai pas la paraphrase des communiqués qui se succèdent de demi-journée en demi-journée et apportent à nos cœurs les fortes émotions de la victoire. Ce serait en déflorer le rigoureux laconisme, qui n'a besoin, pour être compris, d'aucune explication.

Dans cette lutte formidable qui dure depuis cinq jours, nous avons pris décidément la supériorité sur un ennemi qui ne recule devant aucun crime, comme a dit M. Millerand, d'un mot lapidaire, et qui a opposé à nos efforts une résistance farouche, celle de la bête aux abois. Nos troupes admirables, conduites par des chefs dignes d'elles, ont renversé tous les obstacles, brisé des remparts de

moellons, des murs de béton et de ferraille, culbuté les masses qui, de jour et de nuit, essayaient de rompre leur élan. Et, dans le réduit de Carency, fortifié comme une citadelle, quatre bataillons ennemis ont été exterminés ou pris. C'est, comme dit le communiqué général, — qui ne parle encore, il ne faut pas l'oublier, que de la journée de dimanche,— le plus grand succès obtenu dans la guerre de tranchées entamée il y a sept mois.

Et je ne sais vraiment ce qui se recommande le plus à notre attention, de la préparation si minutieuse, si prudente et si parfaite de cette opération, — c'est-à-dire le mérite des chefs, — ou de l'étonnante vigueur de l'exécution, — c'est-à-dire la valeur des soldats.

Quand on suit l'attaque pas à pas, à travers le dédale des fortifications, qui faisaient de ce champ de bataille une sorte de cité de castors aux lignes tortueuses et enchevêtrées, on est émerveillé à la fois et de l'adresse avec laquelle a été conduit le bombardement préparatoire, qui, négligeant les points secondaires, s'occupait surtout de paralyser le défenseur sur ses saillants importants, et de l'habileté d'un dispositif qui, pour débusquer l'ennemi de sa position principale à Notre-Dame-de-Lorette, le menaçait brusquement sur ses deux flancs en même temps.

Mais quand on lit le récit de la conquête des *Ouvrages blancs*, par exemple, alors on sent passer un frisson d'orgueil, à penser que les auteurs de si fières prouesses sont de notre terre et notre sang. « C'est un flot qui roule, nous dit-on. Les hommes, avec un mépris prodigieux de l'adversaire, ne s'arrêtent pas aux tranchées qu'ils débordent. Tout au plus murent-ils parfois, dans les abris dont elles tentent de sortir, des sections entières d'Allemands. Au passage, à la baïonnette, ils enfoncent ceux des ennemis qui leur barrent la route, et toujours ils continuent. *Les « Ouvrages blancs » sont loin derrière eux...* »

Bien que tout le monde ait pu lire ce passage épique, qui ne serait point déplacé dans les immortels *Bulletins* de 1806, je le cite tout de même encore, car c'est un morceau de littérature militaire qu'il faut que nos petits-enfants sachent par cœur.

Et l'exemple donné par les officiers fut également superbe. Voici un régiment qui perd trois chefs de bataillon sur quatre. Le colonel, le général de brigade tombent à leur tour.

Dans le *Matin* :

(OFFICIEL)

Les combats qui se sont livrés depuis dimanche, au nord d'Arras, ont valu aux troupes françaises un succès particulièrement brillant.

L'ensemble de nos attaques entre Loos et Neuville-Saint-Vaast a fait tomber en nos mains plus de 3.400 hommes, une douzaine de

canons et une soixantaine de mitrailleuses, plus de 50 officiers, dont un colonel. Le dénombrement de notre butin n'a pu d'ailleurs être achevé.

Parmi ces attaques, celle qui a été menée sur la partie du front qui s'étend du nord de Carency au nord de Neuville a été particulièrement heureuse. Elle a valu au corps d'armée qui en avait été chargé une citation à l'ordre de l'armée. Jamais récompense ne fut mieux méritée.

LE TERRAIN

On a souvent parlé de Carency dans les comptes rendus des derniers mois.

De ce village, il ne reste que des ruines, mais des ruines très fortement organisées par l'ennemi, qui, poussant une pointe dans nos lignes, se reliait à son système général de défense par la route de Carency à Souchez, puissamment protégée par des tranchées creusées au sud de cette route.

Le front descendait ensuite du nord au sud, dédale inextricable de tranchées, d'ouvrages, de boyaux, dont les principaux points d'appui étaient constitués, à l'ouest de la route d'Arras à Béthune, par le village de la Targette.

A l'est de la Targette, le village de Neuville était pour les Allemands un second centre de résistance aussi solide que le premier.

Enfin, la route de Neuville à Givenchy-en-Gohelle, à l'est de la route de Béthune, à peu près parallèle à elle, formait, sur la crête qui domine la plaine jusqu'à Douai, un dernier et formidable retranchement.

LES RÉSULTATS

On peut résumer brièvement les résultats de notre victoire de dimanche dans ce secteur, en disant que :

1° Nous avons pris d'assaut la Targette et la moitié de Neuville ;

2° Nous avons enlevé et dépassé les ouvrages allemands à l'ouest de la route Arras-Béthune, cette route elle-même jusqu'aux abords de Souchez, et les trois-quarts de la route Neuville-Givenchy.

3° Face au nord, nous avons conquis les ouvrages allemands au sud de la route Souchez-Carency, par laquelle les Allemands communiquaient avec ce dernier village et poussé nos tranchées jusqu'à la route même. L'est de Carency a été enlevé d'assaut. En progressant vers le nord, nous l'avons investi de trois côtés, si bien que ses défenseurs n'ont plus de communication qu'avec Ablain-Saint-Nazaire, débordé, lui aussi, par notre progression.

4° Notre gain, dans ces différentes actions, a varié de 2 à 4 kilomètres. Nous avons enlevé trois centres puissants de résistance : la Targette, l'ouest de Neuville et l'est de Carency. Le nombre des

lignes conquises est, suivant les points, de trois ou de cinq. Dans ce seul secteur, nous avons pris 1.900 prisonniers, une trentaine de mitrailleuses et 6 canons.

LA PRISE DE LA TARGETTE

L'attaque sur la Targette, menée par une division voisine du corps d'armée cité à l'ordre de l'armée, a été conduite avec une audace remarquable et un succès complet.

L'artillerie avait par son tir démoli une grande partie des défenses accessoires. Un certain nombre de mitrailleuses avaient échappé cependant à la destruction et l'ennemi tenait toujours.

Au premier bond, notre infanterie atteignait les lisières, mais elle y fut arrêtée par des feux de flanc. Elle reprit l'attaque aussitôt, et, partie de ses tranchées à 10 heures, elle tenait, à 11 h. 15, la totalité de la Targette, ayant fait 350 prisonniers, pris plusieurs pièces de 77 et de très nombreuses mitrailleuses.

Tenant la Targette, elle était maîtresse de la croisée des chemins Arras-Béthune et Mont-Saint-Eloi-Neuville. Elle s'y organisa rapidement, grâce au zèle héroïque des sapeurs du génie, et continua sur Neuville.

L'ATTAQUE DE NEUVILLE

Le village se présentait à elle en forme de pointe. C'était, suivant l'expression d'un officier, « un vrai paquet de mitrailleuses et de lance-bombes ». L'assaut fut donné cependant et, vers 15 heures, nous attaquions l'église.

De chaque maison crénelée, de chaque cave organisée en tranchée couverte, l'ennemi tirait sur nos hommes. On conquit cependant, maison par maison, la moitié du village et, malgré toutes les contre-attaques, on garda le terrain conquis. Ce fut une lutte épique dans les décombres et la fumée.

De minute en minute, augmentait le nombre des prisonniers. Nous les voyions sortir de leurs trous, sordides de saleté, hébétés de notre bombardement, ahuris de notre élan et d'instant en instant, vers l'issue du village, des colonnes étaient dirigées que nos cavaliers conduisaient vers l'arrière à la grande joie des populations.

LA CONQUÊTE DES OUVRAGES BLANCS

Pendant ce temps, plus au nord, l'attaque, partie de plus loin, faisait un bond en avant plus important encore.

Elle ne rencontrait pas sur sa route de villages, mais débouchant du bois de Berthonval, elle avait en face d'elle d'abord une masse de bastions et de tranchées que nos troupes appelaient des ouvrages blancs, parce que, creusée dans un sol crayeux, elle couronnait la crête d'un labyrinthe blanchâtre : ensuite les organisations de la

route Arras-Béthune ; enfin, les pentes retranchées de la falaise de Vimy, dominant de plus de trente mètres la plaine de Berthonval.

L'attaque, comme au sud, se déclancha à 10 heures 30 ; nos troupes, ayant parcouru sous le feu plus de quatre kilomètres, s'engageaient sur les hauteurs.

Ce que fut cet assaut, ceux-là seuls peuvent le comprendre qui l'ont vu se développer et les mots leur manquent pour le décrire.

Deux régiments sont sortis à 10 heures des tranchées de Berthonval. L'artillerie, particulièrement efficace, leur a ouvert la route. Les fils de fer sont détruits, mais beaucoup d'abris sont intacts, avec leurs mitrailleuses.

La ligne avance pourtant. Elle bondit, s'incline, disparaît un moment, reparaît, dépasse les tranchées, où l'ennemi tient encore et continue à tirer.

C'est un flot qui roule. Les hommes, avec un mépris prodigieux de l'adversaire, ne s'arrêtent pas à ces tranchées qu'ils débordent. Tout au plus, murent-ils parfois dans les abris, dont elles tentent de sortir, des sections entières d'Allemands.

Au passage à la baïonnette, ils enfoncent ceux des ennemis qui leur barrent la route et toujours ils continuent. Les ouvrages blancs sont loin derrière eux.

LA ROUTE DE BÉTHUNE ET LA FALAISE

Voici la route de Béthune : nouveau bond. Les bataillons de tête escaladent les pentes à l'est, et, derrière eux, les autres arrivent, tuant, emmurant ou expédiant sur l'arrière tout ce qu'ils rencontrent.

Nos officiers tombent en grand nombre. Sur quatre chefs de bataillon, il n'y en a plus qu'un debout. L'un des colonels est grièvement blessé. Le général de brigade, qui s'est porté en avant avec ses troupes, a la poitrine traversée d'une balle.

N'importe : on continue. On redouble d'ardeur. Les hommes vont au pas gymnastique, sautant par-dessus les tranchées ; ils attaquent la crête et la couronnent.

Une estafette part, atteint le poste téléphonique et rend compte. On ne veut pas la croire. En effet, il est 11 h. 30. En une heure et demie, on a fait — en attaquant — plus de quatre kilomètres.

Jamais, dans cette guerre de siège qui dure depuis sept mois, pareil succès n'avait été obtenu ni par les Allemands ni par nous. Un colonel allemand vient d'être fait prisonnier à son poste de commandement. Derrière nos bataillons victorieux, on ramasse dans leurs trous des centaines d'Allemands. Nous avons anéanti ou capturé la valeur d'une brigade.

VERS SOUCHEZ ET CARENCY

Au nord du bois de Berthonval, la lutte n'est pas moins dure.

Nos régiments sont obligés, après un premier bond qui les rapproche de Carency, de gagner du terrain pied à pied. Il faut, à coups de grenades, enlever morceau par morceau les positions ennemies. On y réussit et, vers le soir, le village est débordé à l'est par notre progression ininterrompue.

Cette progression se continue vers Souchez et notre ligne, d'un mouvement régulier, se rapproche de la route de Carency-Souchez. A cheval sur la route Arras-Béthune, elle s'infléchit légèrement au sud, à hauteur de Souchez, se reliant aux positions nouvelles des troupes parties du bois de Berthonval.

Comme sur les autres points du secteur, nous ramassons des prisonniers — plus de 500 — et un nombreux matériel, plusieurs canons-revolvers et une trentaine de mitrailleuses.

Vers le soir, le spectacle qu'offrent les faces sud et est de Carency est le plus singulier qui puisse se concevoir. De toute part, les maisons en ruines de l'est du village que les Allemands tiennent encore — et que nous enlèverons le lundi et le mardi — sont serrées de près par nos tranchées.

Les boyaux creusés par les Allemands le long de la route de Souchez leur sont désormais interdits. Il faut qu'ils fassent le tour par Ablain, débordé dès ce moment par nos attaques du Nord.

Telle fut, dans le secteur Carency-Neuville, la journée du dimanche 9 mai. On ne peut encore donner le détail des actes d'héroïsme qui l'ont marquée, mais les résultats acquis sont là pour en témoigner.

Dans le *Petit Marseillais* :

LETTRE D'UN TUNISIEN
QUI A PRIS PART AUX COMBATS LIVRÉS PRÈS D'ARRAS

Notre admirable division s'est battue depuis dimanche... jusqu'à jeudi soir. Ce qu'elle a fait aucun journal ne pourra vous le dire, aucun écrivain ne pourra trouver les mots qu'il faudrait pour glorifier son héroïsme. Sachez qu'on lui avait assigné un point (la cote...) qu'elle devait atteindre au plus tôt le soir à la tombée de la nuit, qu'elle est sortie des tranchées à neuf heures du matin et qu'elle était audit point deux heures et demie après.

Jamais nous n'oublierons cette journée. La canonnade avait commencé la veille au soir vers onze heures ; mais de sept heures du matin à midi, ce fut magnifiquement beau. Un véritable déluge de feu, de fer. Tout tremblait. Nous leur avons envoyé 60.000 obus. Tout y était, les 75, 90, 105, 155 et 270.

Nous étions avec le général à la ferme de... et nos obus passaient au-dessus de nos têtes.

Les Allemands surpris, abasourdis, ne répondaient même pas. A neuf heures (une heure avant l'heure prévue), tirailleurs et légionnaires sortaient de leurs tranchées et au pas de charge enlevaient trois lignes de tranchées et ensuite les fameux ouvrages blancs, la plus formidable organisation de défense que les Allemands avaient sur le front. De leur aveu même, ils ne pensaient jamais être délogés de là et comptaient que la guerre se terminerait et que la paix serait signée eux y étant encore.

C'était une véritable forteresse, enterrée, bétonnée, défendue par une ligne formidable de trois rangées de mitrailleuses superposées, l'une à hauteur des jambes, l'autre à hauteur du corps, la troisième à hauteur des têtes. Lorsque ces mitrailleuses crachaient la mitraille à tir fauchant, c'était un rideau de fer infranchissable. Nos obus en ont eu raison et nos fantassins ont trouvé ces ouvrages démolis, ravagés, bouleversés, jonchés de cadavres, empilés les uns sur les autres.

Dans le cimetière de Neuville-Saint-Vaast, ils avaient imaginé de sortir les cercueils des caveaux et d'y enterrer leurs pièces ; nous les en avons délogés.

Ce fut une journée inoubliable ; de l'avis des officiers et de tous, le plus formidable engagement de toute la guerre.

Des prisonniers, nous en avons fait quatre mille ; nous n'avons pas pu en faire plus, le reste était mort... un véritable carnage.

A partir de onze heures nous apercevions les rares survivants se traînant vers nous, les yeux fous, littéralement hors d'eux, implorant notre pitié. Plus tard les officiers prisonniers, parmi lesquels un colonel que mon camarade D... a conduit lui-même au grand quartier, ont avoué que rien n'aurait pu résister à notre feu d'artillerie.

Le succès de notre division fut complet. Le lendemain notre Joffre venait, embrassait notre général et après lui avoir dit : « Vous devez être fier de commander à de tels soldats », il citait le corps d'armée avec une mention spéciale à notre division.

★

A Mingoval, on manque d'entrain. Les compagnies, les bataillons sont mélangés. Peu de visages familiers. Le bataillon D n'existe plus qu'administrativement. Tactiquement, c'est le bataillon A D. Les hommes du bataillon D ont la chance de conserver, comme chefs, leurs officiers survivants...

Le bataillon part pour un cantonnement de l'avant, à Camblin-l'Abbé. Là, Gourfinkel épuisé est évacué. Après un long

séjour dans les hôpitaux, il passe dans l'armée française, comme médecin auxiliaire, grade auquel lui donnent droit ses inscriptions.

A Camblin, les renforts arrivent : 1100 Grecs. Ils se sont engagés, disent-ils, pour combattre le Turc et sont fort mécontents d'avoir été envoyés en Artois. Ils vont aux tranchées en protestant, et demandent à partir pour les Dardanelles.

Le service est dur. Les bataillons vont au travail, après la soupe du soir, à 5 heures 1/2. Huit kilomètres de boyaux conduisent au terrain de la prochaine attaque. On y parvient vers minuit, souvent même plus tard, car on se perd dans un dédale de tranchées. A l'aube, on regagne le cantonnement. Et, le lendemain, on recommence. On creuse des boyaux. C'est à droite du plateau de Notre-Dame de Lorette nouvellement conquis. A la lueur des fusées, on voit les éperons de la hauteur s'allonger comme les pattes d'un monstre, sur la plaine. Des clartés rouges tremblent à l'horizon. Elles sortent, semble-t-il, de la bouche d'un four incandescent, brusquement ouvert et refermé. Dans l'ombre, par instants lumineuse, se précisent des silhouettes de ruines : Berthonval, Carency, Ablain-Saint-Nazaire, Souchez ; des meules de paille ; des réseaux de fil de fer ; des masses d'arbres...

Après dix jours de travail, repos à Schelers. Il y a là, autour d'un château, un parc de grande allure. Les hommes ont le droit de s'y promener, et d'y dormir. Dans une clairière, les Grecs, demi-nus, lancent le javelot et le disque. Ils organisent des courses, mais veulent, plus que jamais, aller aux Dardanelles combattre le Turc.

Le long de la route d'Aubigny, un bataillon de marocains fait halte. Derrière les tirailleurs, un troupeau de moutons conduit par un arabe. Grant le reconnaît. C'est le berger avec lequel il a eu de longues conversations, en Champagne, à l'ouvrage des *Marquises*, près de la pompe intacte de la *Ferme bleue*.

— Eh bien, Croïa, tu es content ?

— Oui, camarade, beaucoup content... beaucoup moutons... mais beaucoup tirailleurs morts... les Boches salauds !... oh oui, camarade !

— Tu veux une cigarette de Tunis ?

— Oh, oui, caporal... Marci beaucoup... marci, camarade !

Une automobile épouvante ses moutous. Il les rassemble. Le bataillon repart :

— Au revoir, tirailleur !

— Au revoir, mon camarade !

Il s'éloigne, au milieu de ses bêtes, le fusil à plat sur le sac, un bâton à la main.

Devant la terrasse d'un restaurant, un adjudant engueule magnifiquement un homme. Le gradé n'a rien de spécial. L'homme est d'aspect bizarre : petit, trapu, tout rose, il écoute les observations de son chef, la tête inclinée sur l'épaule, les doigts joints et les yeux au ciel. Le discours de l'adjudant terminé, le légionnaire soupire, puis :

— Comment pouvez-vous traiter ainsi un homme qui a encore le pouvoir de faire descendre Dieu dans l'hostie? — dit-il. — Je suis revêtu du caractère divin... et suis une victime de l'amour !

Grant l'invite à vider un verre, et lui demande son histoire. C'est un ancien prêtre. Il a séduit, à 25 ans, une de ses pénitentes. Peu après, elle l'abandonnait, et il s'engageait à la Légion.

— Vingt ans de service !

Et sortant de sa poche ses médailles coloniales :

— Voilà ma ferblanterie !

Jusqu'à l'appel, il conte des anecdotes qu'il agrémente de citations latines. Dans sa musette, un Marc-Aurèle :.

— Tout est là, — fit-il ; — c'est ma seule lecture.

Sur ces entrefaites, l'Italie entre dans la danse. Il est dit au rapport que le régiment doit attaquer bientôt ; que les Italiens restant dans les compagnies sont libres de ne pas prendre part à l'attaque, et de rentrer chez eux pour remplir leurs obligations militaires.

— Que ceux qui veulent partir sortent des rangs.

Personne ne bouge.

— Après l'attaque, mon capitaine.

Il y a un silence. Puis un ordre :

— Rompez !

Les mains se portent aux képis, pour le salut obligatoire. Et chacun retourne à ses affaires.

Depuis qu'ils savent qu'ils doivent attaquer, les Grecs sont

moins hargneux. Mais après l'offensive, ils exigeront satisfaction. Le commandant Collet a beau leur démontrer que l'ennemi est au nord d'Arras aussi bien qu'aux Dardanelles, ils refusent de se laisser persuader. Il y a, parmi eux, des montagnards dociles et bien entraînés ; il y a aussi des comitadjis pillards. Ce monde-là n'inspire que peu de sympathie aux Russes, aux Espagnols, aux Suisses, etc...

Enfin, après des jours de travail et de repos, c'est l'attaque. Selon les « tuyaux » des artilleurs, on dispose d'une artillerie plus formidable encore que celle qui avait été rassemblée le 9 Mai.

Le but de l'attaque : la cote 119 ; la cote 140 ; les bois de la Folie. Ce sont là, les bruits qui circulent.

La cote 140 ! On y était, le 9 Mai !

— Bah ! s'il faut la reprendre, on la reprendra ! Il n'y a pas à discuter.

Et le 15 juin, par un beau crépuscule, les survivants du régiment, renforcés par 1100 Grecs, équipés, armés et approvisionnés comme pour l'attaque du 9 Mai, vont occuper leurs postes de combat. Les Grecs crient :

— Iera ! Iera !

Un kilomètre de route, et on tourne à gauche, par le chemin « *du Pendu* ».

Derrière une éminence, voici les premières batteries de 155 en pleine action. Plus loin, les « *Trente-un abris* » et leurs Rimailhos trapus, en pleine action, eux aussi. Dans la plaine, des hommes assis par terre, et des faisceaux de fusils. A un nœud de routes, les cuisines roulantes, les voitures régimentaires, des tonneaux pleins d'eau fraîche...

Les obus filant entre les vallonnements ont un fracas de train manœuvrant sur des plaques tournantes.

Les compagnies se séparent, disparaissent dans les boyaux : boyau de Souchez, de l'Arbre sec, de Béthune.

Et là-bas, vers la ligne indiquée par les fusées, c'est Souchez, le Cabaret rouge, le Labyrinthe... et ces légères ondulations se nomment la cote 119, le bois de la Folie, la cote 140.

A l'aube, le bombardement commence ; mais les batteries allemandes contrebattent furieusement nos batteries.

Les 210 tombent rigoureusement dans nos tranchées.

L'attaque est déclanchée, après une préparation d'artillerie formidable pour l'époque (le communiqué accuse 200.000 obus tirés). Elle n'a pas le brio de celle du 9 Mai. La Légion soutient les tirailleurs. On avance lentement, par bonds ; les contre-attaques sont fréquentes; des deux côtés, les pertes sévères.

D'un trou d'obus, des plaintes s'élèvent. Deux brancardiers s'approchent. Un tirailleur est allongé, du sang aux lèvres : c'est le berger arabe. Il balbutie des phrases incompréhensibles. Comme l'infanterie va sortir, l'artillerie allonge son tir et le terrain est laissé aux fusils et aux mitrailleuses. Un silence; puis des rumeurs de voix.

— Qu'est-ce qui c'est? — demande le marocain.

Au bord de l'entonnoir, apparaissent des prisonniers. Alors, le tirailleur se lève, saisit des pierres, les lance aux Allemands, et, dans un cri :

— Salauds! — Il retombe et meurt.

L'avance coûte cher. Les tirailleurs ont perdu plusieurs commandants et capitaines.

A la Légion, le commandant Collet, commandant le régiment, les capitaines Gabet, Gressac, Lexelard, tombent, grièvement blessés.

Pendant toute la nuit, c'est l'horreur des bombardements d'attaque. La mort par l'artillerie. Les corps écrasés, déchiquetés. L'ombre impénétrable. L'ignorance parfaite de l'endroit où l'on se trouve. Et, parfois, sous les lueurs des fusées, un fragment de la plaine s'avance : c'est une masse d'infanterie ennemie qui entre en action et que déciment les feux soudains des mitrailleuses et les éclatements des grenades. Le sol armé se défend, dirait-on.

A l'aube, le médecin auxiliaire Chazal et son camarade, le Polonais Zabrowski ramènent au combat des fractions isolées, sans chefs, ahuries par les détonations.

Le jour. L'attaque reprend, aussi terrible, mais moins hallucinante. On y voit!

Quand la division marocaine est relevée par les chasseurs, l'objectif est atteint : la côte 119 est prise; les compagnies sont près des *Vergers de la Folie*...

Au repos, chacun raconte ses exploits, ceux des camarades.

Que de belles histoires à écrire ! On cite l'aventure du légionnaire Aramberi qui, — comme l'a prouvé sa citation, — « le 16 juin 1915, isolé de sa compagnie, s'est avancé avec son sergent et quelques hommes de son escouade jusqu'aux positions de première ligne. A fait preuve de ténacité et de courage, en soutenant pendant quarante-huit heures un combat violent à coups de bombes contre les Allemands occupant une tranchée à trente pas de lui. Blessé sérieusement, a continué néanmoins à lancer des bombes et ne s'est arrêté qu'après épuisement. »

Plus tard, un quotidien de Rouen publiait l'article suivant :

LA GRANDE BATAILLE D'ARRAS

IMPRESSION DE CEUX QUI, HIER, REVENAIENT DU FEU.

Un certain nombre de blessés dans la lutte acharnée qui se poursuit au nord d'Arras ont été évacués sur Paris. Nous avons pu en voir plusieurs. Tous, quelle que soit leur atteinte, ont un moral merveilleux, qu'ils affirment être celui de tous leurs camarades demeurés au feu. Malgré les fatigues, les dangers et la longueur inouïe d'une bataille à peu près ininterrompue depuis près de cinq semaines, nos hommes, vieux ou jeunes, soldats, officiers et généraux — deux de ces derniers n'ont-ils pas été tués à la tranchée ? — se battent magnifiquement, assurés qu'ils sont de la victoire, si disputée qu'elle puisse être.

Leur sentiment se résume en celui d'un brave que nous avons vu hier soir et qui souffre de contusions profondes, infligées par l'éclatement d'une marmite qui l'a enseveli et étourdi pendant plusieurs minutes. Il a 48 ans ; adjudant retraité avant la guerre, médaillé militaire, il a ajouté à ses titres anciens, depuis les premiers jours d'Août où il s'est engagé, la Légion d'honneur, la Croix de guerre et les galons de lieutenant.

— « L'amalgame nous dit-il, qui s'est fait dans nos régiments entre les hommes de plus de 30 ans et ceux des plus jeunes classes est admirable, les vieux, plus expérimentés et plus rassis, calmant l'ardeur trop généreuse de leurs cadets. Cela forme un mélange « épatant » qui jamais ne se dissocie ni se rebute, même dans les moments les plus durs, et Dieu sait s'il y en a eu depuis le 9 Mai, où nous nous battons sans désemparer !...

« Tenez, voilà ce dont j'ai été le témoin et le chef : le 18 Mai, nous étions en avant de Carency, dans le bois dont les Allemands occupaient encore la corne nord. Il fallait les en expulser, notre position étant prise d'enfilade par les mitrailleuses. Une attaque de nuit

fut résolue, et je commandai la compagnie. Les hommes étaient pleins de fougue, malgré les fatigues de la plus rude canonnade dans la journée. A 2 heures du matin, sans aucune préparation d'artillerie, le signal est donné. Silencieux, sans un bruit, tranquilles comme à la manœuvre, mes poilus et mes Marie-Louise rampent vers l'ennemi...

« Tout à coup, des fusées allemandes sillonnent la nuit, fusées éclairantes qui nous montrent aux observateurs ennemis. Aussitôt mitrailleuses et 77 de cracher et de rugir. En un clin d'œil, 91 des nôtres sur 171 sont frappés, la plupart légèrement, sauf, hélas! mes trois camarades, un lieutenant et deux sous-lieutenants qui étaient en avant et qui, blessés grièvement, gisant sur la voie du petit chemin de fer de Carency à Souchez, furent achevés à terre par les brigands boches après notre retraite... Car il fallut bien nous replier... — Croyez-vous que le moral de mes braves a été atteint après cette rude échauffourée? La nuit suivante, nous prenons notre revanche et la position.

« Pendant ces trois semaines, au cours desquelles chaque journée a été marquée par des combats incessants où pied à pied, cote par cote, nous chassons l'ennemi de ses forteresses souterraines, j'ai vu des choses superbes :

« Par exemple, l'expédition du 17 Juin par nos aviateurs sur le bois de la Folie, où les Allemands ont accumulé tant de fortifications et de matériel. Nos aéros survolant dans le ciel bleu étaient littéralement entourés par les petits nuages blancs des obus boches : que de balles dans leurs ailes! Mais aucun n'est tombé et leur bombardement a été d'une efficacité certaine, à en juger par les explosions entendues dans le bois. Ce fut un spectacle merveilleux auquel toute l'armée assistait haletante...

« Et les exploits de la brigade marocaine, mercredi dernier après avoir enlevé la cote la plus élevée entre Givenchy et le bois de la Folie, ce qui est une avance d'une importance capitale! Après s'en être emparés au prix d'un effort prodigieux, les nôtres furent contre-attaqués par une masse de six bataillons boches s'avançant à rangs serrés et appuyés par une artillerie formidable. J'ai vu les choses comme je vous vois, mon régiment étant en réserve immédiate après les Africains... D'abord, nos 75 firent des ravages énormes dans la masse allemande. Mais quel abatage quand la charge des zouaves, des légionnaires et des tirailleurs se déchaîna. Ce fut une vraie marmelade de Boches... Tous furent tués, sauf 600 qui, affolés, se rendirent...

« J'espère, ajoute notre narrateur, que je serai bientôt de retour pour me battre de nouveau avec ces braves! »

Après l'attaque du 16 Juin, les Grecs obtinrent satisfaction et furent renvoyés au Dépôt.

Le 24, les 300 hommes composant le régiment remontent aux tranchées pour repousser une contre-attaqne allemande. Dans cette journée, les lieutenants Clermont et Lestrade sont tués, le lieutenant Ceccaldi blessé.

Derrière un parapet de cadavres, la section de l'adjudant Tixier repousse les assauts d'un bataillon allemand et conserve le terrain.

Ensuite, c'est le départ pour l'Alsace. Les Russes obtiennent l'autorisation soit de retourner en Russie, soit de continuer leur service dans des régiments réguliers. Mitelman passe au X... d'infanterie d'abord, puis il est envoyé comme interprète au camp de Mailly, lors du débarquement des contingents russes en France.

Les régiments de marche du 1er et du 2e étranger sont réunis en un seul régiment qui attaque en Champagne, le 25 Sept. 1915, au bois Sabot et à la ferme de Navarin. Dans cette affaire, les derniers capitaines de l'ancien bataillon sont tués à la tête de leurs Espagnols, de leurs Tchèques, de leurs Polonais, de leurs Suisses.

Le capitaine d'Allens s'avance à l'ennemi, la canne à la main, sa pipe courbe à la bouche — comme toujours. Il tombe.

Non loin de lui, le capitaine Junot (à peine guéri de sa blessure du 9 Mai) est devant sa compagnie. Des mitrailleuses se dévoilent et ouvrent le feu. Du flottement. On ne s'y attendait pas.

— A genoux, les hommes!

— Après vous, mon capitaine!

— Couchez-vous, nom de Dieu!

On obéit. Quand Junot donne un ordre, le Pape lui-même n'en mènerait pas large.

Les sections planquées, le capitaine, debout, inspecte le terrain, à la jumelle.

— Ça n'a pas été long, mon vieux! Quelques coups de mitrailleuse... et bonsoir!

Une demi-heure après, ses Légionnaires le vengeaient, en prenant l'ouvrage. Et peu de prisonniers.

Le capitaine de Sampigny est grièvement blessé.

Précédant leurs volontaires, tombent aussi les lieutenants de Montesquiou et de la Salle. Leurs amis ont raconté leur mort. Elle fut héroïque comme celle de chef de bataillon Burel, remplaçant le commandant Muller.

Le médecin chef du régiment tombe aussi...

A la *Ferme de Navarin*, parmi tant de braves, meurt un jeune homme : le Portugais Rafaël de Carvalho. Emporté par le mouvement de la charge, il franchit les deux premières lignes allemandes, et tombe dans les fils de fer de la troisième, en avant de ses camarades. C'était le fils de Xavier de Carvalho, le grand écrivain et pamphlétaire portugais qui, depuis le début de la guerre, a consacré son talent et employé son autorité à travailler pour nous. Dès le premier jour, son garçon a quitté sa patrie pour venir prendre place dans nos rangs, à la Légion. Que les Portugais qui combattent sur le front français, lorsque sonneront les clairons de l'attaque, se souviennent de Rafaël de Carvalho. C'est leur premier mort. Il les a devancés. Ils leur a montré la route. Qu'ils s'y élancent et le vengent!

La *Légion*, sans cesse reformée, donne dans la Somme le 4 Juillet 1916. Elle s'empare de Belloy-en-Santerre, résiste à toute les contre-attaques et ramène 750 prisonniers, dont 15 officiers et des mitrailleuses.

A chacune de ses grandes attaques, elle est honorée par une citation à l'ordre de l'armée — (ordre de la e armée, du 3 septembre 1915; ordre de la e armée du 30 janvier 1916; ordre de la e armée du 27 août 1916).

★

Mais l'histoire esquissée dans ces pages est celle du Bataillon D du 2e de marche du 1er Etranger, — et principalement celle de la compagnie D2.

Le bataillon cessa d'exister à la mort du commandant Muller, le 9 Mai.

Quand le chef d'une famille nombreuse disparaît et que la mère se remarie, les enfants continuent à vivre, mais ce n'est plus comme au temps du véritable maître. Cette comparaison banale est seule capable, — par sa banalité même, — de faire

comprendre ce que fut la mort du commandant Muller pour les Volontaires étrangers qu'il avait *formés*, à Avignon, en Août 1914, et qu'il n'a pas eu la satisfaction de voir attaquer et vaincre, au cri de FRANCE ET LÉGION !

ALBERT ERLANDE.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

Gaston Leroux : *Confitou*, Pierre Lafitte, 3 fr. 50.— Le Lieutenant G. : *Badigeon*, L'Edition, 3 fr. 50. — C. F. Ramuz : *Le règne de l'esprit malin*, Cahiers Vaudois.— Gyp : *Les Flanchards*, Fayard, 3 fr. 50.— Walter A Dyer, traduit par Fanny Mathot : *Pierrot, chien de Belgique*. Ollendorff, 3 fr. 50. — Prosper Dor : *Le feu qui couve*, E. de Boccard, 3 fr. 50. — Jean d'Abrecey : *Le Chemin tournant*, Jouve, 3 fr. 50. — Gabriel-Tristan Franconi : *Bisbur au Démocratic-Palace*, 1 fr.

Confitou, par Gustave Leroux. Celui qui a écrit ce livre, terrible et délicieux, est l'auteur des *Aventures extraordinaires du reporter Joseph Rouletabille !* Il y a des gens qui prétendent que ce n'est pas possible... parce que certains lecteurs, ou lectrices, n'ont pas l'habitude de lire entre les lignes. Un écrivain, doué du véritable tempérament de l'écrivain, peut se tromper de chemin pour aller plus vite, ce qui n'est pas toujours aller mieux, mais il conserve quand même ses facultés d'intuition psychologique et dans les plus outrancières de ses fantaisies on retrouvera son âme, ce qu'il est convenu d'appeler sa sensibilité littéraire, une chose d'ailleurs pas littéraire du tout, car bien au-dessus de toute littérature. *Confitou* est un roman qui se présente mal, à mon avis, à cause de son titre puéril et de sa couverture encore plus puérile. C'est l'histoire d'un petit garçon, aimant bien les confitures et en mangeant avec son bouilli, cuisine des plus allemande. Mais c'est surtout l'histoire de M. Raucour-Desmares, un grand savant, un médecin chirurgien ayant eu l'imprudence, lors d'un voyage scientifique en Allemagne, d'épouser Freda, fille et sœur d'ennemis. Ce qui fait la force de ce roman, c'est sa volontaire douceur de ton. On pénètre dans un intérieur honnête où l'homme et la femme sont unis et vivent sur la plus absolue sécurité de leur amour. Ils ont un fils élevé à l'allemande par la mère, c'est-à-dire qu'elle lui conte des contes de fée allemands, qu'elle le nourrit et l'habille comme les petits garçons de là-bas, sans songer à mal. Il faut bien admettre qu'une femme de ce pays de fous furieux peut être devenue française jusqu'à la raison.

Dès la déclaration de guerre, ce ménage, le plus heureux des ménages, commence à se désunir et c'est sur l'incident des confitures que s'ouvre l'ère des hostilités. Puis c'est la petite, trop petite casquette de collégien, toutes les habitudes jusque-là sympathiques de la mère qui deviennent antipathiques. Le vent est à l'orage et les

malheureux époux deviennent nerveux, fiévreux, furieux... les fous furieux qui avancent sur *Saint-Remy-en-Valois* saturent l'atmosphère de leurs odeurs de carnassiers et, si on était juste, en temps de guerre, on devrait avouer que ce qui arrive, étant de l'ordre épidémique, les époux en question tombent malades, l'homme aussi bien que la femme. Quant au jeune *Confitou*, il est très d'aplomb, surtout très curieux, presque scientifiquement parlant. Les Allemands installés dans la place commencent par se conduire avec cette politesse affectée qui est comme le mauvais goût de la courtoisie, puis les parents de la mère de Confitou exagèrent tellement qu'ils finissent par étonner le pays et lui donner des doutes au sujet de cette étrangère. Comment en arrive-t-elle à la trahison inconsciente, cela serait difficile à analyser, mais elle y arrive cependant, normalement et de façon à permettre la pitié aux lecteurs, et au mari. Ce livre là n'est pas de l'école de la haine. Il est beaucoup plus *vengeur* que ça. C'est par la douceur et la constance de son raisonnement qu'il emporte le morceau. Je n'aime pas du tout la scène du meurtre. Confitou tue son oncle — un peu comme sa mère trahit — sans s'en apercevoir ; mais je trouve le drame, celui qui se passe dans les cervaux de ces trois pauvres personnages se débattant au milieu de la tourmente comme des feuilles arrachées, bien supérieur à toutes les férocités et atrocités connues. Il y a une petite scène où le père, au début de ses soupçons, compte les soldats *de bois* qui sont tombés devant les soldats *de plomb*, parce que les premiers représentent les Français et que les seconds sont des Prussiens aux yeux de Confitou, laquelle scène vaut presque l'émotion d'un *communiqué*.

Vous vous étonnez si modestement, M. Gaston Leroux, de mes critiques aimables au sujet de vos œuvres antérieures ? Peut-être avais-je trouvé dans certaines pages des aventures de Rouletabille qui m'ont tant amusée les rudiments de *Confitou*. L'imagination ardente est souvent le feu visible d'un cœur très chaud.

Badigeon, par le Lieutenant G. Le rôle d'aviateur est un beau rôle, le premier rôle au front, sur le théâtre de la guerre, et même à l'arrière il ne manque pas de prestige. On passe beaucoup de choses à ceux qui ont des ailes, ne seraient-ils pas des anges ou des saints. *Badigeon* survole aussi les préjugés. Vus de haut, les scrupules apparaissent des quantités négligeables... (Nous ne savons pas ce que pense Dieu de nos petites honnêtetés courantes !) Badigeon prend la maîtresse d'un ami et une protectrice. Il ne trompe pas ces dames puisqu'il a payé de sa personne. Il a un ami un peu bête, « habitué au vide puisqu'il descend des croisés », lequel finit par lui pardonner la scène du traversin, tout à fait digne du cinéma, au moins sous le rapport de la moralité. Il paraît que ce petit chef-d'œuvre d'ironie,

de rosseries, dirais-je mieux, est l'enfant d'un père et d'une mère qui n'ont pas froid aux yeux quand il s'agit de regarder en face leurs contemporains pour leur dire quelques bonnes vérités. Ça n'empêchera pas Badigeon de devenir certainement le meilleur pilote de France... et de Navarre !...

Le règne de l'esprit malin, par C.-F. Ramuz. C'est un roman qui procède du conte de fée, mais qui intéresse les grandes personnes par la grande intensité de vie qu'il dégage. Un cordonnier, sorte de personnage inquiétant parce qu'il peut, comme la mort, tirer les gens par les pieds, vient s'installer dans un pays ingénu où l'on ne boit point et où les filles ont de la pudeur ; mais tout ça change avec la présence de *Branchu*, qui donne aux coquettes des bottines élégantes pour rien et trinque volontiers. On se rassemble autour de lui, le discoureur, on délaisse l'église dont le curé n'est d'ailleurs pas le plus bel ornement. Puis, la paresse, mère de tous les vices, souffle ses mauvais propos. Branchu gagne du terrain et chasse les pauvres bons sujets dans les montagnes. Seule une petite fille, qui garde la foi dans le retour du pécheur, finit par sauver le village de la peste et de la famine. L'esprit malin disparaît dans le gouffre qu'il a creusé. Les détails de vie rurale, une naïveté très fraîche d'expression et la curiosité des mœurs de ce canton de la Suisse font de cette œuvre un très beau et très bon livre dont la grande religiosité n'importune pas, car, s'il s'agit d'un sermon, il est vraiment fait sur la montagne, et on y découvre les plus attrayantes perspectives.

Les Flanchards, par Mme Gyp. Avec la même verve endiablée, Gyp continue sa séance de prestidigitation. Ses pantins sont ceux d'avant la guerre, ils n'ont fichtre pas changé. *Notre Fils Edgar* est un aimable embusqué qui tient à faire un bon mariage mais la petite Liette Noyelle lui préfère, en sa qualité de vraie jeune fille française, le grand blessé revenu de la guerre tout comme dans les chansons de jadis. Ce sont surtout les mots qui sont l'histoire et seront, plus tard, de l'histoire. Il y a une certaine danseuse (non des moindres) dansant la Marseillaise et s'apprêtant à créer le pas du dernier communiqué, qui demeure l'esprit d'une époque... que l'on croyait disparue. Or, à Paris, rien ne se perd, surtout les mauvaises habitudes. On fut infesté par l'art allemand et on ne le détrônera qu'en coupant des têtes ou en incendiant des théâtres. Encore ce serait lui offrir la palme du martyre, probablement.

Pierrot, chien de Belgique, par Walter A. Dyer. Honnête animal traînant la petite charrette, mise à sa taille, Pierrot, après avoir aidé à verser le lait aux petits enfants, se voit contraint à porter la mitrailleuse, le pot à feu et à sang. Il s'en tire honorablement, puis revient, traînant la patte, chez ses premiers maîtres... car c'est désormais tout ce qu'il pourra traîner. Le plus grand crime que

les hommes aient pu commettre depuis le commencement du monde, c'est certainement d'associer à leurs disputes personnelles les animaux, innocents, les seuls innocents et probes dans un camp comme dans l'autre.

Le Feu qui couve, par Prosper Dor. Un Monsieur bien parisien, espèce d'André de Fouquière, type de barnum pour femme du monde et grand couturier, devient un héros (comme tous les acteurs du roman ou de la guerre) et épouse une bonne petite femme ingénue. Je me demande s'il n'aurait pas fait la même chose en temps de paix. Le but de tous les grands ou petits noceurs étant le repos, bien ou mal gagné.

Le chemin tournant, par Jean d'Abrecey. Il s'agit de conquérir une coquette ou une jeune beauté qui n'a de véritable amour que pour la vie heureuse... comme on la comprenait du temps de la revue de ce nom. Naturellement, la dame se prend au piège de la passion, c'est-à-dire se réchauffe au foyer qu'elle allume sans aucune conviction. Il est parlé de la guerre dans les accessoires de ce cotillon et tout finit par une alliance au moins aussi durable qu'elle !...

Bisbur au Démocratic-Palace, par G. T. Franconi. Je cite : « Franconi, Gabriel Tristan, caporal d'une bravoure exemplaire. Toujours prêt pour les missions dangereuses et difficiles, a été blessé au cours d'une reconnaissance très périlleuse qu'il exécutait comme volontaire. » J. Joffre.

Je me demande ce que ça pourrait bien vous faire, au fond, que l'auteur eût du talent ! Et il en a.

RACHILDE.

HISTOIRE

La Maison de Clio.— Je parlais, l'autre jour, à Pierre Séveral de la difficulté croissante que présente, dans une époque telle que celle-ci, l'exercice de la critique historique.

— C'est votre faute aussi ! me dit-il. Je vous trouve trop timoré.

J'éclatai de rire ; lui de même. La conversation ayant été remise par là dans le ton juste :

— Je comprends, ajouta-t-il ; on voudrait dire ce que l'on pense sans verser dans le pamphlet. Mais, cher Anastase, si je goûte parfois vos opinions écrites, je sais aussi, moi qui vous connais depuis si longtemps, quels scrupules et quelles incertitudes vous agitent et vous limitent. Eh ! bien moi, si quelque papier public voulait accueillir mes dires (vous savez que je suis peu en faveur dans les feuilles), j'enverrais ces scrupules à tous les diables, et ces incertitudes.

— Par où faut-il que je commence ?

— Eh ! bien, mais, pour commencer : ne pas se laisser impression-

ner (je ne parle pas des lettres d'injures que vous m'avez montrées : ça n'a pas d'importance) par les airs choqués de MM. les libéraux.

— S'ils sont sincères...

— Ils n'ont pas le monopole de la sincérité. Et puis, faites bien attention, Anastase. Prenez garde que l'Histoire libérale, après les événements actuels, est ce qu'on peut appeler une histoire révolue, du moins pour une de ses périodes essentielles. On peut y lire, la juger à ses résultats. Que les libéraux laissent là leurs beaux et grands airs ! Leur plus récente histoire, qui va de 1867 à 1914, est un miroir qu'on peut leur tendre : s'ils s'y trouvent intéressants, c'est qu'ils sont encore plus infatués que nous ne croyons. Cette histoire, quand on considère la direction générale et la signification d'ensemble des événements compris entre les deux dates que je viens de citer, cette histoire apparaît, tout du long, comme celle d'une rare impropriété mentale. Quelle outrecuidance, de faire les purs esprits, quand le monde est... ce que nous savons ! Eux, de purs esprits, eux bons, eux fraternels ? Allons donc ! Leur soi-disante embrassade universelle n'est que le geste d'une banalité mentale, — à laquelle nous devons, pour moitié, la catastrophe du genre humain.

— Vous êtes dur. Que dites-vous du point de vue que voici. Je suppose que, de certaines abstractions sociales et humanitaires, plusieurs de ceux-là mêmes qui les respectent le plus peuvent ne point s'exagérer la valeur. Il en est même, parmi ces abstractions, parmi les plus considérables d'entre ces idoles ointes du parfum des respectabilités bien pensantes, dont l'œuvre a manifestement fait faillite. N'importe, l'heure est trop grave. Leurs zélateurs fussent-ils davantage encore mordus au cœur par le doute de leur efficacité (ce qui, d'ailleurs, n'est point prouvé), elles demeurent à leurs yeux, en ces temps où toutes les forces de la dispersion et du chaos sont à l'œuvre, des signes de Ralliement. On se rallie où on peut et comme on peut. S'il faut que ce soit autour du Manitou des idéologies rationalistes, va pour cette Idole de Somnauth, bien que ses yeux de verre n'y voient goutte et que sa panse soit vide. C'est un lieu purement métaphysique de ralliement, mais ce qui s'en vient là se sentir les coudes n'est pas abstrait, et c'est l'essentiel. Du moins, c'est ce que l'on se dit. Des esprits honnêtes peuvent donc se faire scrupule de renverser l'autel vermoulu de cette communion lunaire. Sans varier le moins du monde dans mes opinions, voilà le point de vue objectif que je peux, par scrupule, me proposer.

— Et allez donc ! O Anastase-le-Bibliothécaire, et des Bibliothécaires le plus suave ! O le plus bête des anges et la plus angélique des bêtes ! O charmante fleur éliacine du pliant stoïcisme gœthien ! Spinosa rosière ! Vraiment, vous êtes d'une conscience et d'une ingénuité touchantes quand il s'agit de vous mettre dans la peau de

vos adversaires ! Vous y entrez si bien, que vous n'en pourrez plus ressortir, un de ces jours. Il ne faut pas *trop* comprendre. Qui trop comprend se prend. D'ailleurs, on ne vous saura aucun gré de votre loyauté. Est-ce une raison ? me direz-vous. Soit. Mais je me dis, moi, que le monde est brutal, égoïste, tout en intérêts et tout aux intérêts.

— C'est là une triste vue.

— *'Tis here a sad sight.* C'est (en jouant sur les mots) comme dit Macbeth montrant ses mains sanglantes. Les miennes, n'est-ce pas ? peuvent être tristes à voir aussi, mes mains de tueur, non pas du sommeil, mais de l'illusion, — de certaines illusions bourgeoisement idéalistes et humanitaires. Eh ! mais pourquoi n'étranglerais-je pas ses « cygnes », à lui aussi, à M. Prudhomme : d'autant plus qu'ils ressemblent si bien à des oies, ou même à des canards, à de vulgaires *canards* ! Vous me connaissez, vieil Anastase. Attiré d'abord par la scandaleuse réputation érotico-chartiste de l'historien des frasques de Marguerite de Bourgogne, vous m'avez, au fur et à mesure que notre amitié devenait plus étroite, de mieux en mieux compris. Vous êtes arrivé à une vue précise des conditions où avait surgi ce que vous appelâtes, en ce fameux article, ma « fermentation faunesque ». Fermentation faunesque. C'est bien cela. Vous le savez : de bonne heure, dans une vie très dure, j'eus à exister par moi-même, sur mon propre pied, à me rendre, par moi-même, compte des choses et des hommes. Point d'ouï-dire : le fait direct, nu, le fait « hagard » ; le frisson tel quel de la vie, le frisson panique ! Excellentes conditions de rendement pour une psycho-physiologie d'artiste ; puissant réactif auquel est due une bonne part du fameux bouillonnement faunesque. Et après ? Après, ceci, en matière sociale, et, de là, en matière historique, a produit un certain réalisme, vous le savez. De là, enfin, en dernier lieu, nos conversations sur la Guerre.

Ici, Séveral parut réfléchir, il hocha la tête, puis il dit avec humilité :

— Que rien de la responsabilité de nos pensées, qui s'élèvent en des jours où la terre est quotidiennement abreuvée du sang des victimes, ne nous soit évité. Il serait honteux qu'en des temps pareils elles fussent un pur jeu.

Il reprit :

— ... Croyez-moi : il est singulier que la civilisation européenne ait, pendant cinquante ans, développé l'industrialisme et, pour le reste, n'ait jamais admis d'autre possibilité que de tirer de là du Bonheur. Comme si les forces qu'elle suscitait ainsi et que sans cesse elle accroissait n'avaient point eu, intrinsèquement, quelque chose d'âpre, de brutal, qui tendait à tout autre chose qu'à la confirmation de ces conceptions épicuriennes ! Il y avait la férocité d'usine, d'un côté, et de l'autre, sur le bord opposé du gouffre sans fond qui

sépare la chose elle-même de sa représentation idéale, il y avait quoi? Le mirage, l'humanitarisme, le pacifisme, l'épicuréisme scientique, — un mysticisme rationaliste très inopérant, ce qui n'est point pour étonner ceux-là, qui, avertis de ses composants intimes, sont depuis longtemps fixés sur sa froideur secrète.

— Il y a toujours eu du mysticisme en marge de l'activité humaine.

— Mais il y a mysticisme et mysticisme, même toutes choses étant égales d'ailleurs, dans les diverses civilisations, aux diverses époques. Il y a le mysticisme qui, dans des milieux également tourmentés, aboutit aux pontifes rationalistes, et il y a, ou bien il y eut, celui qui aboutit aux Saints. Celui-ci a plus de valeur, parce que, quoi qu'il soit, il est une propriété vive de l'âme humaine. Et puis, il disposait d'une discipline meilleure. La théorie des droits de l'homme, droits innés, égaux, antérieurs à la vie et à ses œuvres, au plus et au moins au mérite et au démérite, est une conception niveleuse qui propose aux sociétés, comme fin parfaite, de *retomber*, en somme, de plus en plus, sur elles-mêmes, — dans la supposition qu'elles portent en elles seules tous les archétypes de la loi, du droit et du bonheur. Passé un certain âge, quand on a fait le tour des choses, ceci paraît odieusement abstrait. Les pontifes rationalistes, tels qu'on les a vus fonctionner à La Haye et dans diverses autres assises humanitaires, sont, ici, par la vertu du chimérique (ou roublard) mysticisme social dont ils sont imbus, les grands porte-niveaux. Je vois ailleurs, à d'autres âges, des civilisations qui ne valurent ni plus ni moins que la nôtre, mais où les âmes de bonne volonté bénéficièrent de meilleurs moyens de perfectionnement. La notion du péché, présent dans nous-même et chez autrui, exprimait seulement ceci, que la vie était considérée comme une lutte contre le mal (un mal très réel, d'authentique essence psychologique) et non comme une adhésion à l'on ne sait quels béats (et profitables) optimismes laïcs! De là les hauteurs, jamais atteintes depuis, où les volontés parvinrent. N'ayez crainte, ce ne sont point ces volontés-là qui se seraient trouvées prises au dépourvu par les événements de 1914!

— Si je retiens votre conclusion, ceci est comme une philosophie historique des derniers événements?

— Si vous y tenez... Un rudiment entre autres. Il y aurait bien des choses à dire.

— Je remonterai l'escalier de la « Maison de Clio ».

EDMOND BARTHÉLEMY.

SCIENCES MÉDICALES

Le pansement des blessés. — Dr Devaux et Dr Logre : *Les Anxieux*, Masson et Cie.

Le pansement immédiat des blessés. — Nous avons

dit, dans notre précédente chronique, que la guerre avait réveillé les discussions relatives à l'antisepsie et à l'asepsie.

La confrontation des blessures et des antiseptiques usuels n'a pas été favorable à ces derniers.

Quand nous sommes partis en campagne, la substance idéale « officielle » était l'iode; sa légende eut la vie rude et survécut même aux premiers combats ; si bien qu'on inventa des ampoules de teinture d'iode munies d'un petit pinceau qui permettaient au blessé de se badigeonner lui-même avant de faire l'application de son pansement individuel. Depuis... la roche tarpéienne... la teinture d'iode est déchue... comme un vulgaire tsar.

On a invoqué contre elle deux arguments catégoriques : 1° l'alcool coagule les tissus, et cette coagulation met la plaie à l'abri de l'action curative de l'antiseptique.

2° L'iode se précipite au contact des liquides organiques.

Le procès des autres antiseptiques : sublimé, iodoforme, acide phénique, etc... s'étant fort mal terminé pour eux, le désespoir était grand dans le camp des partisans de la désinfection chimique des blessures.

Heureusement que les *hypochlorites* sont venus sauver la situation.

Vous avez entendu parler du *liquide de Dakin et Carrel*, utilisé dans les formations sanitaires fixes et dont les résultats sont excellents. Il faut une technique spéciale... et M. Carrel m'excusera de ne pas la détailler ici, les journaux quotidiens et les magazines parlant assez souvent... et de ses méthodes et de son génie.

Ce liquide, excellent pour les hôpitaux et les ambulances immobilisées, n'est pas utilisable pour les postes de secours avancés où, — nous en savons quelque chose, — l'antiseptique liquide est encombrant et de maniement difficile.

Le Professeur Vincent, du Val-de-Grâce — à qui nous devons un sérum si efficace contre la fièvre typhoïde — paraît nous avoir dotés de l'antiseptique idéal.

C'est *l'hypochlorite de chaux en poudre*, associé dans la proportion de 1 à 9 à l'acide borique. Les résultats sont tels qu'il y a un intérêt primordial à les faire connaître le plus tôt possible. Accompagné de notre confrère du *Temps* et de *la Presse Médicale*, le docteur Fr. Helme, le Professeur Vincent parcourt actuellement le front et fait distribuer aux médecins régimentaires des flacons de poudre et un insufflateur en verre qui permet d'insuffler aseptiquement la poudre sur la plaie et dans tous ses recessus.

Ce pansement n'est pas douloureux. Si des filets nerveux sont à nu, le blessé éprouve simplement une sensation de chaleur. Aucun phénomène de causticité ne se produit.

La dissolution de la poudre est très lente ; il y a donc, pendant plusieurs heures, un dégagement lent de chlore à l'état naissant.

On peut ajouter au mélange boro-hypochlorité du chlorure de calcium (5 à 7 o/o) qui, par son pouvoir hémostatique, est très précieux contre les hémorragies.

Les bons effets d'une méthode si simple sont remarquables. Nous obéissons à un devoir impératif en l'exposant ici le plus tôt qu'il nous a été possible.

§

Les Anxieux. — Deux des meilleurs élèves du Professeur Dupré, les docteurs Devaux et Logre, ont consacré un livre, très élégamment conçu et écrit, à l'étude d'un syndrome que l'état de guerre met à l'ordre du jour.

Les auteurs, s'attachant à un point précis de cette « Pathologie de l'Emotivité » qui fait la substance de l'enseignement du Professeur Dupré à Sainte-Anne, à l'Ecole de Droit, à l'Hôpital Laënnec et surtout à l'Infirmerie spéciale de la Préfecture de Police, étudie *l'anxiété* dans la série des maladies mentales ; mais nous ne retiendrons de leur livre que leur jolie description psychologique sur *la constitution anxieuse* et leur exposé de *l'anxiété de guerre.*

Pascal était un type d'anxieux constitutionnel. En dehors de ses symptômes physiques digestifs et nerveux où le spasme prédomine, l'anxieux possède un fonds mental caractérisé par un état permanent d'insécurité « qui s'exerce et s'épanche en quelque sorte à vide à propos de tout et de rien, sous forme d'inquiétude essentielle, primitive et diffuse ». Il est hanté de pressentiments. Il croit à la déveine. Il a le goût des choses tristes, faisant sans cesse sur lui ce que Brissaud appelait la « Méditation de la Mort ».

Malade imaginaire, il lit les livres de médecine, les réclames des journaux et s'impose des régimes spéciaux. Il s'exagère les chagrins légitimes et si, par hasard, il se trouve gai, il s'inquiète de sa gaieté, disant : « La fête finira mal. » On peut lui appliquer à la lettre la citation célèbre : « Medio de fonte leporum, nescio quid amari surgit, quid ipsis in floribus angat ».

Un malade de D. et L. écrivait : « Au moment où la joie va fleurir dans mon âme, je sens comme une invisible main qui la resserre et qui l'étouffe. » Il a des obsessions et des remords.

Sully-Prudhomme, dans les poésies duquel on retrouve tous les stigmates de l'anxieux constitutionnel, disait :

> Un de mes vieux péchés me suivait pas à pas,
> Se plaignant de vieillir dans un lâche mystère ;
> Sous la dent du remords il ne pouvait se taire,
> Et *parlait haut tout seul,* quand je n'y veillais pas.

Ces nerveux arrivent parfois à s'étourdir, étourdissement qu'ils paient par une recrudescence consécutive d'anxiété ; si bien que le

monde est souvent surpris de voir un soupeur exquis se suicider après un repas où, sous l'action du champagne, il fut étincelant.

Scrupuleux, hésitants, douteurs, ils sont atteints de ce que nous pourrions appeler la maladie de l'analyse. Comme Amiel, ils sont plus ou moins « dépersonnalisés ». Leurs moindres désirs se heurtent à des perplexités telles qu'ils ne savent rien faire simplement et que, selon le mot de saint Augustin, ils ont la « vertu difficile et morose » (difficilis et tristis virtus).

On comprend que c'est surtout dans ce milieu que se recrutent les pessimistes irrémédiables... ceux à qui la guerre ne donne que trop de raisons d'extérioriser leur anxiété constitutionnelle.

Pour révéler l' « anxiété constitutionnelle » ou susciter l' « anxiété acquise », disent les auteurs, l'exposition au danger de la guerre a la valeur d'une expérimentation psychologique incomparable, portée au maximum de violence et de durée, et poursuivie à la fois sur des millions d'individus. Aux fatigues, aux blessures, aux commotions, s'ajoutent les inquiétudes familiales, l'ennui etc... Cependant :

L'expérience montre que chez les soldats sains et suffisamment entraînés, les assauts et les bombardements les plus effroyables ne produisent pas de troubles psychiques graves et persistants : tout au plus peut-on noter des états d'énervement, d'asthénie et d'obnubilation qui ne tardent pas à disparaître dans le calme et la sécurité du cantonnement de repos. On doit donc attendre que *la résistance morale du soldat bien équilibré est au-dessus de toutes les émotions de guerre*, sinon au-dessus de toutes les commotions de guerre, car la stupeur et l'obtusion transitoires sont de règle, après l'éclatement très rapproché des grosses marmites et des torpilles.

Montrant que la guerre ne crée par des troubles psychiques spéciaux, D. et L. ne paraissent la considérer que comme une cause occasionnelle chez des prédisposés.

Il semble résulter que tout désordre psychique de quelque importance suppose, dans la très grande majorité des cas, une *prédisposition morbide*, d'ailleurs elle-même invraisemblablement proportionnelle à la puissance de la cause pathogène. L'expérience demontre en effet le rôle capital de l'*état antérieur* dans le traumatisme moral de la guerre. Et chaque fois que l'émotivité et l'anxiété sont en jeu, l'existence d'une *constitution émotive* et *anxieuse* est sinon constante, du moins très fréquente.

D. et L. ont raison pour les grands syndromes psycho-pathologiques, pour l'aliénation mentale vraie.

Mais ils ont oublié un état psychique, à notre avis, bien spécial à la guerre, que le soldat a baptisé *cafard* et sur lequel nous avons insisté ailleurs (1). Point n'est besoin, ici, d'être un prédisposé. Il est la signature de la perte de potentiel nerveux causée par la série

(1) D. L. : Le Cafard. *Progrès médical*, 7 avril 1917.

ininterrompue des chocs émotionnels chez les troupes qui tiennent longtemps les tranchées. Derrière une façade physique souvent fort belle, l'esprit offensif s'est écoulé. Il faudra mettre les soldats au repos avant de les mener à l'assaut.

Les *neurasthénies de secteurs* commencent à être connues et le commandement, à juste titre, s'en préoccupe.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

QUESTIONS COLONIALES

La croisade coloniale. — La guerre, « l'atroce guerre », qui a révélé tant de choses aux Français, leur a fait aussi découvrir l'existence et l'utilité de leurs colonies. Dans ce domaine, en effet, un événement considérable s'est produit : c'est la venue en France de milliers d'indigènes, travailleurs et combattants, accourus de tous les points du monde à l'appel de la mère-patrie pour prendre part à la grande lutte. Je viens d'écrire : des milliers d'indigènes. Je ne préciserai pas exactement combien, car la vigilante censure qui a laissé imprimer les chiffres officiels dans telles brochures vendues par la Propagande à milliers d'exemplaires ne manquerait pas d'intervenir ici et de brandir ses ciseaux. Résignons-nous et attendons la fin de la guerre pour renseigner nos compatriotes sur les chiffres qui mesurent la grandeur du Sacrifice consenti par nos possessions d'outre-mer.

Mais, si je ne puis dire le nombre de ceux qui participèrent et participent encore à cette heure à la *Croisade*, du moins, qu'il me soit permis d'énumérer leurs noms de races et de fixer rapidement leurs traits caractéristiques tels qu'ils apparaîtraient immédiatement au touriste de passage dans notre grand port de la Méditerranée.

Sur les quais de Marseille, la plus vivante, la plus colorée des villes de France, on peut voir en effet circuler, tour à tour nonchalants et pressés, les soldats et les travailleurs de toutes nos colonies. Ceux de l'Afrique du Nord, d'abord, Arabes de taille plutôt moyenne que grande, aux traits réguliers et bien ciselés, mais rien du type romantique forgé par les littérateurs du XIXe siècle. De l'Arabe imaginé par les Chateaubriand, les Lamartine, les Victor Hugo, il ne demeure rien... Si... toutefois, leurs dents blanches, et puis l'admirable bravoure, l'amour atavique de la poudre... Confondus dans la foule bariolée qui les entoure, voici des Berbères du Maroc, de constitution robuste, montagnards solides. Beaucoup ont le teint clair, les cheveux blonds, les yeux bleus. Ceux-là aussi sont braves, bons travailleurs ou valeureux soldats. Feu ce pauvre Jaurès qui, durant toute son éloquente existence, passa à côté des faits et ne comprit le monde qu'à travers les mauvaises lunettes de Karl Marx, feu ce

pauvre Jaurès parla un jour « des vertueuses républiques fédératives des Berbères ». Ah! grands enfants du Maghreb, quel sourire sur vos faces rudes si vous l'eussiez entendu!

Là, tout près, ces autres fils de l'Afrique du Nord sont des Tunisiens : ceux-ci sont moins robustes et moins guerriers d'aspect. Dans le Maghreb, l'énergie décroît en allant de l'ouest vers l'est : vers l'est, la vie est plus douce et les contacts plus fréquents avec les Levantiens, les Syriens, les Grecs et les populations islamisées de l'Egypte.

Voici maintenant les représentants de notre Afrique occidentale. Là, les races sont multiples, étrangement croisées et confondues. Certain types cependant subsistent et se perpétuent et qu'il est aisé encore de discerner sur les quais de l'antique Phocée : Ouolofs, très noirs, aux traits assez réguliers, au nez souvent droit, fortement charpentés, aux jambes fortes et droites ; Toucouleurs, plus fins, peu corpulents, de taille élancée; Maures et Porognes (métis de noirs et de Maures), maigres et adornés de cheveux longs et frisés ; Peuhls, grands et minces, au teint allant du noir cuivré au café au lait, au profil bien dessiné rappelant leur origine sémitique ; Bambarras aux cheveux nattés, au nez très épaté, grands, bien charpentés, nettement dolichocéphales, et la face ornée ou abîmée par de grandes balafres; Senonfos, ornés aussi de balafres effroyables, en relief; ceux-là sont de robustes paysans ; leurs incisives sont limées ; Bobos au masque brutal ; Mossi, maigres, élancés, à la figure couverte de balafres multiples et fines ; Kassonké, d'un beau noir, aux traits souvent réguliers, au nez peu épaté, à la barbe frisée ; Malinké assez semblables aux précédents, mais plus grands ; Djerma, nègres des pays de sable, assez fins ; Habbès, nègres de la montagne, plus robustes ; Ouassolonké, au collier de barbe frisée, probablement métis de Peuhls, race militaire : ses enfants étaient Sofas chez Samory ; ils sont tirailleurs chez les Français ; Baoulé, assez maigres et malingres, mais à la figure fine et intelligente... Voici encore les représentants des races « commerçantes » : Sarrakolés, grands, sveltes, à la mine intelligente et éveillée ; Mandés, Diolas, etc. Puis, là-bas, des Minianka, des Yanga, des Songhaï, des Gourna, des Haoussa, des Kado, des Tourkan et des Gourounsé du Haut-Sénégal-Niger ; des Tomas, des Mbagga, des Soussous et des Coniaguis de la Guinée française ; des Gouros, des Yapouba et des Bétès de la Côte d'Ivoire ; des Bopas, des Baribas et des Pila-Pila du Dahomey. Oui, des fils de toutes ces races foulent actuellement le sol de France, y combattent, y souffrent, y travaillent, y vivent et y meurent!

Mais là ne s'arrête pas l'offrande de la mystérieuse Afrique : voici passer minces, élancés, nerveux, des Somalis : un bataillon des leurs coopéra à la reprise du fort de Douaumont! et ici, voici les contingents de la Grande Ile, les fils de Madagascar : Hovas, les plus nom-

breux, au teint clair jaune olivâtre, de stature grêle, aux formes élégantes, traits réguliers, cheveux plats, descendants assez purs des premiers immigrés de race malayo-polynésienne ; Betsileo, robustes et bien charpentés, au teint brun foncé presque cuivré, d'origine assez obscure ; peut-être, si l'on en croit certains ethnographes, les véritables aborigènes de la Grande Ile ; Betsimisaraka, de taille moyenne, bien constitués, le teint foncé ou noir, cheveux crêpus, lèvres fortes, les yeux légèrement bridés et nez aplati ; Sakalava, de forte taille, fortement musclés avec des attaches cependant très fines ; le nez est épaté, les lèvres épaisses, les cheveux laineux tressés en nattes ou disposés en boucles ; Bozanozano, au teint brun jaunâtre, au crâne très développé dans la région occipitale, pommettes saillantes, mâchoires puissantes, menton carré. Cruel raffinement de coquetterie : les hommes, comme les femmes, arrangent leurs cheveux en petites tresses ou en boucles et les enduisent de graisse de bœuf. Tanala, vigoureux enfants de la forêt, race de chasseurs qui, lorsque le gibier fait défaut, vit de miel et de tubercules... Voici encore les noir Sihanaka, des Bara, proches voisins des Sakalava, des Mahafaly aux cheveux lisses, des Antandroy, des Antaisaka, des Antaifasy, des Antaimorona...

Ces fils de la Grande Ile, dont certains sont d'origine malaise, s'apparient assez bien avec les contingents d'Indochine qui possèdent à Marseille de nombreux représentants : débarqué de la veille, le petit tirailleur d'Annam erre dans les rues, circule maladroitement, promenant des yeux rêveurs sur tout ce qui l'entoure : choses, bêtes et gens. Le corps fluet est perdu dans les vastes plis d'une capote régimentaire d'où émerge une face d'un jaune pâle sur laquelle l'âpre mistral met des tons de vieil ivoire. A quoi pense-t-il ? A la rizière lointaine, sans doute, à la petite paillotte sous laquelle il fait bon s'asseoir, prendre un bol de thé et bavarder avec les commères, cependant que, dehors, le soleil embrase tout, l'eau, le ciel et la terre. Aujourd'hui, rien ne l'émeut, rien ne l'étonne. La transition est trop brusque ; le froid a paralysé son corps et son âme. Il regarde tout et ne voit rien, et, mélancolique, de sa démarche que rythme un balancement continu, il revient au Dépôt, s'accroupit près d'un poêle anémique pour rêver encore à la grande plaine, aux horizons gris et brumeux de son delta tonkinois.....

Trois mois après, le petit travailleur d'Annam s'est réveillé. Il arpente la Cannebière d'un pas leste et avance au milieu de la foule avec une souplesse féline. La vieille capote étriquée a été remplacée par un élégant uniforme réséda. L'œil n'est plus atone. Il cherche et observe. Du départ de Saïgon, de l'interminable traversée, du séjour léthargique au dépôt, il ne garde de tout cela qu'un souvenir vague. Il n'est plus le Nhaqué timide, distant, humble devant l'Européen.

C'est un petit homme aux yeux vifs et pétillants, qui redresse fièrement sa fine et courte taille, sourit aux femmes, plein de la joie de vivre au grand pays de France où il vint pour « faire la guerre aux *pirates allemands* », car c'est ainsi qu'il appelle les Boches!...

Les quais de Marseille ont encore vu défiler des Canaques du Pacifique, mélanésiens couleur chocolat, aux cheveux crépelés.... Mais arrêtons là ce défilé babélique qui constitue, à mon sens, *le grand événement colonial* de ce début de siècle. Durant des ans et des ans, les théoriciens de l'expansion française se sont interrogés au sujet de la meilleure politique indigène à suivre dans nos colonies. Pendant longtemps, l'*assimilation* fut à la mode, et, somme toute, encore qu'on ait dit le plus grand mal de ce système, il n'était pas si déplorable, puisque c'est à lui que nous devons les résultats obtenus dans nos vieilles colonies et en Cochinchine. En ce dernier pays, notamment, les méthodes instaurées par le grand gouverneur que fut Le Myre de Vilers furent couronnées d'un succès certain. Plus tard, la *politique d'association* fut prônée. Il fut de bon ton de préconiser la multiplication des centres d'enseignement du français. Les avis différaient cependant sur le point de savoir s'il convenait de faire de nos sujets des primaires (il y en a déjà beaucoup dans la métropole), des bacheliers ou bien des professionnels. La plus forte cote, en ces derniers temps, allait à l'enseignement professionnel qui paraissait de nature à fabriquer le minimum de déclassés. Concurremment fut vantée la nécessité d'exiger de nos administrateurs la connaissance approfondie des langues parlées par leurs administrés. Des examens furent institués et l'obtention des grades fut subordonnée à la passation d'épreuves aussi redoutables que celles de la maçonnerie. L'interprète était proclamé l'ennemi : tout fonctionnaire se respectant un peu devait parler nègre ou annamite.

Au moment précis où ces théories s'épanouissaient en sens divers, et, chose curieuse, donnaient parfois d'intéressants résultats, le *grand événement colonial* s'est produit, la croisade de nos fidèles sujets d'outre-mer accourant dans la métropole pour l'aider à lutter contre l'ennemi d'outre-Rhin. Des milliers et des milliers d'indigènes sont venus en France et ceux-ci, qu'ils s'y installent à demeure ou bien repartent un jour dans leur colonie d'origine, apprennent à nous connaître, à vivre de nos mœurs, à pénétrer nos usages, à parler notre langue et il est permis, sans optimisme exagéré, de prévoir que, lorsqu'ils parleront français, ils penseront en Français. Ainsi, *en fait*, se trouvera résolu de la meilleure manière le problème dont l'assimilation et l'association n'ont jamais constitué qu'une des faces. Dans le *Rappel* du 23 avril 1917 parut un article fort intéressant dans lequel M. Laguépie s'inquiétait des familiarités excessives des femmes de France à l'égard de nos tirailleurs ou travailleurs colo-

niaux. Ce mal, si mal il y a, se corrigera de lui-même après quelques expériences et il n'est pas à craindre que Sénégalais ou Annamites emportent une trop mauvaise opinion des femmes françaises. A vivre plus longtemps à nos côtés, ils apprendront vite que certaines exceptions, certaines facilités excessives ne constituent pas une règle générale. Le discrédit de la famille française ne me paraît pas plus à redouter que la submersion de la race par les éléments étrangers. La France de la Marne, de l'Yser et de Verdun n'en est pas encore à redouter le sort de Carthage en proie aux mercenaires. Au reste, ses sujets indigènes ne sont point des stipendiés. Ce sont de vrais fils de France et il serait touchant de citer les innombrables témoignages par lesquels s'affirment chez eux la noble joie de servir la patrie commune en même temps que leur indignation de voir les Allemands les traiter de sauvages.

Le concours simultané en France de ces milliers d'hommes de races diverses pouvait cependant présenter un danger : il était à redouter qu'envoyés sur le champ de bataille ou parqués à l'usine ils n'eussent l'impression d'être des *frères cadets*, suivant l'admirable expression d'Albert Sarraut, dont leurs aînés abusaient. Cette crainte doit être bannie. Des organes privés comme l'*Alliance française* et le *Comité d'assistance aux troupes noires* ont constitué des centres de réunion, des *foyers*, où jaunes et noirs peuvent trouver les amusements chers à leurs races et aussi un réconfort moral. De plus, réforme essentielle, amorce d'une réforme plus générale que j'étudierai dans un prochain article, un *décret du 23 mars 1917* a confié au Ministre des colonies dans toute l'Afrique du Nord les attributions qu'il possédait déjà dans toutes nos autres colonies en matière de recrutement. Désormais, une pensée unique présidera au rassemblement pour la métropole des troupes et de la main-d'œuvre indigènes en tenant compte tant des exigences de la défense nationale que des sacrifices déjà consentis ou de ceux qui peuvent être encore demandés à nos possessions sans compromettre leur sécurité politique ni leur prospérité économique. Désormais, un contrôle permanent et compétent vérifiera les résultats du recrutement, s'assurera de la bonne utilisation des contingents, tant dans les dépôts et sur le front qu'à l'usine, et se préoccupera de les maintenir en parfait état de santé physique et morale.

Chaque jour, dans son *Homme déchaîné*, M. Georges Clemenceau, non, peut-être, sans un certain sadisme, mais, certainement, avec une verve sans pareille et un admirable talent, incite à l'action les impuissants du jour. Récemment ses observations s'adressèrent au Ministre des colonies qui, pensait-il, n'était pas venu rue Oudinot « pour coloniser », mais bien pour intensifier le recrutement indigène.

M. Clemenceau, vous vous trompez ! Ce serait une erreur regret

table et lourde de conséquences pour l'avenir de croire que la tâche du pouvoir central aux colonies doit actuellement se borner à « lever des hommes ». Il y a mieux à faire. Il ne s'agit pas seulement d'intensifier le recrutement des combattants et des travailleurs indigènes pour la durée de la guerre. Il convient de regarder plus loin. Les hostilités terminées, nous aurons besoin de nombreux travailleurs pour remplacer tous ceux, si nombreux, hélas ! que la guerre aura fait disparaître ou aura rendus impotents. Nous aurons besoin de denrées d'alimentation, de matériaux de construction, de minerais, pour combler le déficit de nos récoltes, pour réparer les ravages de l'ennemi, pour alimenter nos usines, en un mot, pour assurer la renaissance du pays et son relèvement économique. Les travailleurs, nous les trouverons par milliers dans nos colonies, si nous n'avons pas tari leurs ressources en hommes par un recrutement exagéré ou poursuivi sans méthode ni tempéraments. Les matières premières, nous les trouverons également dans nos colonies, si, dès maintenant, les mesures sont arrêtées et judicieusement ordonnées et si toutes les richesses qui s'offrent sont soigneusement mises en valeur. Mais, question capitale, foncière et *préjudicielle*, travailleurs indigènes et matières premières coloniales ne pourront parvenir dans la métropole et y combler les vides que si nous possédons une flotte commerciale suffisante pour les y transporter.

Rassembler des hommes, semer, récolter, creuser et exploiter, enfin, transporter êtres et choses, voilà les articles essentiels du programme. Pour le bien remplir, beaucoup de méthode, beaucoup de ténacité et d'énergie seront nécessaires. Si, parfois, nous venions à désespérer ou à douter en présence de la difficulté de la tâche à remplir, n'oublions pas que sa réalisation intégrale constituerait l'affirmation suprême de l'aide coloniale à la métropole : après l'admirable et héroïque croisade de guerre, la bonne croisade du labeur pacifique et des réparations économiques !

CARL SIGER.

LES REVUES

La Grande Revue : M. Bernard Shaw sur le front de guerre. — *La Revue de Paris :* un poème de Mme de Noailles. — *La Caravane :* vers de M. Henry Céard. — *Les Humbles :* « Albert Thierry », par M. F. Leprette. — *Revue des Français :* L'Allemagne organise son avenir commercial. — Memento.

M. Bernard Shaw a toujours frondé l'opinion publique. C'est un courageux moyen de parvenir au succès et c'est un procédé rapide quand on le soutient par beaucoup de talent dans son art ou sa profession. La conduite du prestigieux auteur de *Candida* a été logique en 1914 : il tenait pour la neutralité anglaise. Aujourd'hui, il se rend à une invitation du haut commandement britannique en France et il

publie ses impressions de visiteur. **La Grande Revue** (avril) en donne une traduction sous ce titre très personnel : « Un tour « à l'œil » au front. » M. Shaw avait vu Ypres, autrefois. Voici sa vision actuelle :

Je ne tarde pas à me retrouver dans Ypres. Ses maisons sont debout, comme les villas et les fermes. Comme elles, elles n'ont plus ni toits, ni planchers. Ce n'est plus rien que des abris contre les shrapnells. Les Allemands, avec une persévérance exemplaire, ont converti une cité de demeures confortables à l'usage d'aimables gens, en abris à l'usage de n'importe quelles troupes qui jugent convenable d'utiliser la ville, à un moment donné, pour des mesures militaires antiallemandes. Ainsi, le Boche, sur le sentier de la guerre, est raillé par le Démon de l'Imprévu, qui règne glorieusement en maître, lorsque le tambour commence à battre. Sur le front, tout est ordonné avec une précision et un ordre militaires ; mais jamais quoi que ce soit ne se passe comme c'était arrangé. Sur cent ordres, quarante-neuf sont « wash out », effacés; formule poétique pour dire « annulés ». Le visiteur lui-même doit bientôt secouer sa routine de civil pour l'ordre et la ponctualité. Le matin, le capitaine propose; l'après-midi, le général dispose, — généralement par une invitation très agréable, qui est joyeusement traitée comme un ordre.

Donc Ypres a ses foyers, ses toits, ses planchers et ses douceurs domestiques rasés et détruits. Mais, intrépide, elle dresse encore ses murs vers le ciel et incite ainsi l'artillerie allemande à « l'arroser » encore. Cela donne à un tour dans ses rues un piquant qui manquait à l'heureuse saison du carillon de midi. Au-dessus de moi un aéroplane volait : un aéroplane britannique, car le hasard fit que, durant mes huit jours au front, je ne vis pas voler un seul aéro boche. Et bientôt, autour de lui, le ciel apparut criblé de vesses de loup. Il continua triomphalement sa route. Et quand les vesses de loup et le bang-bang des canons antiaériens s'arrêtèrent, par découragement sans doute, j'éprouvai un extraordinaire lapsus de patriotisme et même de bienséance. Oubliant que le guerrier qui était dans le ciel pouvait être un de mes amis, je me demandai pourquoi les canons ne continuaient pas à tirer. Il me semblait que c'était une intolérable négligence de leur part d'abandonner aussi vite la partie. On m'expliqua alors qu'il aurait fallu repointer les canons pour leur permettre de viser une cible qui voyageait à 160 kilomètres à l'heure. Une personne de mon intelligence aurait dû savoir cela sans qu'on le lui dise, aussi je fus un peu décontenancé et même, à la réflexion, un peu horrifié quand je découvris que je jouais le rôle d'un sportman, rôle que j'ai si souvent désapprouvé.

« La Technique de la guerre » inspire en particulier la verve éblouissante de Bernard Shaw. « Je compte qu'il faut tirer 5000 obus pour avoir la chance qu'un atteigne le but », écrit-il. Ses observations le conduisent à cette remarque :

J'ai gardé, je l'avoue, une si triste opinion des hauts explosifs que je suis d'avis que nous retournions à la poudre noire des canons de Waterloo, si, toutefois, il était possible d'en transporter l'énorme quantité dont

il serait besoin. J'ai déjà dit comment les maisons d'Ypres sont encore debout, bien que, en fait, une bombe ait explosé dans chacune d'elles. Ces bombes font des trous prodigieux dans le sol. Elles lancent jusqu'au ciel les mottes de terre avec une force volcanique. Mais le ciel est précisément le lieu où on n'en a pas besoin. Un explosif expansif, mais ascendant avec moins de violence, un explosif plus terre-à-terre serait bien plus utile. Il effondrerait une maison en faisant sauter sa base, au lieu d'enfoncer d'abord son toit, pour le faire sauter de nouveau, ce qui est très superflu. Ce qu'il faudrait, dirait l'amateur, c'est une force latérale, non verticale. Messieurs les inventeurs, notez cela, s'il vous plaît.

Dessous l'humour, on sent la réelle émotion de l'écrivain. Elle perce, à travers de courtes phrases comme celle-ci : « La vie est très incertaine au front, mais la mort l'est aussi. » Il a l'air de toujours plaisanter et il accomplit de bonne besogne : il veut stimuler la fabrication des engins de guerre, il remplit son devoir civique. Sa façon ne saurait le contraindre à s'affubler d'un faux nez et d'en tirer une voix d'inspiré mystique, comme on le voit faire à MM. Lavedan, Capus et Donnay, par exemple, tellement leur petitesse les épouvante, malgré les palmes décoratives de leur habit.

Nous quitterons Bernard Shaw sur ces lignes où il conclut à la nécessité du sang-froid :

Encore une morale. Tous les gaz, poisons, liquides enflammés que nos ennemis peuvent inventer et que nous imitons, sont négligeables comme facteurs de la victoire, comparés à l'augmentation dans le nombre et la précision des armes qui tuent en masse. On peut augmenter cette précision, non seulement en améliorant l'arme, mais aussi en étant bien maîtres de notre tête au moment qu'on s'en sert. Là est le mal que cause la haine : elle est mauvaise conseillère. L'homme qui dit : « Je tournerai la manivelle de la mitrailleuse, mais je ne détesterai pas mon ennemi » a réellement plus de chances de le toucher. Celui qui enterre la hache a plus de chances de l'enterrer dans le crâne de l'ennemi qu'il respecte, que de se couper les jambes.

§

D'une gerbe de beaux poèmes que Mme de Noailles donne, dans la **Revue de Paris** (1er mai) :

La douleur est pressée et ne peut pas attendre,
Il lui faut un subit et vaste apaisement ;
Je ne sais où j'ai lu ces mots plaintifs et tendres :
« Souffrir est un très long moment. »

Bondissant comme un cerf qu'un chasseur assassine,
Le turbulent désir ne peut être prudent.
C'est vous qui le criez, princesse de Racine :
« Je meurs si je vous perds, mais je meurs si j'attends ! »

Ces paroles de feu, ce pantelant dilemme
Que jette à votre amant votre esprit irrité,
C'est le puissant soupir de l'être, dès qu'il aime.
— Sombre Amour, composé d'âme et de volupté.

Puisque jamais l'instant de vivre n'est propice
A ton avide espoir, prompt et vertigineux,
Puisque tout désir court vers un sûr précipice,
Et pour être éternel veut être ruineux,

Quel est donc le souhait de ces deux corps qui tremblent
Enlacés, se faisant plus serrés, plus étroits,
Comme pour se tapir dans le néant? Il semble
Qu'ils cherchent un tombeau, dans leur suave effroi.
Et la volupté n'est, peut-être, je le crois,
Que l'essai de mourir ensemble...

§

La Caravane (avril) publie ce curieux poème de M. Henry Céard, daté de mai 1916 :

TOUS LES SOIRS

Tout avec l'horizon s'obscurcit; — l'âme est noire.
Harmonies Poétiques, LAMARTINE.

A quoi sert que ma lampe, en ma solitude, s'allume?
Aucun ne m'intéresse plus des livres que j'aimais.
Lire encore? Et quoi lire? — Et je tire, et tour à tour remets
En place, sans les feuilleter, volume après volume.

L'angoisse, — ainsi que le marteau bat le fer sur l'enclume, —
Bat mon cœur à grands coups. — Sur ce rythme, si je rimais
Quelqu'un de ces sonnets que nul ne connaîtra jamais.
— Mais de mes doigts découragés, bientôt tombe ma plume.

Je vais sur mon balcon, et, de ma terrasse, je vois
Au delà du morne Paris, sans lumière et sans voix
La Victoire arrêtée, et la Misère qui s'approche.

Le viril Enthousiasme est mort, mort avec les Espoirs!
— Dans je ne sais quelle chapelle, au loin, sonne une cloche...
Et ce soir douloureux ressemble à tous les autres soirs.

§

Dans **Les Humbles** (avril), M. Fernand Leprette rend hommage à la mémoire et à l'œuvre d'*Albert Thierry* :

Né à Montargis le 25 août 1881, Albert Thierry a été tué le 26 mai 1915 à Aix-Noulette. « *Cette fin brève et militaire*, dit M. Paul Desjardins, *conclut avec dignité l'ouvrage interrompu d'une vie juste.* » Il entra à Saint-Cloud en octobre 1900, âgé de dix-neuf ans; il fit une année de service militaire, obtint une bourse de séjour à l'étranger, resta en Allemagne de 1903 à 1905, revint en France comme professeur à l'Ecole primaire

supérieure de Melun, puis à l'Ecole normale de Versailles, menant une vie « *strictement ordonnée*, nous rappelle aussi M. Monatte, *entre sa fonction de professeur et la création d'une œuvre littéraire qui n'aurait pas tardé à retenir l'attention générale* ».

... Sorti du peuple, dégagé de l'ignorance et des préjugés du peuple, parvenu à la liberté d'esprit que donne le travail, ayant pénétré les arcanes de la philosophie, formé son goût aux choses de l'art, — possédant enfin une méthode critique,— il pouvait, comme font la plupart des jeunes prolétaires qui, selon l'expression de M. Paul Bourget, franchissent une étape, — il aurait pu s'asseoir à la table des bourgeois et renier ses origines et méconnaître ses anciens frères. Thierry s'est reconnu homme de fidélité. Il s'est replacé volontairement au milieu du peuple en se donnant la tâche difficile du serviteur, de l'apôtre, en essayant d'humaniser son frère, puis de l'élever au-dessus de lui-même, en s'efforçant de lui restituer la méthode,la forcede pensée qu'il avait acquises grâce à ce frère. Homme de fidélité, non pas à la façon de Psichari qui, après une vraie vie de solitude et de silence, « *se soumet à sa loi sans plus de peine que les astres suivent, dans les champs du ciel, la route tracée* », non pas homme de résignation ou d'obéissance. Homme de fidélité, parce que s'il veut le règne de la justice, il ne doit abandonner ses compagnons ni les défendre d'en haut. « *C'est un devoir multiple et profond que d'accroître ses connaissances, que de fortifier sa raison, que d'agrandir son esprit, surtout si l'on veut que ce savoir serve les pauvres et les hommes, mais* — ajoute-t-il en s'adressant aux bourgeois — *sachez que nous nous en servirons pour nos pères, pour nos frères, et s'il est nécessaire, contre vous.* »

Thierry ne revient pas au peuple, la bouche fleurie d'éloquence et de hâbleries, il n'évoque pas de mirages où se complairaient l'ignorance, l'anarchie, la jouissance. Austère pour lui-même, Thierry impose à ses frères la même austérité. Il dira la vérité toute nue, telle qu'elle lui apparaît. Assez de boniments électoraux, de beuveries et de criailleries. Vous voulez que la Justice soit. Sachez le vouloir. Apprenez le stoïcisme ouvrier. Tout est là. Ne comptez que sur vous-mêmes. Quand vous serez dignes de la Justice, celle-ci sera. « *La Justice, c'est l'effort de l'homme pour réparer tout au long de la vie humaine l'inégalité naturelle* », dit-il.

§

De la **Revue des Français** (15 avril) :

Tout comme dans les temps passés, malgré la dureté des temps présents, pour les temps futurs, l'Allemagne organise son emprise commerciale chez les neutres.

La Suisse, en particulier, sert de champ d'activité aux nombreux émissaires allemands.

La légation allemande vient de louer à Berne pour plusieurs années deux importants hôtels. On y installe de confortables bureaux, dont une partie sera occupée par les directeurs officiels de cette organisation qui ont tous des attaches militaires et sont pour la plupart des officiers réformés de la guerre; l'autre partie — la plus importante — de ces installations est réservée aux bureaux de deux sociétés privées, inscrites comme telles aux registres du commerce fédéral, la « Militaria » et la « Metallum ».

Ce n'est pas tout. D'actifs pourparlers sont engagés avec les propriétaires du grand Casino dominant l'Aar et la Ville dans une situation magnifique et qui a nom le Schæntzli où il est question d'établir une foire allemande permanente d'échantillons. Si l'affaire n'est encore conclue, cela tient à ce que la Ville de Berne, créancière en première hypothèque de la Société propriétaire du Schæntzli, redoute un peu de voir l'Allemagne prendre une si grande avance sur les concurrents qu'elle aura à combattre dans l'arène commerciale et industrielle « neutrale » que deviendra la Suisse, menacée de devenir, malgré elle, après la guerre, un poste avancé économique pour les Empires Centraux au détriment des puissances de l'Entente. Celles-ci n'en sont encore qu'à de vagues projets, du moins en ce qui concerne l'Angletetre et la France; car la Chambre de commerce italienne, très fortement appuyée par son gouvernement, vient de décider la création, en Suisse, d'une foire italienne d'échantillons.

Voilà un avertissement qui devrait être écouté. Au lieu de tant de paroles vides, ou de haine, ou d'un patriotisme qui n'est que jeux de mots, sans idée et sans cœur, de ces conférences toujours officielles où les grands mots déferlent, — que chacun fasse son métier, sa propagande professionnelle, — que l'Etat fasse un faisceau solide des bonnes volontés, — qu'on organise et prépare l'avenir, si l'on veut que la France survive à ses pauvres morts !

§

Memento. — *Revue hebdomadaire* (28 avril) : — « Un peintre-soldat : le sous-lieutenant Julien Lemordant », par M. Ch. Le Goffic.

Revue des Deux-Mondes (15 avril et 1er mai) : — « Solitudes », une fort belle œuvre de M. E. Estaunié. — « Les yeux de l'Asie », par R. Kipling.

Le Correspondant (25 avril) : — « Le jubilé de Dante et le Saint-Siège », par M. H. Cochin.

Les Cahiers idéalistes (mai) : — « Russie, chant de la liberté » par M. Marcel Martinet. — M. G. Séailles : « Pour une Paix durable ». — « Méditation sur la prière », par M. E. Dujardin. — M. Han Ryner : « L'espérance est notre vertu ». — Aussi bien, voici ce que devient le « dialogue de guerre » de M. Han Ryner, par la grâce des censeurs :

L'ESPÉRANCE EST NOTRE VERTU

A Paris, dans la chaire de Notre-Dame, un prêtre parle :
La direction des Cahiers Idéalistes ne croit pas devoir publier cette première partie du dialogue, bien qu'elle ait été autorisée par la Censure, la seconde :
Dans la cathédrale de Cologne, un prêtre parle...
ayant été entièrement censurée.

La Revue de Paris (1er mai) : — De M. Marc Henry, la suite de ses vivantes études sur l'Allemagne : « Hambourg, Brême, Lübeck ». — Un beau roman de M. Arnold Bennett : « Hilda Lessways ». — « Le Portrait », par M. Pierre Mille.

Je sais tout (15 avril) : — « Lloyd George », par M. P. L. Hervier.

Revue Bleue (21 avril) : — M. E. Seillière : « L'avenir de la philosophie bergsonienne ».

Revue des Nations latines (1er mai) : M. E. Driault : « Les Napoléons et l'alliance latine ». — M. L. Rosenthal : « L'expansion de l'art français à l'Etranger ». — M. Julien Luchaire : « Expansion, expansions... » et « Autorité et liberté en temps de guerre ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Les Grands Concerts. — Les « Concerts Colonne-Lamoureux » ont fait cette année un effort dont on doit les féliciter sans réserves. La fin de la saison fut marquée par une véritable débauche de très importants ouvrages. Jamais la symphonie française n'avait été à pareille fête, et la déduction qui s'en dégageait assez nette est qu'en somme, avec l'apport de nos alliés les Russes, on arrive fort bien à se passer d'une bonne partie de la musique allemande. Si, à la place de Beethoven, on avait ajouté à ce qu'on nous donna du Mozart et du Wagner avec un peu de Weber et de Schubert autour et quelque chose de M. Richard Strauss de temps en temps, on n'aurait vraiment rien à désirer. Il y a encore Liszt, qui fut durant presque vingt ans quasi notre compatriote; Liszt, l'ami, le soutien et champion infatigable de Berlioz, le modèle de Franck et, à certains égards, de M. Saint-Saëns en personne. Est-ce que ledit M. Saint-Saëns et M. Masson, son compère, le proscrivent aussi? — puisqu'enfin, par abracadabrante aventure, ce sont eux et M. Junius de qui les oukases régissent, anachroniquement désormais, les programmes de nos concerts. M. Saint-Saëns eut pourtant une lueur de bon sens à propos de Beethoven. Avancer « que Beethoven n'était pas Allemand sous prétexte que son grand-père était Hollandais » équivaut évidemment à peu près à prétendre que notre national et cocardier Polybe ne serait point Français parce que son papa naquit à Francfort. Quoique, au fond, la question soit complexe et séduise la réflexion. La recherche des paternités est à la fois instructive et troublante. La nationalité comporte avant tout un asquiescement individuel, et, entre parenthèses, il est curieux que les gens du XVIIIe siècle se sentaient plus spontanément que depuis « Européens » et même citoyens de l'univers; l'ancestralité et les influences raciales s'attestent des facteurs déterminants dans la sensibilité d'un homme et surtout d'un artiste. Germain néerlandais ou rhénan, et, au surplus, l'un et l'autre, Beethoven offre entre tous de profondément allemand le caractère expressément subjectif de son art; subjectivité que la surdité du musicien eut pour inéluctable conséquence d'exaspérer. Je le notai ici à deux reprises, en dernier lieu le 16 avril 1914, à l'occasion du *Beethoven et Wagner* de Teodor de Wyzewa, et je ne fus pas peu stupéfait d'avoir scandalisé par là d'excellents esprits et même irrité des amis, ce qui montrerait à quel point, résultât-elle

'un fait matériel irrécusable, la vérité objective est d'acceptation ifficile quand elle choque nos sentiments ou préjugés. Aussi, lors- u'on a le devoir professionnel de la dire ou, pour le moins, d'écrire e qu'on croit l'être, est-il indispensable de se résoudre à pratiquer à out instant la méthode cartésienne ; à faire table rase de ses goûts omme de ses admirations antérieures, si cruel cela dût-il être; à nême oublier jusqu'à ses conclusions précédentes au risque de ontradiction, car on a plus de chances d'approcher de la vérité en e contredisant sincèrement qu'en cherchant à avoir toujours raison, u à en avoir l'air, ce qui est parfaitement oiseux pour soi-même et ndifférent à autrui, auquel on s'adresse. Il est trop évident que, si Beethoven n'avait point été sourd à trente-deux ans, sa musique eût té tout autre et, sans doute aucun, moins étroitement subjective arce que plus spécifiquement musicale. L'influence de Beethoven ut par dessus tout d'ordre sentimental et « moral », si j'ose em- loyer cet équivoque et tendancieux adjectif. Et c'est en quoi elle a té précieuse et féconde. Wagner glorifiait Beethoven d'avoir « sanctifié » les ressources de son art. Il a pour le moins grandi usqu'à l'auguste la conception et les aspirations de l'art sonore, ont il fut du même coup un vulgarisateur sublime. Un captivant olume de *Critiques* de Théodore de Banville, qui vient justement le paraître, se joint au *Graindorge* de Taine pour témoigner de 'ascendant régénérateur qu'il exerça chez nous vers la fin du econd-Empire agonisant entre Offenbach, Hervé, Meyerbeer et les taliens, sans compter Mlle Rigolboche et Thérèsa. Il a certes hu- anisé, et même surhumanisé la musique, en y introduisant l'in- uiétude et l'hyperesthésie pathétique du romantisme littéraire. A 'audition de la *Symphonie en do mineur*, la Malibran jadis se âmait dans une crise de nerfs. Nous ne connaissons plus de pareils aroxysmes en face de Beethoven. L'accoutumance autant que l'évo- ution sensorielle épure l'émotion issue de l'œuvre d'art de ce qu'elle ontenait d'insciemment pathologique, si redouté de Gœthe. Si le su- lime frise aisément le ridicule, le pathétique confine au pathos et eut le devenir, pour la postérité, sans la beauté spécifique objecti- e. Un de mes amis polonais me racontait que, visitant un jour avec a femme, claveciniste réputée, l'atelier de Rodin, ils s'épandaient ous deux en métaphores, s'extasiant sur la poésie et la profondeur ymboliques des chefs-d'œuvre qui les entouraient. Sur quoi le Maître eût répliqué : « Tout ça, c'est très joli, mais l'art c'est autre hose. Tenez : faire une belle cuisse, voilà ce que c'est que l'art. Faire une belle cuisse ! » Et il paraît que le sculpteur répétait sen- uellement ces paroles, comme si l'eau lui en fût venue à la bouche. En effet : « faire une belle cuisse », c'est créer de la beauté, qui seule st éternelle et, partant, avec elle, l'émoi qui lui est propre et qu'elle

engendre à tout jamais, imprescriptible. Musicalement, Beethoven n'a jamais « fait une belle cuisse ». Il exprima une âme tourmentée, éperdue d'idéal et de désespérance, par des sons qu'il n'entendait plus, et son affreuse infirmité lui rendit la beauté purement spécifique inaccessible. Son art ne fut pour lui qu'un « moyen » et il est douloureux, mais logique, que ce moyen fatalement imparfait trahisse avec le temps une caducité intrinsèque. Il y a dans le cas de Beethoven, non seulement du Rousseau, qui y est le meilleur, mais de l'Ary Scheffer et du George Sand. Aujourd'hui, on éprouve avec lui l'impression décevante que laisse la lecture des discours d'un tribun passionné, dont le verbe pourtant vous avait empoigné jusqu'aux larmes. Il a dramatisé la symphonie, et sans doute on peut admettre que le drame lyrique de Wagner procède en quelque sorte du développement beethovenien. Mais ce développement symphonique est purement dramatique et le drame wagnérien, purement musical. La différence se décèle essentielle et ses effets catégoriques. On s'en persuade avec Mozart, auprès de qui l'admiration s'émerveille toujours davantage à mesure qu'on le pénètre sans en avoir jamais fini. C'est qu'il y a plus de « musique » dans un simple quatuor de Mozart que dans toutes les symphonies de Beethoven. On nous joue trop peu de Mozart. Pourquoi ? Si on le négligeait moins, on s'apercevrait vite qu'au fond la *Jupiter* est plus près de *Tristan* que la *Neuvième* avec l'apparat de ses chœurs, et que la filiation se déroule authentique jusqu'au plus « avancé » de nos plus jeunes contemporains ; tandis qu'on fut contraint de constater combien, privé de l'escorte épigone de maints satellites teutons, Beethoven isolé détonnait parmi la luxuriante floraison sensorielle qui poursuit d'un imperturbable instinct l'objective évolution de l'art sonore.

M. Saint-Saëns y détonnait aussi, fort notablement d'ordinaire, et même avec sa *Symphonie en do mineur*, qui cependant est ce qu'il fit de plus considérable. Par malheur, la considération qu'elle implique s'atténue comme automatiquement à chaque épreuve. L'évidente élévation de l'effort ne prévaut point contre le conventionnel et le périmé des moyens. La dédicace à Liszt souligne l'artificiel assez gauche et l'incohérence finale d'une forme qui n'emprunte aux innovations du précurseur qu'une unité thématique toute superficielle. Cette écriture coulante indiffère en son élégance désuète et ce métier néo-classique revêt l'allure de procédés d'un assez obsédant didactisme. Assurément on aimerait autant du Mendelssohn, que M. Saint-Saëns a bien raison de réclamer. Le public n'y découvrirait peut-être guère de « ressemblances avec Wagner », mais il en reconnaîtrait comment, un demi-siècle ou presque avant M. Saint-Saëns, on savait aussi bien que lui, et même avec une sensibilité plus fine, exploiter habilement Bach, Mozart et Beethoven et en amalgamer

les styles, que M. Saint-Saëns ici se contenta, tout spécialement dans l'adagio, d'engounoder. Les tendances tartigrades de cette symphonie s'accusent mieux encore en remarquant que, datant de 1886, elle fut élaborée parallèlement à celle de Franck et à la *Cévenole* de M. Vincent d'Indy. Dans ces deux-là, si l'influence de Beethoven demeure manifeste, l'acquis de Bach s'empourpre des révélations wagnériennes. Même aujourd'hui on conçoit que cet art, auquel le recul des années dorénavant confère un caractère de transition, ait pu durant un certain laps constituer un art « d'avant-garde ». On y marchait déjà vers l'avenir à la suite de Liszt, autant, quoique plus doctement peut-être et par d'autres chemins, que les Russes. Cette *Symphonie sur un Air Montagnard français* n'est pas seulement le chef-d'œuvre de M. Vincent d'Indy, mais aussi un chef-d'œuvre tout court et, dans ses limites, à coup sûr un des plus accomplis de l'art musical. On déplorait en l'écoutant qu'un artiste si rarement doué, qui donna le plus fréquemment chez nous l'exemple ou l'illusion de la puissance, n'ait point exclusivement et tout ingénument consacré ses facultés à la composition, au lieu de s'ériger théoricien et directeur de la *Schola cantorum*. Ce respectable apostolat pédagogique n'aura pas été moins néfaste aux créations du musicien qu'aux disciples du magister. Après la *Sonate en mi* et plusieurs autres choses, *la Queste de Dieu* nous en vient d'apporter une preuve nouvelle éloquemment mélancolique. Le goût croissant de M. Vincent d'Indy pour l'abstraction des combinaisons intellectuelles a ostensiblement endommagé la plus belle portion de son œuvre, mais il faut certes s'être inconsciemment imbibé de professorat jusqu'aux moelles pour aboutir à l'heure qu'il est sans embarras à exposer systématiquement un thème, d'ailleurs, plutôt pâlot, d'abord en canon à trois voix, puis à deux, ensuite solitaire et enfin fragmenté. Un pittoresque un peu heurté et quelques brillants, sinon clinquants effets d'orchestre ne palliaient qu'insuffisamment la puérilité de ce petit jeu de patience antédiluvien. Le *Requiem* de M. Gabriel Fauré, dont on eut la joie le même jour, s'avérait aux antipodes de cet art. Non que le compositeur y renonce à aucune des ressources du métier et n'use même, s'il lui plaît, de l'imitation canonique; seulement il y a la manière. M. Fauré est un artiste chez lequel la science la plus solide et la plus subtile à la fois est tellement assimilée par le génie du musicien qu'elle y semble comme infuse et résorbée; et ceci est le comble de l'art. Ce *Requiem*, en sa sérénité limpide, n'a guère d'antécédent en l'espèce. Ce n'est plus la tragique épopée dantesque où culmine le *Dies Irae*. Un *In paradisum* y supplante l'évocation grandiose de la Vallée de Josaphat. C'est, bien plutôt que même une prière, une élégie suave, un hymne presque voluptueux

au « repos éternel ». Sans doute, on pourrait insinuer qu'en se détournant de la fresque l'artiste ici fròla la miniature, et il est de fait que, rehaussée de parure orchestrale et chorale, *la bonne Chanson* fournirait un pendant à peu près symétrique à ce délicat *Requiem*. Il n'en reste pas moins une œuvre délicieuse, de l'originalité la plus vive et d'une harmonieuse beauté. On entendit encore, en cet avril prodigue en giboulées comme en musique, *Antar*, où Rimsky-Korsakow promettait plus qu'il n'a tenu; de M. Igor Strawinsky, un éclatant *Feu d'Artifice* dont l'acoustique de la salle humecta quelque peu les fusées et enroua les pétards; *la Mer*, où Claude Debussy s'évertua prestigieusement à frayer pour la symphonie des voies neuves; un *Hymne à la Saint-Jean d'Eté*, plein de sincérité charmante, du vaillant « poilu » Ladmirault. Le mois d'avant, de M. Albert Roussel, on avait applaudi le spirituel *Festin de l'Araignée*, qui n'est pas, comme on pourrait croire, la cervelle de M. Saint-Saëns et, au rebours du *Feu d'Artifice* effusqué, sonna fort bien au même endroit. L'acoustique a de ces caprices. On ouït aussi par deux fois, de M. Maurice Ravel, les suites d'orchestre de *Daphnis et Çhloé*, lesquelles m'entraîneraient trop loin pour aujourd'hui. Mais je ne veux pas terminer cette chronique sans avouer qu'à la réflexion je comprends les scrupules de la censure à l'égard des passages supprimés dans mon dernier article. La loi du talion exige une réciprocité rigoureuse, et, à en énumérer de sang-froid les effets correspondant, en l'occurrence, aux motifs, on se convainc qu'il est des choses que l'équité commande et que souffre difficilement le papier. Il suffit d'ailleurs qu'on les fasse.

Memento. — Prière de lire, dans mon dernier article, page 329, ligne 37, « déterminer chez *toi* », au lieu de « chez soi »; page 334, ligne 35, « évolution longtemps *séparée* », au lieu de « séparées »; coquilles facétieusement introduites dans mon texte à l'imprimerie, après toutes corrections d'épreuves.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition *Odilon Redon* (Bernheim-jeune). — Exposition *Tobeen* (Eugène Blot). — Exposition *Valdo Barbey* (Druet). — Exposition des *Vingt et un* (Galerie Henri-Manuel). — Exposition des Peintres de la Mer (Ligue Navale).

L'art à la fois naïf et complexe d'**Odilon Redon** a souvent déconcerté les visiteurs des anciennes expositions impressionnistes où les maîtres de l'art pictural se faisaient un devoir d'inviter Odilon Redon et présentaient de lui des dessins ou lithographies d'un caractère étrange, mystérieux, des peintures de fleurs d'un réalisme absolu d'une simplicité voulue et d'une exécution nettement classique. C'était pourtant la même esthétique qui dictait ces œuvres si parfaitement

dissemblables. On a souvent cité la phrase de Théophile Gautier sur le métier de l'écrivain qui doit être assez outillé et suffisamment maître de son métier pour traduire, instantanément, d'une phrase, n'importe quel phénomène qui lui tombe du ciel, que ce soit un couvreur dégringolant d'un toit ou un bolide ignescent. Odilon Redon était parfaitement de cet avis. Son métier d'art était-il suffisant pour tout rendre avec verve et profondeur. La sympathie d'un Degas, d'un Pissarro en sont de bons garants. Ce don, d'ailleurs, de bien transcrire des scènes de la vie, des effigies humaines, dans une gamme de tradition classique et de pouvoir écrire des images de mystère selon les poètes ou selon ses rêveries personnelles, n'a pas été le propre du seul Odilon Redon. C'est parallèlement aux portraits les plus sincères, les plus volontaires, les plus détaillés, les plus techniques que Fantin-Latour éveillait des féeries où se suscitait l'aspect physique des héros wagnériens. Le don qui permet au poète de faire alterner dans son œuvre la fantaisie du rêve de la Reine Mab et le gros rire des joyeuses commères de Windsor peut être aussi le lot d'un artiste pictural. Esprit profondément méditatif, mystique et ému, très lettré, bon esthéticien, très intuitif, amoureux de son art et des sources lyriques de l'imagination picturale, Odilon Redon cherche à donner la même vie simple à l'étude d'un bouquet, à une idée littéraire ou à un cauchemar. Plus près de nous que Fantin-Latour, Paul Emile Colin n'a-t-il pas dans ses beaux travaux de graveur fait alterner la transcription des songes d'Edgar Poe avec des représentations des paysages de ville, et des études très poussées de vie rurale. Odilon Redon obéissait à son sujet soit qu'il ait disposé devant lui quelques fleurs, soit qu'il rêvât à ses états embryonnaires de la création. Plus tard il renonça à ses études de vérité minutieuse ; les fleurs devinrent pour lui prétextes à des harmonies colorées. Il trouva (son Phaëton en est un exemple) un mode de recherches où la couleur lui donnait à son gré ce qu'il avait longtemps demandé au seul dessin. Il a transcrit de beaux rêves ; il a peint en rêveur de jolies fantasmagories et entouré des réalités fluides de jolies brumes colorées. Malgré la beauté des dernières œuvres, le plus sonore de sa gloire sera pourtant constitué par ses premiers albums. Il s'était créé un domaine où le fantastique se présentait avec une simplicité charmante. Il s'était fait pour le transcrire un métier très personnel dont la simplicité excluait la variété, mais très émotif comme d'une notation très uniment narrée, comme d'une confidence. Il a été sans cesse préoccupé d'un souci de musicalité, naturel selon son atavisme de fils d'un fervent Berliozien (à l'heure où Berlioz était le plus contesté). Il a donné avec ferveur de belles images du mystère. C'est un beau terroir qu'il s'était découvert, car Fantin n'était que lyrique et héroïque dans des envolées imaginatives, tandis que Redon, avec

moins d'autorité et de splendeur. mais avec une audace tranquille, achemine vers le chemin de son phantasme, en fait comprendre une partie, et réalise dans le plus fugace des domaines de la fantaisie et de l'inconscient. Il n'est pas visionnaire, mais sa rêverie ne recule devant l'étrangeté d'aucun songe et cherche à en graver le sens et les reflets. Il a noté son rêve comme Guys notait de la vie. Il réfléchissait beaucoup, il théorisait un peu ; son œuvre est toute d'inspiration, c'est-à-dire d'acceptation complète de l'idée dans la forme qu'elle prenait dans sa cérébralité sans que des souvenirs d'école ou de tradition en vinssent banaliser l'allure.

M. **Tobeen** a voisiné avec les Cubistes. Il a toujours paru pourtant à côté d'eux un traditionnaliste, se refusant des juxtapositions d'états différent du modèle sur la même toile, hostile aux pénétrations d'une forme par une autre, comme aux schématismes violents et très abrégés. La forme de ses personnages, la structure de ses décors, pour différentes qu'elles étaient de celles qu'offre l'art académique ou l'art impressionniste, gardaient leurs liens avec les vraisemblances adoptés et les styles connus. M. Tobeen n'est point d'ailleurs le seul qui ait pris au Cubisme certaines de ses assertions en cherchant en dehors des méthodes adoptées par les cubistes son langage personnel. Le désir de vérité et le souci de tradition en même temps que la volonté de personnalité qui animent M. Tobeen, l'ont amené à un art d'aspect hiératique où les personnages sont stylisés un peu comme les éléments floraux dans l'art décoratif. C'est intéressant, d'autant que ce jeune peintre a d'incontestables qualités d'exécutant, une fraîcheur de vision tout à fait intéressante et le don du mouvement. Des *Pelotaris* basques figés dans un élan ordonné en étaient déjà, il y a quelques années, une indication très nette M. Tobeen a aussi voulu réaliser dans une gamme d'émouvante simplicité des effigies féminines d'une grâce sévère. Il a réussi à les douer d'un charme analogue à celui qui se dégage des figures des Primitifs. Son exposition n'offre nullement la monotonie qui pourrait résulter d'une application constante de principes rigides. Ses recherches de synthèse picturale commandent absolument l'attention. On peut attendre de cet artiste un très intéressant développement vers la peinture décorative.

§

M. **Valdo Barbey** nous avait montré des portraits très poussés, très soignés, un peu romantiques de mise en scène, avec un grand souci du fini et un respect avéré des théories de l'école. La série de paysages et les études de figures qu'il a exposées chez Druet indique une modification sensible de sa manière. On perçoit un vif désir de garder aux objets leur forme admise, mais les atmosphères sont traitées largement, avec un souci d'heure curieuse et de nuances

inédites parfois heureusement obtenues. Des mollesses d'exécution n'empêchent point les meilleures de ces toiles de présenter un aspect général séduisant.

§

Un groupe de jeunes artistes, les **Vingt et Un**, a exposé à la galerie Manuel une série d'œuvres dont quelques-unes fort intéressantes, paysages des environs de Paris, traités avec une heureuse conscience par M. Paul Denuo, des natures mortes et des silhouettes de Mlle Séailles dont le portrait de Gustave Hervé a de la vie, des Luxembourgs de M. Jean Rubzak, des marines bretonnes de M. Lejeune, des coins de Paris de M. Cheminade, des fleurs de Mlle Mireille Masson, un paysage d'automne de M. Mineur, des aquarelles d'un joli faire de M. Van Ryck, des étains de Mlle Jeanne Rosenfeld, etc...

§

La Ligue navale a organisé une bonne exposition des **Peintres de la Mer**. Les sélections de ce genre rassemblées dans un but excellent de solidarité généreuse ne sont point tenus à la sévère discipline d'une rétrospective, où toutes les indications générales doivent être mentionnées et tous les chefs de file représentés. L'essentiel pour atteindre le résultat envisagé et donner en même temps un plaisir esthétique aux visiteurs est d'accrocher de belles œuvres. A ce titre les quelques quatre-vingts toiles, présentées à l'exposition des Peintres de la Mer, justifient pleinement leur réunion. N'ayant, sans doute, ni le temps ni la possibilité pratique d'être complet on semble avoir procédé par allusions. Constable est absent, mais voici Bonington avec deux toiles dont l'une au moins, les *Calfats*, explique son influence d'ailleurs encore vivante. Turner n'est pas là, ce qui serait une grave lacune, si on avait voulu bien exposer toutes les origines ou les voisinages de notre peinture de marines. Delacroix est représenté par une esquisse très mouvementée. Jésus sur le lac de Génézareth, d'un beau tumulte bien ordonné ; après lui le plus ancien des maîtres cités c'est Courbet avec de bons exemples qui permettent de savourer la sérénité classique de cet art qui parut révolutionnaire et brutal. Ce sont de larges, beaux et paisibles horizons. Vient Eugène Boudin qui non seulement peignit bien la mer mais fut un de ceux qui inventèrent de peindre la plage avec son grouillement de passants d'été, ses Parisiennes ensoleillées, ses flâneurs distribués en petites foules dont les lignes sont très harmonieuses. Carpeaux se délassant de la sculpture donna son impression sur la course des vagues, et voici une belle esquisse. Avec Manet nous pénétrons mieux encore qu'avec Boudin dans une vision très moderne de la mer, prise dans son mouvement plus que dans le dessin de ses aspects, tenant plus de compte du nuage, du reflet ; une aquarelle de Jongkind ne donnerait qu'une faible idée de ce maître et

cette esquisse de Rotterdam paraît de peu de saveur à qui a vu son admirable port de Honfleur et d'autres pages capitales de son œuvre. Claude Monet apparaît en pleine lumière. Jamais, dans l'art pictural, vagues n'ont déferlé avec autant de justesse, de souplesse, d'agilité et de force que dans son *Gros Temps*. Un petit coin de Guernesey étincelle comme une joaillerie, c'est un petit Renoir. Whistler est signalé pour mémoire par une jolie petite page abrégée. Le port de Rouen d'Albert Lebourg est une des belles œuvres de l'artiste ; c'est plein sans être touffu, sous un rayonnement de soleil admirablement vrai. D'Odilon Redon deux marines floues et harmonieuses. Guillaumin ensoleille les rochers de Trayas. Il peint robustement non seulement le jaillissement des vagues, mais la forte résistance des rochers. Plus que tout autre parmi les Impressionnistes, il a tenu compte des densités, ce qui assure à son œuvre cette forte construction et cette durabilité. Un tout petit Seurat, la *Rive*, esquisse contemporaine probablement des premiers essais de division de peintre, du temps où il formulait la Grande Jatte, est d'une belle hardiesse et d'une superbe tenue, dans ses bouquets de tonalités légèrement rassemblés. La féerie lumineuse de Paul Signac éclate dans un beau dessin et une aquarelle détaille le port de la Rochelle en clartés irradiées. Luce a cherché des aspects plus sombres et traduit une émotion sincère et sans dramatisme devant la mer. Henri Cross soucieux de vision décorative, très nerveux, fait étinceler le ciel et les flots et les terrains de la plage autour d'une femme couchée. De Toulouse-Lautrec un portrait très caractéristique de Yachtman. Lepère raconte le trouble orageux des vagues contre les hautes roches d'un accent réaliste et pathétique à la fois; de Maurice Denis dans petites études très fines, destinées à ramener des tonalités générales de l'heure et du reflet. Deux Vuillard extrêmement fins donnent une attention très vive à la pittoresque maison qui s'édifie non loin de la mer et à la personne qui dans un fauteuil savoure la brise mouvementée. C'est d'un sentiment exquis et toute la finesse agitée du décor est analysée. Bonnard expose de beaux bateaux solides. Une plage de *Tanger* de Marquet plaît non seulement par la solide transcription du ciel, du sable et des nuées, mais par la vision schématique, ramassée et humoristique des silhouettes grêles qui s'agitent dans ce vaste décor. C'est d'une note hardie et qui fut neuve le jour où l'artiste la fixa. C'est Tanger aussi qui apparaît sous une course de beaux nuages finement harmonisés de Camoin, si habile à noter les subtilités des atmosphères. Vallotton est sévère et robuste. Valtat si souvent ensoleillé est représenté par une toile où c'est surtout sa robustesse qui se démontre. D'Espagnat sous ce simple titre *Pécheuses* par la fluidité heureuse des vagues épanouies de soleil, des arrangements des feuillures, par l'harmonie colorée des costumes féminins blancs et roses, encadre

comme une esquisse de fête galante et note de la joie. Dufrenoy a un très beau morceau, où l'architecture joue un grand rôle. C'est une des œuvres des plus intéressantes qu'ait données ce très remarquable artiste. La toile de Fries est superbe en sa forte harmonie, avec le lourd sommeil des eaux de sa calanque parmi les rochers gris, abrupts, étoilés d'arbustes. C'est un des beaux morceaux de l'exposition. On peut admirer l'art sobre de Puy peignant Collioures par un gros temps de forte houle. De jolies visions de Lebasque et de Jourdain, voisinent avec de très agréables motifs décoratifs de Laprade ; de Theo van Rysselberghe un clair étincellement rouge et jaune de maisons basses autour d'un beffroi : c'est dans tout son calme heureux et un peu lourd la petite ville zélandaise de Veere. Peské a une robuste marine à flots grondants. Voici encore Maufra, Manguin, Lemordant (que nous retrouverons à son exposition particulière), Emile Bernard avec un sonore arrangement décoratif harmonieux et bien peuplé, Asselin qui fait solide et expressif, Jacques Blot, avec une bonne étude de femme près de la mer, Verdilhan dont le *Marseille* apparaît usinier, fuligineux, agité, tout en remous peut-être au détriment de la luminosité ; la vie industrielle et le mouvement sont fortement accusés et vivent intensément ; un bon tableau d'Alfred Lombard, une aquarelle aux chaudes couleurs de Buyko, une bonne esquise de M. Samuel font vis-à-vis à de nobles sérénités de Charles Cottet et des Dieppe larges ou amusants de Jacques Blanche. Van Dongen a noté une intéressante frise bleue de promeneurs auprès de la mer. Sa *Frégate en démolition* est un excellent morceau, très personnel ; à noter aussi un dessin de M. Ochs.

Parmi les modernes quelques absents sont à regretter ; on eût désiré voir une étude de Raffaelli, un de ces villages assoupis près d'une mer radieuse aux côtes de Provence ; il eût été curieux d'évoquer une Martinique de Gauguin, un quai de port de Camille Pissarro, un coin marocain de Matisse, des bateaux radieux d'Ekegardh, un pastel de Paillard sur le golfe de Saint-Tropez ; dans les Ziem on eût pu trouver une esquisse curieuse... pour ne citer que quelques noms importants soit par le talent, soit par la place tenue dans le passé et dans l'histoire de notre peinture de la mer... Mais ces oublis apparents répondent parfois à des difficultés pratiques qu'on n'a pu surmonter à temps. La tenue de l'Exposition est bonne, c'est déjà beaucoup.

GUSTAVE KAHN.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

L. de Launay : *France-Allemagne*, Paris, Armand Colin, 3 fr. 50. — Ernest Daudet : *Les Auteurs de la guerre de 1914. Guillaume II et François-Joseph*, Paris, Attinger, 3 fr. 50. — Maurice Demaison : *Croquis de Paris*, précédés d'un poème

d'Henri de Régnier, Paris, Plon, 3 fr. 50. — K.-G. Ossiannilsson : *Sven Hedin, adelsman! le noble Sven Hedin*, Stockholm, Svenska Andelsforlaget. — K.-G. Ossiannilsson : *Belgiens fangknekt och Tysklands, le geôlier de la Belgique... et de l'Allemagne*, Stockholm, Hjalmar Lundberg et Gosta Olzon. — Cardinal Mercier : *Per crucem ad lucem*, Bloud, 3.50. — Denis Cochin : *Le Dieu allemand*, Bloud, 0.60. — Georges Fonsegrive : *Kultur et Civilisation*, Bloud, 0.60. — Lieutenant-Colonel Bernard et autres : *Civilisation et Kultur*, Berger Levrault, 0 75. — Victor Breyer : *Les Flandres en khaki*, L'Edition française, 10 rue de Provence, 2 fr. — Alvaro Alcalá Galiano : *L'Espagne en face du conflit Européen*, Bloud et Gay, 3, 50. — Jacques Civray : *Journal d'un officier de liaison*, Jouve, 15 rue Racine, 3, 50.

M. L. de Launay a donné le titre de **France-Allemagne** à une série d'études consacrées aux problèmes économique nés de la guerre. Il s'applique avant tout à initier le lecteur à ce qu'il appelle « le monde minier », mais ses investigations s'étendent, en outre, à certaines questions d'ordre général, dont on n'a pas assez tenu compte en supputant les chances des adversaires qui se disputent actuellement la victoire. Nous avons sous-estimé la force de l'Allemagne, parce que nous ignorions le rôle prépondérant du fer et du charbon dans l'organisation d'une guerre de matériel. Ne croyant pas que l'ennemi serait capable de prolonger la résistance, nous avons négligé un des principaux facteurs de la victoire : l'isolement économique des empires centraux. Le « siège de la forteresse allemande » a été entrepris beaucoup trop tard pour pouvoir donner des résultats tangibles, au moment où l'on croit pouvoir escompter ses effets. « La vérité... c'est que le blocus a été à peu près inexistant pendant la première année de la guerre, qu'il a commencé à fonctionner plus sérieusement vers le milieu de 1915 et que, dans la seconde moitié de 1916, il faut encore chaque jour resserrer une maille du filet reconnu trop large. » Les Allemands, de leur côté, n'ont reconnu que tardivement le parti qu'ils pouvaient tirer de la guerre sous-marine. Si nous avions rigoureusement arrêté toute contrebande, même « conditionnelle », au moment où nous possédions encore la complète maîtrise des mers, l'Allemagne eût été placée dans l'impossibilité de continuer la guerre.

Le livre de M. de Launay nous fournit les détails les plus circonstanciés sur l'organisation du blocus. Il en montre ensuite les effets, tant sur la fabrication des munitions que sur l'alimentation du peuple allemand. Il ne tient pas encore compte des facteurs nouveaux qui sont intervenus au cours de ces derniers mois : d'une part, la piraterie à outrance a posé chez les Alliés, eux aussi, l'angoissant problème du ravitaillement ; et, d'autre part, l'intervention des États-Unis aux côtés de l'Entente a permis d'intensifier le blocus sans tenir compte des exigences des neutres. C'est que les questions soulevées par la guerre se modifient à mesure que la lutte se prolonge et que des circonstances nouvelles obligent chaque jour à

envisager des solutions différentes. Il en sera de même de l'après-guerre. Si le président Wilson n'était pas entré dans l'arène, les négociations de paix eussent revêtu un aspect différent de celui qu'elles prendront quand notre nouvel allié, au lieu de jouer le rôle d'arbitre, se joindra aux puissances de l'Entente pour soutenir leurs revendications.

L'écrasement absolu de la puissance militaire allemande peut supprimer bien des problèmes, écrit M. de Launay. La fermeture d'un cercle hostile entourant l'Allemagne pour longtemps de haines ineffaçables doit également rendre certaines mesures de prohibitions plus faciles et plus efficaces. Mais, quelles que soient nos espérances, il faut prévoir l'avenir sans aveuglement. L'Allemagne constituera toujours un bloc compact accolé à la France : un bloc économique dont nous aurons besoin et qui aura besoin de nous par le seul fait que nous occuperons deux territoires contigus, avec des ressources différentes, surabondantes en certain cas d'un côté de la frontière, déficitaires de l'autre. Nous sommes tous d'accord pour réduire de notre mieux l'emprise germanique sur notre commerce ; nous n'en trouverons pas moins intérêt à demander au delà du Rhin ce que les Allemands pourront nous fournir économiquement ; à commencer par le charbon, matière première indispensable à toutes les industries.

Les conditions de paix seront fonctions des possibilités. Il s'agit, pour les Alliés, d'être d'accord sur les clauses économiques qu'ils imposeront à l'Allemagne. Nos ennemis, qui ne comptent plus guère sur une victoire par les armes, espèrent semer la discorde parmi leurs adversaires, quand il faudra envisager le régime douanier qu'il conviendra de leur imposer. Le bloc de l'Entente, après la guerre, leur paraît plus redoutable encore, dans ses conséquences incalculables, que notre effort militaire actuel. Rendons-nous donc exactement compte de nos besoins et, après avoir élaboré notre programme économique, soyons capables de le défendre. « L'après-guerre immédiate sera encore la guerre », écrit M. Louis de Launay, et il demande la constitution d'une organisation qui, en tenant compte des possibilités, envisage des solutions conformes à l'intérêt français. Il ne suffit pas de dire qu' « on s'en occupe ». Il faut que l'opinion publique soit saisie pour qu'il n'y ait point de surprises.

Le charbon et le fer sont à la base de tout essor industriel. Or, il y a un problème franco-allemand du fer, il y a un problème franco-allemand de la houille. M. de Launay en étudie minutieusement les données. Alors que la France est une des premières nations métallurgiques du monde, elle a toujours manqué de houille. Il ne semble pas que l'avenir doive modifier à notre profit la disproportion qui existe entre la « force houillère » de l'Allemagne et la force houillère française. Le retour de l'Alsace-Lorraine à la France n'apportera qu'un faible remède à cet état de choses. Avec le rétablissement des frontières de 1870 nous aurons un excédent de minerai qui sera atté-

nué si nous revenons à la frontière de 1814. Dans ce cas la proportion entre la production du fer et l'extraction du charbon pourra être ramenée à ce qu'elle était avant la guerre. Notre situation serait améliorée, pour ce qui concerne le charbon, si nous allions jusqu'au Rhin, mais c'est là une solution qu'il n'y a pas lieu d'envisager ici. Il nous faudra donc continuer, après la paix, à demander du charbon à l'Allemagne. Le bassin de Westphalie fournissait avant la guerre une certaine quantité de coke à notre industrie métallurgique de Lorraine, mais nous ne pouvions obtenir qu'elle lui livrât de la houille. En vue d'utiliser les sous-produits, il y aura lieu d'exiger de nos ennemis, par le traité de paix qui interviendra, la livraison annuelle de quelques millions de tonnes non de coke, mais de houille.

On sait que les établissements métallurgique de la Lorraine annexée sont presque tous entre les mains des Allemands. Alors qu'en Alsace, l'industrie est restée, sauf pour quelques établissements récents, entre des mains indigènes, les entreprises lorraines créées depuis 1870 appartiennent à des capitalistes allemands. M. de Launay propose de les exproprier. Il n'y aura peut-être pas lieu d'aller jusque-là. Sans avoir recours à des lois d'exception qui pourraient constituer un précédent dangereux, la législation actuelle suffira à éloigner des affaires les indésirables dont la présence dans les pays constituerait un danger national.

Nous n'avons pu qu'indiquer sommairement les multiples questions que M. L. de Launay s'est plu à étudier dans une série d'exposés nourris de chiffres et de faits. Le problème minier a été traité si souvent depuis quelques mois, par des personnalités qui en ignoraient toutes les données, que nous devons nous féliciter de posséder enfin un livre écrit par un savant qui joint à la compétence toutes les qualités de style d'un écrivain vigoureux.

On a déjà beaucoup écrit, depuis bientôt trois ans, sur les origines et les responsabilités du conflit actuel. M. Ernest Daudet a entrepris de composer un ouvrage en trois volumes consacré aux « auteurs de la guerre de 1914 ». L'historien se flatte, ainsi qu'il le dit lui-même, « d'avoir saisi sur le vif, dans la conception et l'exécution de leurs desseins criminels, les personnages qui lui apparaissent, ainsi qu'à quiconque y regarde dans le présent et y regardera dans l'avenir, comme les auteurs responsables de la guerre ». Le premier volume était consacré à Bismarck. On pourrait objecter à l'auteur que le premier chancelier de l'empire allemand n'eût certainement pas engagé le conflit dans les conditions diplomatiquement assez précaires, où s'est trouvée l'Allemagne au milieu de l'année 1914 et qu'il ne manquerait pas de trouver assez lamentable l'attitude de son indigne successeur. Mais Bismarck est le créateur de l'empire allemand. Si l'on juge donc les événements à la lumière d'un demi-

siècle d'Histoire, il est bien le principal coupable; car, après tout, s'il n'y avait pas un empire, la conflagration générale dont il sortira diminué ne se fût pas produite.

Dans le second volume, nous sommes en présence des deux « auteurs » principaux, **Guillaume II et François-Joseph.** Les deux souverains se partagent également les responsabilités de la guerre. On a voulu excuser le Habsbourg, en essayant de démontrer qu'il ne fut qu'un instrument entre les mains du Hohenzollern agissant. Mais l'entourage de François-Joseph, dont M. Ernest Daudet fait une peinture saisissante, a machiné le guet-apens en fournissant ainsi à l'empereur allemand le prétexte qu'il cherchait. Il ne faut pas espérer découvrir dans le cadre que s'est imposé l'historien les portraits psychologiques des tristes héros du drame sanglant. M. Ernest Daudet met en relief les traits de caractère en racontant des anecdotes. Ayant fréquenté intimement, depuis quarante ans, notre personnel diplomatique, il en connaît beaucoup et des plus savoureuses. Son excellente mémoire le guide admirablement, quand il s'agit d'appuyer tel document tiré du Livre Jaune d'un petit fait caractéristique, mais peu connu. Les scènes épiques qui ont précédé la déclaration de guerre, quand le narrateur les replace dans leur milieu respectif, deviennent singulièrement vivantes. On goûtera ce procédé qui allège la lourdeur des pièces d'archives et qui fait des livres de M. Ernest Daudet une lecture des plus attachantes.

La série des **Croquis de Paris** que M. Maurice Donnaison a recueillis pendant les premiers mois de la guerre s'ouvre sur un sonnet de M. Henri de Régnier :

Prends ce livre, Lecteur. Crois-m'en. Il vaut son prix.
Si j'en sais d'autres où, plus haut, tonne l'orage
Qui verse sur nos champs le feu qui les ravage,
Nul, mieux que celui-là, n'est plus nôtre. Lis.

Car en le feuilletant, de croquis en croquis,
Tu peux — vibrant de foi, d'espoir et de courage —
Entendre clairement battre de page en page
Le cœur vaillant, le cœur sublime de Paris!

Il est là tout entier, ce beau cœur héroïque,
Tour à tour anxieux, tendre, hautain, stoïque,
Parmi les noirs grands jours que la ville a vécus,

Où la France, à genoux aux pieds de la Victoire,
Sous son aile, signait, grave, une fois de plus,
Son nom, avec du sang, au livre de la Gloire.

Le « beau cœur héroïque », dont le poète parle avec une si discrète émotion, l'auteur des *Croquis de Paris*, a su le discerner sous les multiples aspects de la vie quotidienne. Ecrivant au jour le

jour, dans le *Journal des Débats*, où sa prose était molestement signée X, il ne s'est pas embarrassé des graves problèmes que l'état de guerre a posé pour chaque parisien. M. Demaison aime à se laisser vivre. Les agitations de ses semblables, si elles ont parfois le don de l'amuser, l'agacent le plus souvent, mais c'est ensuite avec bonne humeur qu'il raconte le spectacle dont il a été témoin. Il a l'air de flâner, il observe. Tour à tour narquois et ému, il note les petits traits caractéristiques et assemble des tableautins dont l'ensemble plaît infiniment à l'esprit délicat. Sa plume semble suivre avec indolence le fil de sa pensée et pourtant on ne connaît rien de plus net, rien de plus achevé que ces brèves pages d'un tour si classique.

Lisez l'émouvante plainte de « l'homme entre deux âges » qui, « après ses rêves de gloire » s'étant présenté au recrutement, « rentra déçu et artéro-sclérotique ». Lisez cette satire qui s'intitule « les stratèges » : « Le combattant de café, depuis qu'on l'a sevré de sa *verte*, couleur de l'espérance, se sent porté à la mélancolie. Vainement, vous essayez de dissiper son humeur chagrine. Une journée sans victoire est pour lui une défaite ; un succès même ne le rassure pas... ». Cet ironiste sait, en outre, regarder avec sympathie la tâche obscure des humbles dont la guerre a bouleversé les habitudes. Il est allé au Séminaire Saint-Sulpice, pour voir les réfugiés, un Buffet théâtral, où M. Henri Huot, « avec un budget de 5.500 fr. par mois fournit tous les jours 250 repas ». Au surplus, pour goûter pleinement la « manière » de M. Demaison, épinglons ici un de ses *Croquis:*

La postière a sur le postier deux avantages principaux, outre celui d'être femme : elle est quelquefois Parisienne, en sorte qu'on n'a pas besoin d'interprète quand on ignore le toulousain; elle sait vendre des timbres, ce que jamais aucun homme n'a su faire. Avez-vous remarqué l'embarras du postier à qui vous demandez un timbre de dix centimes ? Vous lui demanderiez une pince hémostatique ou un diamant noir que votre requête ne le prendrait pas plus au dépourvu. Il médite d'abord sur ce cas difficile et, après réflexion, atteint un buvard, enfoui sous les profondeurs de la table, comme s'il n'avait pas deux fois l'an l'occasion de voir le jour. Il le pose de champ sur ses genoux, l'entr'ouvre avec prudence, écarte les feuillets, considère chacun d'eux comme un objet nouveau, hésite entre les verts, les bleus, les jaunes, puis se décide pour les rouges. Il ne lui reste plus qu'à détacher de la souche la figure sollicitée ; entre ses doigts velus et gourds, c'est l'affaire d'un petit quart d'heure ; après quoi il rentre avec soin le buvard dans le mystère de sa cachette. Sous la main agile des postières, l'opération s'achève en trois secondes. A quand le féminisme des postes et le recrutement régional ?

L'érudition de M. Demaison est toujours sans pédanterie. En lisant les notes qu'il consacre au ravitaillement de Paris, on s'apercevra qu'il comprend l'œuvre de Colbert beaucoup mieux que M. Herriot. Il faut l'accompagner dans ses promenades aux environs de Paris, assister

à ses visites à Saint-Cloud et à Sceaux pour apprécier la délicatesse de sa culture. Enfin sa langue « sobre, précise et nuancée » ne doit rien qu'aux classiques. Un spirituel collaborateur de l'*Opinion*, qui lui donne ces épithètes, note que depuis vingt ans il n'a pas lu un seul livre qui contienne aussi peu d'adjectifs que celui-ci. Et il ajoute que, « depuis qu'il a lu les *Croquis de Paris*, il a envie de faire sarcler l'œuvre de M. Paul Adam par M. Demaison ».

HENRI ALBERT.

§

On sait le rôle joué par l'explorateur suédois Sven Hedin depuis le commencement de la guerre. Parcourant l'Allemagne du front français au front russe, visitant la Belgique, puis la Turquie, reçu par l'empereur et par tous les plus hauts personnages de l' « Europe centrale », il s'est fait un agent infatigable du pangermanisme dans la nombreuse série des livres qu'il a rapportés de ses voyages, et il n'y a guère eu d'activiste qui ait plus ardemment incité le peuple suédois à prendre part à la guerre, aux côtés de l'Allemagne.

Il s'était préparé à ce rôle depuis plusieurs années. Au retour de sa dernière exploration dans l'Asie centrale, il avait bruyamment dénoncé les intentions du gouvernement russe qui, prétendait-il, voulait chercher des ports en mer libre sur la côte norvégienne, à travers les territoires suédois et norvégien. En conséquence, il conseillait l'alliance allemande, et demandait la réorganisation de l'armée. Or, il se trouvait justement que le gouvernement libéral d'alors était en train d'élaborer un vaste projet de reconstitution de la défense nationale, et tout l'effet produit par la campagne menée par M. Sven Hedin fut le renversement du ministère et, par suite, l'abandon des réformes qu'il semblait préconiser.

M. K.-G. Ossiannilsson rendit autrefois hommage aux travaux de M. Sven Hedin, et analyse aujourd'hui l'histoire de cet homme, qui paraît avoir eu hâte d'abandonner études et voyages scientifiques, aussitôt que sa renommée d'explorateur lui a permis d'exercer une action politique, à laquelle rien ne le disposait, sinon ses tendances réactionnaires instinctives. M. Sven Hedin paraît être surtout un vaniteux et un autoritaire. Il aime la réclame, et il aime fréquenter chez les grands de ce monde. Il a, naturellement, été anobli, et ce petit fait a paru assez caractéristique pour fournir le titre de l'ouvrage : **Le noble Sven Hedin !** Et son autoritarisme explique sa sympathie naturelle pour l'empire d'Allemagne et pour toutes les conceptions allemandes d'aujourd'hui, dont il s'est si profondément, si totalement pénétré, qu'il a vraiment cessé d'être Suédois, pour devenir un Allemand.

D'ailleurs, M. K.-G. Ossiannilsson ne nie pas que les idées de

M. Sven Hedin se tiennent fort bien. Elles sont très cohérentes. Elles reposent sur ce principe que « moins les hommes valent comme hommes, et mieux ils doivent fonctionner comme marionnettes ». D'où la nécessité d'un Etat tout-puissant et militariste. Poussé à la perfection, il aboutit à l'esclavage général. C'est là ce que l'on appelle l'organisation.

Et M. Sven Hedin ne craint pas de pousser à l'extrême les conséquences logiques du système. C'est pourquoi il voudrait voir la Suède contribuer au succès de l'Allemagne. M. K.-G. Ossiannilsson montre ce que, pratiquement, cela voudrait dire pour les Suédois et leur pays. Il montre les soldats suédois dispersés sur tous les fronts, commandés en allemand par des officiers allemands, et revenant chez eux, ceux qui reviendraient, pour y trouver des colonies de Serbes et de Ruthènes transplantés, et des lois et des écoles allemandes. La Suède serait un Etat fédéré ou une province prussienne.

Mais M. Sven Hedin ne dit pas ce qu'il espère de l'alliance allemande. Propagandiste, il chante la gloire de l'Allemagne et la disculpe de tout. Belgique, Arménie, atrocités, qu'importe? Il accepte ou il nie tout. « C'est la guerre! » Il oublie que l'on a eu, en Suède même, l'exemple d'un homme de guerre qui savait la mener honnêtement, et aussi humainement que possible. C'était Gustave-Adolphe, en un temps où la douceur n'était pas la règle ordinaire. A propos de la Belgique et de l'Arménie, M. K.-G. Ossiannilsson en vient à l'indignation : « Seuls des Allemands et des Turcs pensent encore comme vous. Aussi partagez-vous les responsabilités, vous surtout. Car peu de voix auraient eu autant d'écho que la vôtre, si vous aviez laissé votre conscience la prendre à son service. »

Il conclut en constatant les fautes commises par la Suède. « Nous avons été punis, et la part la plus lourde de notre peine est peut-être que vous avez paru nous représenter devant le monde. »

L'invasion de la Belgique, les atrocités commises systématiquement, les dévastations et, finalement les déportations des Belges en Allemagne sont les actes qui ont le mieux révélé aux neutres ce que cachait à tout le monde la culture allemande. M. K.-G. Ossiannilsson ne pouvait manquer d'insister sur ces faits. Sa brochure, parmi toutes celles qui ont été publiées sur ce sujet, est une des plus pleines et des plus vigoureuses. Mais il est inutile de la résumer. La plupart de ces chapitres résument nécessairement des exposés et des arguments qui ont été développés plus amplement ailleurs.

Là encore, il dénonce le système allemand, la méthode qui considère les humains comme de simples bêtes de travail. C'est ce système qui est devenu **le geôlier de la Belgique... et de l'Allemagne.** Car le système sévit en Allemagne comme en Belgique, et si l'Allemagne en souffre moins, c'est tout simplement qu'elle s'y

est habituée. Elle s'étonne de se voir accusée, et si mal comprise, par exemple à propos des déportations, que l'on compare au commerce des esclaves.

Commerce d'esclaves ! Pas le moins du monde ! Comment peut-on croire à pareille chose de la part des Allemands ? Le peuple de Schiller, un peuple de marchands d'esclaves ?

Ne voit-on pas qu'il s'agit là tout simplement d'un chef-d'œuvre de l'organisation allemande célèbre dans le monde entier ? Il y a longtemps qu'organisation est le mot « germain » pour esclavage.

M. K.-G. Ossiannilsson est socialiste, et les derniers chapitres de sa brochure concernent l'attitude des socialistes allemands à l'égard de la Belgique. Il est impossible d'être plus net :

La majorité du puissant parti de Bebel s'est couverte d'une honte ineffaçable.

Mais il importe de bien comprendre que l'Allemagne est toute entière prisonnière de son système, et le socialiste suédois traduit presque entièrement le discours prononcé au Reichstag, le 28 octobre 1916, par Dittmann, membre de la minorité socialiste, contre la loi de « protection », qui sert, selon le vice-chancelier Hellferich, à protéger l'individu arrêté contre la tentation de commettre quelque acte coupable. La méthode de la prison préventive, c'est l'arbitraire sans aucune restriction, et l'on peut penser si Dittmann avait d'édifiantes histoires à raconter. Ce formidable réquisitoire contre le gouvernement impérial appelle naturellement cette conclusion :

C'est ainsi que l'Allemagne traite ses propres enfants. Lorsqu'il s'agit de ses ennemis, à quoi ne pourra-t-on pas s'attendre ? N'est-il pas naturel que les hommes deviennent des démons, à demeurer dans l'enfer ? Et ne comprend-on pas maintenant combien est humaine (littéralement, amie des hommes), combien même, en fait, est amie-des-Allemands la formule de l'Entente contre le militarisme allemand ? Il ne semble pas qu'il y ait pour l'Europe d'autre recours, pour l'Allemagne d'autre salut.

Nul ne soupçonnera M. K.-G. Ossiannilsson, suédois et socialiste, d'une malveillance particulière à l'égard de l'Allemagne. Il s'empresse, après ces jugements sévères, de rappeler « l'Allemagne classique », qui nous a donné Schiller, Gœthe, Dürer, Holbein, Klinger, Wagner. Cette Allemagne-là, dit-il, c'est l'Allemagne du Sud. C'est la Prusse et le système prussien qu'il rend responsables de l'aspect actuel du germanisme. Le type prussien « dur et brutal, insolent et bête » ne connaît que deux moyens d'action, « la terreur et le mensonge ». C'est une théorie. En limitant à la Prusse (et cela veut dire, évidemment, le Brandebourg et la Prusse ancienne) les pays d'où le système est sorti, elle permet à l'auteur de conserver sa sym-

pathie au reste de l'Allemagne et de la considérer comme une victime de la Prusse.

Quoi qu'il en soit, il est intéressant de voir un ultra pacifiste, membre de la minorité socialiste suédoise, estimer qu'il y a tout de même des guerres saintes, qui sont les guerres pour la liberté, comme la guerre actuelle.

X...

§

Sous le titre **Per crucem ad lucem**, l'éditeur Bloud a réuni les principales lettres pastorales du Cardinal Mercier depuis le début de la guerre et constitué ainsi un des plus nobles livres qui se puissent lire. Il était magnanime, en vérité, de clamer *Patriotisme et endurance !* en ce jour de Noël 1914 où de longues périodes d'épreuves s'ouvraient encore devant la Belgique ; longues ? peut-être, hélas, définitives même, car enfin les Allemands avaient bien été frappés à mort, le 12 septembre, à la bataille de la Marne, mais ce mot à mort n'a pas le même sens pour les nations que pour les individus et l'odieuse Germania pouvait triompher de la crise ; supposons les traîtres du parti tsariste livrant leur pays à l'ennemi, et des grèves, des émeutes, des coups de force paralysant l'action militaire de nos démocraties libérales d'Occident, qui sait comment les choses auraient tourné, et si la Bête ne serait pas sortie finalement de la lutte avec quelques autres lambeaux de chair de France à ses crocs, et le cadavre de la Belgique jetée sur son dos d'un coup de dents ? Il était donc beau, à cette heure encore douteuse, de se dresser contre l'envahisseur maître de la patrie, et de proclamer : « Le premier devoir de tout citoyen belge à l'heure présente est la reconnaissance envers notre armée (envers ceux) qui se battent, souffrent, tombent pour vous, afin que vous demeuriez libres, afin que la Belgique garde son indépendance, sa dynastie, son union patriotique ! » Tout le livre n'est ainsi qu'une protestation indomptable pour le droit et la justice contre la violence brutale et le mépris de tous les engagements. Mgr Baudrillart, préfacier du recueil, a raison de dire : « Il est infiniment honorable pour l'Eglise catholique que cette protestation, cri de la conscience universelle qui cherchait une voix, ait été formulée par un de ses plus hauts dignitaires, un de ceux qui tiennent le premier rang après le pontife suprême », et il est seulement regrettable que le pontife suprême n'ait pas ajouté sa parole claire et vibrante à celle du cardinal ; d'autant que cela ne l'aurait pas empêché de protester, si nous avions commis à notre tour des crimes, contre ces crimes-là, et cette attitude d'impartial justicier eût été plus belle dans l'histoire que celle du diplomate timide essayant de ne pas heurter trop violemment les passions humaines. Mais tout ceci est une autre question, et pour en revenir au Cardinal Mercier, puisque

c'est de lui seul qu'il s'agit, on ne peut que s'incliner avec une respectueuse émotion devant sa grande figure ; il aurait vraiment manqué quelque chose à ce temps-ci, si le primat de Belgique avait hésité à se lever devant la force kaisériste, comme le primat d'Angleterre, Thomas Becket, devant la tyrannie, royale, et à couvrir son peuple de son manteau sacerdotal, comme faisaient les évêques défenseurs des cités gallo-romaines devant les rois barbares.

Il est vrai que nos Barbares modernes se disent chrétiens, et que les Cardinaux et évêques allemands ont absous et glorifié tout ce qui faisait bondir d'indignation le cœur du Cardinal Mercier. Et c'était là « un spectacle déconcertant », pour employer ses propres expressions. Mais est-il bien exact que les Allemands soient chrétiens ? Beaucoup le nient, et tout d'abord M. Denys Cochin, qui, dans sa conférence **le Dieu allemand**, pose que nos ennemis n'ont de culte que pour le Dieu Etat, le Leviathan de Hobbes; mais ceci est vraiment faire injure à Hobbes; par réaction contre les excès de la révolution anglaise, Hobbes a voulu une Autorité formidable, un peu comme nos penseurs à nous, Joseph de Maistre et Auguste Comte, par réaction contre les excès de la révolution française ; mais ni les uns ni les autres n'ont pensé à faire de cette autorité une machine de guerre contre les autres peuples, un char de destruction frénétique armé de faux pour la glorification du tsar ou du pharaon qu'il porte ; il n'y a rien de commun entre ces théoriciens de l'autorité, tous jacobins, rouges ou blancs, monarchiques comme Hobbes ou républicains comme Jean-Jacques, tous donc étrangers à notre esprit d'optimisme, de liberté et de tolérance, mais néanmoins méritant les circonstances atténuantes, surtout ceux qui écrivaient comme Hobbes et Maistre au sortir de crises d'anarchie sanglante, il n'y a rien de commun, dis-je, entre ces servants du principe d'autorité, et les serviteurs du droit de vol, pillage, conquête et destruction que furent les rois assyriens et les rois goths et vandales, et que sont aujourd'hui les Allemands et les banlieus à browning et à marmites renversables ; psychologiquement parlant, il n'y a aucune différence entre Bonnot et Guillaume de Hohenzollern, car Bonnot lui aussi était persuadé que, s'il était le maître absolu, il organiserait la société beaucoup mieux qu'elle ne l'était, théorie d'Ostwald, et c'est pour cela que le véritable Dieu allemand n'est pas l'Etat, même sous son vocable prestigieux de Leviathan, mais Thor, le dieu-marteau, le génie de la destruction et de la domination ; et on apprendrait après la guerre qu'un véritable culte à ce vieux Scandinave se rendait dans certaines loges ou forêts d'Allemagne, entre toqués fanatiques, qu'il ne faudrait pas en être autrement étonné; il y eut bien à la Renaissance de vrais adorateurs des dieux olympiens, et jusqu'à Rome, jusque dans l'entourage des papes ! Paul Jove et ses amis étaient

sincères ; pourquoi ne le seraient pas les Allemands glorificateurs possibles du Walhalla ?

Après la guerre, les Allemands auront le choix d'ailleurs : ou s'enfoncer dans leur culte ténébreux et sanguinaire, ou redevenir chrétiens, mais chrétiens véritables, à la Tolstoï, s'il le faut, amoureux d'humilité, de sacrifice, de dévouement et s'éloignant avec horreur des suppôts de meurtre et de violence, fussent-ils évêques et cardinaux ! On dit que c'est pour ne pas pousser ces fanatiques à bout, car ils eussent crié, eux aussi, à tue-tête *los von Rom* ! que le Pape a évité de blâmer leur fol emportement, et en ceci il aura bien mérité de l'Eglise terrestre, sinon de l'Eglise céleste. Mais après la guerre, il faudra bien tirer au clair toutes ces obscurités. Le Saint-Père a un rôle bien grandiose à jouer en face d'un monde bouleversé et purifié ; il peut reconvertir l'Allemagne paganisée, réunir les deux églises grecque et latine, réconcilier le catholicisme et le protestantisme, *instaurare omnia in Christo*, comme disait Pie X, qui voyait juste, s'il réalisait parfois à côté : nous verrons si le Vatican, car lui aussi aurait besoin de se bousculer et nettoyer un peu, sera à la hauteur de cette tâche immense.

Cette question de la conversion de l'Allemagne, j'entends plutôt ici de sa réconciliation avec les idées modernes, est d'ailleurs la question cruciale, et ceux qui écrivent des livres comme M. Georges Fonsegrive, **Civilisation et Kultur**, ou comme le L.-colonel Bernard, **Kultur et civilisation**, feraient bien d'ajouter à leur juste analyse quelques pages sur cette réconciliation. Verrons-nous jamais l'Allemagne respectueuse des traités et des engagements, des droits des peuples et du droit de son peuple, abandonnant son culte de la force brutale pour celui de la justice pacifique et communiant avec nous tous dans l'amour de la liberté et de la sage démocratie ? J'ai déjà dit ici ma confiance, mais il y a tant de motifs de doute ! M. Victor Bérard, dans son livre remarquable sur *l'Eternelle Allemagne*, a insisté sur ce fait que l'Allemagne a toujours été ce qu'elle est aujourd'hui, insatiable de surpasser les autres, d'être la sur nation, que n'ayant jamais rien inventé, elle a toujours cherché à s'approprier et intensifier les inventions des autres, qu'au Moyen âge elle avait bâti tant de burgs et de cathédrales que les nôtres passaient presque au second plan (d'où la fortune du mot *gothique*), qu'à la Renaissance, elle avait élevé **dix fois plus de *rathaus*** et de maisons à pignons que les cités flamandes, qu'au XVII^e^ siècle elle avait tiré à je ne sais combien d'exemplaires le château de Versailles, tous plus démesurés en proportion que celui de Louis XIV, et qu'au XIX^e^ siècle elle avait voulu faire cent fois mieux que la France napoléonienne en matière militaire, et que l'Angleterre ou les Etats-Unis en matière économique, d'où sa frénétique débauche d'usines, de

forges, de hauts-fourneaux, de chantiers gigantesques. Mais justement qui sait, si conformément à sa nature, l'Allemagne ne va chercher à surpasser toutes les autres nations dans la prochaine Europe libérale et pacifique ? Et alors, il n'y aura pas de puissance plus éprise d'arbitrage, de conférences de la paix, et de respect des conventions qu'elle ! C'est notre espoir, un peu faible, il faut l'avouer, mais pas absurde.

HENRI MAZEL.

§

Un petit volume, **les Flandres en khaki**, a été publié par M. Victor Breyer, interprète à l'armée anglaise dès les premiers mois de la campagne, et s'il n'a pas l'importance excessive que voudrait lui attribuer la préface, qui l'oppose à nombre de bouquins de fabrication publiés sur la guerre, il est juste de convenir qu'il vaut au moins par la sincérité de l'observation. C'est, en somme, un carnet de route, des notes sur le travail des troupes britanniques en France, leur installation, les conversations pleines de bonne volonté qu'ils organisent avec les naturels des pays où ils séjournent, — dans une sorte de « sabir » qui déforme les mots français dont ils se servent, de même que sont déformés les mots anglais que les nôtres emploient. — L'auteur nous conduit bientôt sur le front et décrit la situation atroce des hommes qui se trouvent dans les tranchées de Flandre ; il parle du bombardement et de la bataille d'Ypres, qui durèrent trois semaines, comme il décrit le massacre de la ville ; puis il donne des historiettes, des anecdotes, des croquis, — parfois dans la note un peu sentimentale : la mort de « Cabby Olds » ; quelques braves ; la mort du petit gars du quincailler-mercier, tué à l'ennemi, — enfin des détails curieux sur le contingent canadien, dont les hommes peuvent mener la grande vie, car ils touchent une haute paye : 1 dollar et 10 cents, soit plus de 7 fr. par jour. — Et l'on s'étonnera encore que les mercantis du front en reviennent après fortune faite !

L'Espagne en face du conflit européen, de M. Alvaro Alcalà Galiano, est un volume de polémique dont l'auteur est un des rares Espagnols qui se trouvent de notre parti. Aussi dit-il son fait à la masse des germanophiles et les rabroue plutôt sèchement. L'Espagne, on peut le savoir, est empoisonnée par les Boches qui s'y sont réfugiés abondamment au début du conflit, sans parler de ceux qui s'y trouvaient avoir élu domicile et y ont fait une propagande que le pays était déjà trop enclin à accueillir. C'est que l'opinion de la péninsule est très divisée, — car l'unité espagnole est un mythe ; il y a pour nous des partisans comme il y a des adversaires, si les seconds sont les plus nombreux ou du moins les plus bruyants. Et M. Alvaro Alcalà Galiano s'élève contre les prétentions dominatrices

de l'Allemagne, dont le plus clair résultat a été de faire taire, momentanément du moins, dans les pays de l'Entente, tous les conflits sociaux pouvant les diviser. Comme mentalité, du reste, l'Allemand peut être comparé, dit-il, à l'homme des cavernes, qui du moins ne prétendait pas à la Kulkur, — et le spectacle tragique donné par l'Europe actuelle se trouve bien la faillite de la civilisation. — Cependant, au début du conflit, la germanophilie espagnole groupa ses forces sous un étendard dont le parti prétendait « monopoliser la représentation de Dieu, la religion, l'autorité, la morale en face de l'athéisme, de la corruption, de la démocratie et autres stigmates de notre République ; elle avait le Kaiser, le représentant de l'autorité, pour devise en face de la République qui symbolisait la révolution. » Les débuts de la guerre aussi bien ne furent pas brillants ; la bataille de Charleroi, l'exode du gouvernement français à Bordeaux, semblaient indiquer que la victoire définitive n'était qu'une question de jours. La sympathie manifestée pour les Alliés, dès ce moment attirait les qualificatifs de radical, de républicain, d'athée, voire d'interventionniste ; les gens « bien pensants » voyaient déjà l'Empire châtier notre république. La bataille de la Marne, sans doute, fut une douche sur cet enthousiasme ; mais les germanophiles assurèrent bientôt que l'armée allemande « n'avait jamais eu l'intention de s'emparer de la capitale » et les espoirs purent renaître : M. Alvaro Alcalà Galiano qui les suit complaisamment passe surtout en revue la presse bien pensante du parti, — les idées et arguments des journaux qui ont pris en grippe la France et l'Angleterre, et veulent être persuadés que les Allemands ont toutes les qualités ; même, la cause de l'Allemagne, dit-il, est devenue une question de « bon ton », d'aristocratie, de religion. La France, va-t-on répétant dans le pays, est athée et corrompue ; l'Angleterre détient Gibraltar, — sujet d'une vieille rancune qu'on trouve habile de rafraîchir ; quant à la Belgique, on lui reproche d'avoir laissé élever à Bruxelles une statue de Ferrer, — comme une insulte à l'Espagne, — de même qu'on reproche à la France « le dédain et les insultes » prodigués par quelques journaux à la suite de cette triste affaire. — Les Carlistes goûtent d'autre part l'absolutisme de Guillaume II, — contrepoids du socialisme et du radicalisme qui envahissent le monde, — et l'attendent comme un sauveur. Le clergé lui-même ne devait-il pas être contre la France, berceau de l'évolution moderne, des idées, qui viennent le menacer dans le pays même? On peut ajouter l'armée, qui admire profondément l'organisation militaire de l'Allemagne. — L'Espagnol, pour satisfaire ses idées ou ses rancunes, « combattra donc le sens commun et les intérêts nationaux par tous les moyens, — nouveau don Quichotte qui vient rompre des lances contre les *calomniateurs* de sa Dulcinée, et de même qu'il a

prétendu que la Belgique l'avait insulté en élevant son monument à Ferrer, — qui ne vint jamais que d'un parti d'hurluberlus, — il considérera l'Allemagne comme un héros glorieux, attaqué dans l'ombre, entouré d'ennemis envieux et qui réussit à déjouer toutes les trahisons par sa loyauté, sa résolution et sa bravoure. » — Après de telles constatations, sans doute, on peut retirer l'échelle ; il serait inutile d'insister. Le volume cependant donne un curieux portrait du Kaiser, que l'Espagne en général admire avec une candeur désarmante. L'outrecuidance des Allemands lui paraît d'ailleurs indiquée par cette affirmation d'un des leurs, qu'il n'y a jamais eu dans le Monde que trois civilisations historiques : la civilisation grecque, la civilisation romaine et la civilisation germanique ; d'ailleurs selon Reimer, nous dit-il, « Jésus-Christ lui-même aurait été un compatriote », — le père Eternel, sans doute, ayant épousé une Allemande. — Mais on peut laisser ces ragots. Il est plus intéressant de constater avec l'auteur du présent travail que la grande guerre actuelle visait directement l'Angleterre, — laquelle ne s'y est pas méprise du reste et de suite se mit en garde. M. Alcalã Galiano lui consacre aussi bien un de ses meilleurs chapitres. — Il finit par constater aussi qu'il y a maintenant en Espagne un fort parti pour la France, — surtout dans le peuple et dans le monde intellectuel, — ce qui indiquerait que la boutade du Roi : « Avec les alliés, il n'y a guère que moi et la canaille » pourrait bien n'être qu'une invention germanophile. — Je passe sur un chapitre concernant les hommes politiques du pays et leurs opinions, qui n'intéresse guère que les nationaux. Le volume est terminé par un « tableau de l'Europe en 1915 », — avec un résumé remarquable de la politique générale ainsi que de la situation de l'Espagne à la fin de la première année de guerre.

A la librairie Payot, on trouvera un très curieux récit de Jacques Civray (le Capitaine Plieux de Diusse) : **Journal d'un officier de liaison** pendant les combats de *la Marne*, de *la Somme* et de *l'Yser*, soit les débuts du conflit. — L'auteur, qui raconte d'abord ses courses en chemin de fer au moment de rejoindre, lors de la bataille de la Marne, par Juvisy, Versailles, Achères et Noisy-le-Sec dans le désarroi de l'invasion, fut même expédié à Rouen, mais revint au Bourget pour être enfin dirigé sur le Plessis-Belleville, dans la région de Senlis, en passant par Dammartin. Il finit par retrouver son corps le 7 septembre, après d'autres allées et venues, et les troupes se portèrent sur le bois de Betz, Bargny et ensuite Nanteuil-le-Haudouin. Partout, on pouvait constater le passage des Allemands, — on retrouvait « l'odeur fade et puante des Boches, qui tient de l'étable à porcs et des water-closets ». La bataille continuait au loin ; les troupes bivouaquèrent à 2 kil. d'Ormoy-Villers et l'auteur se trouva attaché à l'Etat-major qui arrivait à

Levignen, puis se dirigea vers l'Oise par Feigneux et Droizelles, fort encombré à ce moment par des services d'arrière. Ce fut ensuite Rozières et l'on se trouva bientôt sous le feu de l'ennemi. Le capitaine de Dieuse, qui connaît bien la région, mena les colonnes et l'Etat-Major par Montépilloy, Borest, Fontaine-les-Corps-Nuds pour gagner la forêt d'Ermenonville dans la direction de Ver. Il fut peu après nommé officier de liaison. Les marches continuèrent vers Pontarmé et la forêt de Chantilly, tant que les troupes finirent par arriver à Senlis dont il donne un tableau lamentable, ainsi que des méfaits, dévastations, atrocités et salauderies des Allemands dans la région, — à Béthisy-Saint-Pierre, à Verberie, au château d'Aramont dont il décrit l'état lamentable : « Dans la cage de l'escalier, c'est un chaos de caisses, de matelas, de paillasses crevées, d'armoires renversées. J'entre dans le salon, dans la salle à manger... Un billard est renversé les pieds en l'air ; sur le parquet du grand salon gisent pêle-mêle de la paille, des draps, des glaces, des meubles recouverts de tapisseries d'Aubusson, des lambeaux de tentures, des figurines de Saxe, plus ou moins cassées, des porcelaines de valeur dans lesquelles ces brutes ont mangé leur soupe ou déversé le trop-plein de leur ventre, etc. » — Les troupes françaises passent enfin l'Oise et arrivent à Gournay-sur-Aronde ; la poursuite continue par Warsy, Chaulnes, — où l'officier manqua d'être capturé par des cavaliers ennemis, — et atteint Barleux et enfin Péronne, dont la population fit aux nôtres un accueil enthousiaste. Des incidents divers sont notés : arrestation d'espions, d'officiers allemands plus ou moins déguisés, automobilistes dont le coffre sert d'armoire et contient des robes, sacs, fourrures, des bijoux, des montres, de l'argent, — le tout venant des râfles opérées dans la région. Une reconnaissance fut poussée aux approches de Saint-Quentin, où, par suite d'une erreur de route du côté de Preuilly, l'Etat-Major se trouva sous le feu des Allemands, si bien que le général D... fut tué. Puis ce fut de nouveau la ruée des envahisseurs qui avaient repris haleine après la bataille de la Marne et attaquèrent du côté de Péronne, d'Albert, de Mont-Saint-Quentin. Il fallut battre en retraite ; Bapaume fut évacué ; les troupes se portèrent ensuite sur Douai, mais qui se trouva bientôt occupé par l'ennemi. La lutte continua du côté de Givenchy-en-Gohelle, Notre-Dame-de-Lorette, Ablain-Saint-Nazaire, Souchez. La cavalerie remonta ensuite vers le nord pour s'opposer aux mouvements de l'armée allemande ; nos troupes aussi durent se replier sur Neuve-Chapelle, Richebourg-l'Avoué, où passèrent des réfugiés de Lille, 15.000 personnes fuyant devant l'invasion. La Bassée fut prise ; mais les Anglais arrivaient en masse pour occuper la région, où les nôtres dès lors furent mis en réserve, — à Gauchin-le-Gal d'abord, puis à Quentin, à Saint-Floris, etc... Avec la guerre de

tranchées qui commença bientôt, la cavalerie ne devait plus avoir qu'à faire le coup de feu, à l'occasion, comme les autres troupes.

Le récit de M. Jacques Civray mouvementé, alerte, est l'œuvre d'un esprit curieux, mais l'homme garde toujours son franc-parler. Il a été très massacré d'ailleurs par la censure. Presque à toutes les pages on en a enlevé un morceau, — et l'on peut toujours croire que ce fut parmi des choses intéressantes ; il y a des coupures jusque dans les notes, jusque dans les titres de chapitres et la table. — Pourtant on y trouve encore des détails curieux comme ceux donnés sur le carnet d'un feldwebel, qui indique que certains régiments en Allemagne ont spécialement pour tâche de piller et brûler, — ou l'histoire du *gal*, dont un des endroits signalés en cours de route, Gauchin-le-Gal, près de Nœux-les-Mines, se trouve avoir pris son nom : le *Gal* est une grosse pierre, un galet, d'un poids approximatif de 80 à 100 kilos, et il est enchaîné sur la place du lieu, ayant eu au vieux temps la méchante idée de surveiller la fidélité des ménages de l'endroit et d'aller nuitamment frapper à la porte du mari ou de la femme qui se trouvait coupable. A la fin, le bailli, qui avait lui-même à s'en plaindre, le fit fouetter copieusement et on l'enchaîna sur la place, — où il demeure immobile désormais, s'enfonçant peu à peu dans le sol auquel il est retenu par des chaînes qui se rouillent davantage chaque jour.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LE FAUX-NEZ DÉMOCRATIQUE. — Littré déjà notait, chez les démocrates allemands de 1848, un chauvinisme belliqueux « qui nous parut étrange, inconcevable, monstrueux, à nous autres Français ».

Je ne connais rien, ajoute Littré, qui établisse mieux la différence de caractère entre le peuple français et le peuple allemand. Dans les moments d'expansion démocratique, le peuple français devient impersonnel et se livre à ses élans de fraternité. Au contraire, le peuple allemand dans les mêmes moments devient personnel et veille avant tout à maintenir sous sa domination ce qui ne lui appartient pas, comme ce qui lui appartient, dût-il garder sans merci le pied sur la gorge du frère et du voisin (1).

On ne saurait assez relire ce passage qu'il faut recommander à l'attention de ceux qui prétendent amalgamer, chez le peuple allemand, le désir de paix et la volonté d'entrer en démocratie. Certes, beaucoup d'Allemands veulent aujourd'hui la paix ; c'est parce qu'ils souffrent de la guerre. Mais ils ne faudrait pas croire que, s'ils

(1) Article dans la *Philosophie positive* (janvier 1875). *Fragments de philosophie positive.*

étaient en démocratie, ils renonceraient, du même coup, à tout appétits de conquête. Les exemples ne manquent pas dans l'histoire, qui démontrent précisément le contraire. En Allemagne, les périodes d'effervescence populaire ont toujours coïncidé avec des mouvements d'exaltation chauvine. Les intellectuels qui en 1840 applaudissaient à l'impudente chanson de Becker n'étaient pas des réactionnaires. Quand les premiers pangermanistes traçaient la frontière de la Grande Allemagne, la Prusse n'y était pour rien. Certains théoriciens de l'école avaient même une tendance à voir dans la monarchie prussienne un obstacle à leurs visées. Il suffit de rappeler l'exemple de Constantin Frantz qui reprochait à Bismarck d'avoir frustré l'Allemagne de ses plus belles provinces en excluant l'Autriche de l'empire. La Prusse, en canalisant les ambitions allemandes, leur a imposé des limites, dont, il y a cinquante ans, beaucoup d'Allemands souffrirent, comme d'une diminution.

Il ne faut pas oublier que les premières ligues pangermanistes étaient en opposition très marquée contre la politique du chancelier de fer. Bismarck, à leurs yeux, manquait d'audace. Et c'est dans le petit peuple allemand et non pas parmi les hobereaux que ces organisations recrutèrent leurs plus actifs adhérents. On aurait donc tort de confondre pangermanisme et prussianisme, de même qu'il serait absurde de prétendre que c'est la « caste militaire » qui pousse à la guerre à outrance. Parmi les innombrables manifestations annexionnistes qui se sont produites en Allemagne depuis deux ans, celle des six Associations économiques est la plus importante. C'est dans cette pétition au chancelier, datée du 20 mai 1915, que les « buts de guerre » de l'Allemagne sont définis avec une précision et un sans-gêne que l'on ne retrouve dans aucune des boutades maladroites et insolentes dont quelques scribes sans mandat agrémentent la presse conservatrice.

On peut aisément imaginer ce que serait une Allemagne unifiée et républicaine sous la direction responsable des chefs d'industrie qui ont rédigé la pétition annexionniste. Malgré le pouvoir absolu, dont jouit l'empereur en machine militaire, le caractère fédératif de l'empire introduit dans la matière gouvernementale un organe ralentisseur. Ne croyez pas que cette nouvelle « république » aurait des tendances prolétariennes. Les Scheidemann et les Südekum seraient trop heureux de collaborer avec des gens d'affaires qui, pour augmenter le rendement du matériel humain, feraient toutes les concessions imaginables au socialisme d'Etat. C'est alors que l'Allemagne prendrait sa véritable physionomie. Sous la direction des Rathenau, des Dernburg et des Ballin, elle centuplerait sa production. Vaste chantier, vaste usine, où tous les rouages collaboreraient au bien-être matériel, elle jetterait ses produits dans le monde et soutiendrait leur

lancement par une légion de courtiers, chargés de relever le prestige de la nouvelle marque de fabrique. Le faux-nez démocratique leur permettrait de passer partout et le monde entier accueillerait les représentants de cette Allemagne régénérée, sans se rendre compte qu'il s'agit des mêmes hommes et que les procédés sont demeurés identiques.

Une personnalité notoire des pays envahis, séjournant en Suisse, eut l'occasion, il y a quelques mois, de s'entretenir avec des Allemands. Comme la conversation avait lieu en territoire neutre, on pouvait se permettre toutes les franchises. M. G... ne manqua pas de faire comprendre à ses interlocuteurs le tort énorme que les Allemands se faisaient à eux-mêmes par leur façon de conduire la guerre. L'Allemagne était en train de se mettre à dos le monde entier et elle rendait ainsi impossible, pour longtemps, la reprise des relations cordiales, non seulement avec les ennemis mais encore avec les neutres.

L'un des interlocuteurs réfléchit un instant, puis il répondit d'un ton posé : « *Après la guerre, nous organiserons la sympathie.* »

Cette parole est certainement l'une des plus significatives qui aient été prononcées depuis le commencement de la guerre. Elle est révélatrice des desseins de l'Allemagne. On peut la rapprocher d'une autre affirmation qui la complète et qui montre de quels procédés comptent se servir nos ennemis pour nous gagner à leur cause. La résolution votée par le congrès progressiste qui s'est tenu au commencement du mois de mai définit « l'orientation nouvelle » de l'empire et demande, entre autres choses, que l'Allemagne devienne « plus virile ». Il s'agira donc d'en imposer à l'ennemi par un déploiement de forces plus considérable encore que celui du « peuple en armes » qui avait préparé l'agression de 1914. Ainsi le formidable syndicat d'affaires que deviendra l'Allemagne, renouvelée par la guerre, serait en mesure de braver le monde entier par sa puissance évidemment démocratique, mais qui, loin d'accepter des suggestions du dehors, ferait preuve au contraire d'une extrême nervosité pour ce qui touche le point d'honneur national. Ecartons provisoirement la vision d'une pareille Allemagne dont la défaite complète évitera la réalisation.

La généreuse pensée du président Wilson qui entendait séparer le peuple allemand de ses dirigeants, pour mettre à la charge de la caste militaire les responsabilités de la guerre, a provoqué dans la presse allemande les plus vives protestations. Lors de la rentrée du Reichstag, le 2 mai, le président de l'assemblée a cru devoir s'en faire l'écho. M. Kaempf, député de Berlin, appartient au parti progressiste populaire, qui, lors du renouvellement du 27 janvier 1912, avait conquis 42 mandats. C'est donc un démocrate. De son discours d'ouverture il faut détacher cette phrase :

Si, avec ce Message, le président Wilson a poursuivi le but de semer la discorde en Allemagne, il en sera pour ses frais. Comme président du Reichstag allemand, élu par le suffrage le plus libéral du monde, je crois qu'il est de mon devoir, en ma qualité de représentant du peuple allemand, de déclarer que cet effort échouera devant le sens sain de notre peuple et qu'il mordra sur du granit. Nous avons érigé l'impérialisme avec le sang le plus précieux de notre peuple, avec le sang le plus précieux nous luttons pour l'empereur et l'empire.

Les paroles de M. Kaempf ont été saluées par des applaudissements frénétiques. Ils partaient de cette même assemblée qui, quelques semaines plus tôt, avait élu une commission chargée d'élaborer une réforme de la Constitution. On a voulu voir, chez nous, dans l'élection de cette commission, le symptôme d'une salutaire évolution dans l'état d'esprit de l'Allemagne, sans se rendre compte de la portée véritable d'un pareil événement. Ce n'était pas la première fois que le Reichstag faisait preuve d'une certaine indépendance vis-à-vis de la dynastie et manifestait sa volonté d'évoluer vers l'établissement du régime parlementaire. Qui veut le but, veut les moyens. Or, jusqu'à présent les moyens ont été si médiocres qu'ils se sont toujours trouvés en défaut, avant d'atteindre le but. L'attitude du gouvernement, quand il se trouve en présence du mécontentement parlementaire, est toujours la même et sa tactique a chaque fois donné d'excellents résultats. Il suffit de laisser discourir ces messieurs ; quand ils se sont usés en vaines palabres, on les renvoie chez eux, en leur annonçant qu'on va mettre de l'ordre dans leurs revendications, et qu'on les convoquera de nouveau quand le projet sera élaboré. Six mois plus tard sont oubliées les querelles et l'on passe à un autre exercice.

Les « réformateurs » de la commission parlementaire ont formulé des prétentions si singulières que le public a pu douter de leur maturité politique. Au lieu de demander simplement la responsabilité ministérielle, telle qu'elle existe dans toutes les monarchies constitutionnelles, ils se sont préoccupé d'une foule de détails accessoires dont l'application dépend précisément d'une modification préalable du régime. Dans son article du 7 mai, M. Théodore Wolf, rédacteur en chef du *Berliner Tageblatt*, écrivait assez joliment :

> Dans la commission parlementaire du Reichstag il y a des tireurs émérites dont l'habileté consiste à viser tout autour de la cible, en évitant, d'une main sûre; de mettre dans le plein. Si l'on voulait se complaire dans les comparaisons imagée, son pourrait aussi dire qu'ils apportent sur la table la sauce et les pommes de terres en oubliant le poisson.

Le gouvernement avait délégué spécialement l'un de ses représentants pour assister à ces tours de force. Il ne semble pas que la clôture inopinée des travaux de cette commission, ajournée le 10 mai,

ait provoqué en Allemagne plus qu'un mécontentement de façade. Les publicistes alliés ou neutres qui saluaient déjà, chez nos ennemis, le début d'une ère nouvelle, en sont pour leurs frais. Quand s'habituera-t-on enfin à ne voir dans toutes ces fermentations que le symptôme d'un malaise général, contre-coup de la mauvaise situation militaire. Dans la révolution russe il y a de l'enthousiasme ; en Allemagne nous ne voyons que les stériles récriminations de joueurs décavés, déçus dans leurs espérances. Un parti républicain allemand est en train de se constituer en Suisse, nous annonce-t-on mystérieusement. Mais, pendant tout le cours du dix-neuvième siècle, il y a eu en Suisse des républicains allemands. Il y en a même un à Paris. Quelques-uns d'entre eux, après avoir été condamnés à mort dans leur pays, sont même devenus les plus fermes soutiens de la politique bismarckienne. Le « Réveil allemand », si intéressant qu'il soit par les personnalités qui y participent, est le fait de quelques isolés, officiers sans soldats, qui se complaisent dans une attitude d'opposition dont la grande majorité du peuple allemand ne démêle même pas la signification.

Faut-il attacher plus d'importance aux manifestations qui se sont produites le 1er mai et quelques jours avant cette date? Les grèves ont eu un caractère purement alimentaire ; elles ont pris fin dès que l'administration militaire a fait valoir la solidité de ses arguments. La complaisance avec laquelle les agences télégraphiques suisses et hollandaises se sont prêtées à la transmission de renseignements abondants et notoirement inexact sconcernant ces mouvements populaires, démontre que l'Allemagne avait intérêt à faire croire chez nous que les peuples germaniques s'apprêtaient à suivre la voie tracée par leurs frères de Russie. On ne saurait assez mettre en garde contre de pareilles légendes dont la propagation se poursuit en vue d'un but précis : innocenter le peuple allemand et faire naître chez les Alliés des courants de sympathie en sa faveur.

Dans sa réponse à une enquête entreprise par la *Vie* (mai), M. Louis Eisenmann, professeur d'histoire à la Sorbonne, s'est efforcé, avec un sens très juste des réalités, de faire crever le ballon de la révolution allemande. Dans l'attitude des socialistes minoritaires allemands, dit-il, « il y a beaucoup de tactique et d'opportunisme ».

Au fond, ajoute M. Eisenmann, la guerre nous a révélé combien l'Allemagne, toute l'Allemagne, avec des nuances, mais sans réserves essentielles, est unanime dans le culte de l'empire qui lui a donné l'unité politique, le prestige international, des satisfactions de vanité intellectuelles, et une prospérité matérielle inouïe. A l'exception peut-être d'une faible minorité de théoriciens socialistes, tous les Allemands redouteraient qu'un bouleversement trop brusque ne compromît la force de l'empire auquel ils sont tous attachés. C'est pourquoi l'impulsion dela révolution ne peut venir que du dehors ; ou plus

exactement, par l'effet de la guerre, de ses désillusions, de ses souffrances, de la résistance aveugle des privilégiés, la matière inflammable s'accumule en Allemagne : seule une étincelle venue du dehors semble pouvoir en provoquer l'explosion.

Il s'agit encore de savoir si les Alliés ont intérêt à créer en Allemagne un bouleversement qui aboutirait à un changement de régime. Ne laissons en tous les cas pas accréditer l'idée que le peuple allemand, s'il se mettait en république, ne payerait pas pour ses méfaits.

HENRI ALBERT.

§

Grande-Bretagne et Irlande.

Au milieu des préoccupations actuelles de la guerre, on n'a guère eu le temps, ni la curiosité, en France, de s'occuper de la question d'Irlande et d'essayer de démêler les données de ce problème. La récente rébellion du Sinn Fein a momentanément révélé aux lecteurs des journaux qu'il existait en Irlande des éléments turbulents apparemment irréconciliables et décidés à profiter de toutes les occasions pour porter des coups dangereux au pouvoir britannique. La plupart des lois de circonstance qui ont été votées par le Parlement de Westminster pour faire face aux nécessités imposées par la guerre, ne s'appliquent pas à l'Irlande. Par exemple, la loi qui impose le service militaire obligatoire en Grande-Bretagne n'a pas été rendue exécutoire en Irlande. Somme toute, la Grande Ile reste une sorte de pays neutre dont une partie de la population manifeste une neutralité malveillante, quand ce n'est pas une hostilité sanglante, et l'existence de cet état d'esprit nécessite une sorte d'occupation militaire qui mobilise plusieurs corps d'armée. Il est bien difficile de se former un jugement sur la question irlandaise. Aucun problème ne comporte plus de données embrouillées, plus d'éléments de partialité et de passion et même — pourrait-on dire — plus d'arguments de mauvaise foi. Loin de vous éclairer, la littérature du sujet ne réussit qu'à rendre la question plus complexe, plus confuse, plus inextricable. Les difficultés sont si nombreuses qu'il semble impossible de trouver une solution qui vienne à bout de toutes. Si l'on envisage l'histoire des relations de l'Irlande et de l'Angleterre depuis l'acte d'union seulement, on est obligé de constater qu'une infinité de maladresses ont été commises de part et d'autre. La situation actuelle est le résultat d'un siècle de mauvaise politique et de fâcheux entêtement des deux côtés. Néanmoins, les Irlandais de bon sens reconnaissent que, depuis un certain temps, d'excellentes mesures ont été appliquées et l'état des choses s'est considérablement amélioré dans la Verte Erin. Le Home Rule a été voté par la Chambre des Communes et ce sont seulement les difficultés locales qui en ont empêché l'or-

ganisation. En réalité, la population de l'Irlande est séparée en deux camps, les habitants de l'Ulster, région industrielle et prospère pratiquant en général le culte protestant, et le reste de l'Irlande, surtout agricole, qui est rattaché à l'église de Rome. L'élément nationaliste, antiunioniste, déploie une activité obstinée pour obtenir une indépendance qu'on ne lui refuse pas, et, d'autre part, l'Ulster reste unioniste et ne veut pas entendre parler d'un Parlement de Dublin où ses représentants seraient en minorité et incapables de défendre ses intérêts politiques, économiques et religieux. Les nationalistes acceptent le Home Rule à la condition expresse qu'il sera imposé à l'Ulster récalcitrant. Jusqu'ici, les tentatives les mieux intentionnées pour parvenir à un compromis ont échoué. Dans son substantiel ouvrage, *The Sinn Fein Rebellion*, Lord Ernest Hamilton, après un excellent résumé historique, indique une solution possible, mais qui demanderait une longue période de patience. L'Irlande, selon lui, ne pourra devenir unie, former une nation que lorsque les populations de l'Ulster pourront librement se mélanger par le mariage avec les habitants des autres comtés ; les barrières de race et de religion qui s'opposent actuellement à toute entente disparaîtraient fatalement ; mais le clergé catholique romain veille soigneusement à ce que cette amalgamation ne puisse se produire : la hiérarchie ecclésiastique impose avec énergie dans les mariages mixtes une clause par laquelle les enfants devront être élevés dans la foi catholique. Quand on sait de quelle implacable intolérance les évêques et les prêtres irlandais ont fait preuve dans les luttes politiques auxquelles ils prennent ardemment part, on s'imagine aisément combien la solution proposée par Lord Ernest Hamilton demeure aléatoire.

HENRY-D. DAVRAY.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — *L'Opinion Wallonne*, qui aime à préconiser le système fédéraliste comme seul moyen d'administrer la Belgique et pour que Flamands et Wallons vivent enfin en paix, est heureuse de voir sa politique justifiée par la déclaration d'un membre de la Grande Commission du Reichstag :

Des politiciens à courte vue ou des journalistes partiaux proclament et écrivent continuellement que les Allemands ont établi la séparation administrative en Belgique dans le but de maintenir sur notre pays leurs influences discordantes. Le fédéralisme tel que nous souhaitons de le voir appliqué à la Flandre et à la Wallonie marquerait, au contraire, la fin de toute emprise morale ou matérielle de l'Allemagne en Flandre. Les Flamands en possession de leurs droits linguistiques n'auraient plus aucune raison d'organiser contre la Wallonie et l'influence française un belliqueux « mou-

vement flamand ». Appuyé sur l'Allemagne, le français pénétrerait *sans contrainte*, ainsi que le proclame un éternel phénomène historique, dans toutes les classes sociales du peuple flamand et la Flandre, *naturellement bilingue*, se franciserait chaque jour davantage. Quant aux Wallons qui n'ont jamais dressé contre les prétentions hégémoniques des flamingants qu'un mouvement simplement défensif, ils cesseront de proclamer des revendications le jour où le fédéralisme les aura satisfaites.

Les Allemands qui connaissent à merveille l'esprit des Wallons et des Flamands viennent d'ailleurs, à l'appui de notre thèse, de marquer la réunion du 3 mai dernier de la grande commission du Reichstag, par une déclaration sensationnelle : Un membre de la commission, dont les journaux ne nous apportent pas le nom, a déclaré « qu'après de fréquents entretiens avec les Flamands dirigeants, il considérait comme un sérieux danger le projet de former les Etats-Unis de Belgique placés sous l'ancienne dynastie ».

En d'autres termes ce politicien craint, et très justement, que le fédéralisme, désiré par les Wallons comme par tous les Flamands conscients, ne constitue pour l'Allemagne une menace perpétuelle.

C'est aussi pour cela que l'orateur des conservateurs déclare que « *quelle que soit la forme future de la Belgique, la seule question est de savoir si le littoral de la Flandre tombera sous l'influence de l'Allemagne ou bien sous l'influence anglaise. Mes amis*, ajouta-t-il, *doivent exiger que ce littoral demeure sous l'influence militaire allemande.* »

Que signifie ce discours, sinon que les *Etats-Unis de Belgique* tels que le souhaitent nos ennemis, seraient avant tout des *Etats-Unis allemands de Belgique?*

C'est sous cette condition que les Allemands accepteront d'évacuer la Belgique : *l'annexion de la Belgique doit être considérée comme liquidée*, déclara l'orateur du parti progressiste. *Elle n'est pas désirable.*

Oui, mais, dit l'orateur du centre, « *il faut pratiquer une politique flamande sensée* ».

Toute la tactique allemande est contenue dans ces mots. C'est aux Flamands et aux Wallons de répondre aux ennemis héréditaires de leurs pays en supprimant désormais toutes les sources de conflits entre eux. Pour arriver à ce résultat harmonieux d'entente mutuelle, inspirés par la devise belge : *l'Union fait la Force*, Wallons et Flamands réclameront avec force l'instauration de ce régime fédéral que la grande commission du Reichstag considère *comme un sérieux danger.*

LA PRESSE ENNEMIE. — La *Gazette de Francfort*, qu'on ne saurait qualifier de catholique, donne, sous la signature de Werner E. Thormann, une longue étude sur les divers courants dans le catholicisme en Allemagne. En voici quelques passages :

La position prise par un grand nombre d'intellectuels du catholicisme en Allemagne, depuis le commencement de la guerre, a beaucoup surpris lui-même et à l'étranger. Il va de soi que les catholiques allemands remplissent ainsi grement leurs devoirs patriotiques. Celui-là seul qui a suivi en observateur attentif, durant ces dernières années, le mouvement toujours

plus important qui emporta des catholiques allemands vers une conception nouvelle de la vie, poussée sur le sol de l'expansion économique, comprendra qu'il puisse se trouver dans le reste du camp catholique des défenseurs zélés d'idées généralement professées par les milieux prusso-conservateurs, par les partisans d'une théorie racique qui proclame la supériorité germanique, par des économistes et des historiens aux tendances impérialistes, et par les cercles économistes et commerciaux intéressés à l'expansion allemande. L'ancien antagonisme des opinions catholico-conservatives et des libérales fut contraint de se diriger plus à droite, suivant en cela un chemin nettement recommandé par des politiciens comme Martin Spahn. La position prise par le Centre dans les questions importantes de politique intérieure, notamment dans la lutte contre la social-démocratie, suivit indiscutablement la même voie. Cela ne marcha pas sans de fortes résistances. Mais tous ces combats se passèrent trop à la surface et ne s'en prirent pas aux racines du problème. Le mouvement moderniste qu'on remarquait alors dans les pays latins troubla les regards. On en conclut à des manifestations analogues en Allemagne, lesquelles ne furent point, et l'on se battit furieusement dans le vide.

. . . . . .

Il manquait à l'Allemagne catholique une classe intellectuelle qui, cultivée philosophiquement et artistiquement, eût placé *sub speciem aeternitatis* l'action pratique des politiciens et des journalistes, laquelle n'a en vue que l'heure présente. Certes un commencement d'amélioration s'est manifesté ces dernières années, particulièrement dans les milieux du périodique munichois *Hochland* et des jeunes universitaires catholiques éduqués par Sonnenschein. Je ne doute aucunement que ces tendances ne se fussent révélées également sans la guerre et qu'elles n'eussent eu pour conséquence une transformation de la vie intellectuelle catholique en Allemagne. Car, parallèlement à cette redécouverte faite par le catholicisme allemand du caractère national allemand, il se manifeste dans le monde entier, maintenant que sont surmontés le matérialisme et le positivisme, un souci nouveau des idéals métaphysiques, une redécouverte des voies de Dieu, un raffermissement de la dévotion, une pénétration du travail intellectuel par les idéals chrétiens. Dans la philosophie allemande, ces chemins ont été indiqués par Wilhelm Wundt et Rudolf Eucken, mais surtout par Max Scheler ; en France, Bergson fut le pionnier. Mais, dans ce dernier pays, apparut une direction nettement catholique qui, partie du mystique Paul Verlaine et passant par la religiosité de Francis Jammes et de Charles Péguy, monta à la pratique nettement catholique de Paul Claudel, d'Emile Baumann, de Louis Le Cardonnel, suscita dans la politique et la sociologie un groupe d'idéalistes religieux et sociaux comme Marc Sangnier, Fonsegrive, Goyau, à qui un rôle important pourra échoir après la guerre suivant la nouvelle orientation de la France. L'attention des catholiques allemands a été attirée sur cette évolution par les revues *Hochland* et *Ueber den Wassern*, ainsi que par la communication du secrétariat des Travaux d'études sociales de München-Gladbach, et, de ce fait, un chemin analogue fut tracé pour l'Allemagne.

La guerre n'a pas été sans apporter un certain trouble chez nous, et sans créer chez les catholiques de tous les pays de forts courants nationalistes.

C'est en France qu'ils étonnèrent le moins, en Allemagne le plus. Et voici expliquée la publication profondément regrettable : *La Guerre allemande et le Catholicisme*, qui obligea les catholiques allemands, justement indignés, à se défendre. La réponse des esprits dirigeants des catholiques allemands, *La Culture allemande, le Catholicisme et la Guerre mondiale*, présenta un tableau des plus intéressant de la situation intellectuelles des catholiques allemands au début de la guerre. Elle appuyait sur le droit des catholiques allemands à sentir en Allemands, et montrait que la partie catholique de la nation avait pris sa place dans la vie intellectuelle et économique allemande du temps présent. Qu'elle se soit aussi ardemment défendue contre le reproche d'un nationalisme exaspéré, est à l'honneur des autorités ecclésiastiques de l'Allemagne autant que des collaborateurs du recueil. Toutefois, au sujet de cette controverse, j'aimerais exprimer que les deux partis ne sont pas allés au fond de la question et qu'ils prêtent à l'adversaire des motifs trop extérieurs. Etant donné l'énergie avec laquelle les catholiques allemands ont toujours défendu leur bonne foi, ils eussent dû ne pas mettre en doute celle des Français ; des catholiques allemands ne devraient pas admettre sans plus que la haine nationale ait rendu aveugle et sourd un homme tel que Goyau. Car Goyau s'est certainement efforcé d'envisager un problème qui est présentement discuté par les catholiques allemands avec une belle franchise dans toutes ses conséquences.

Si ce même thème délicat est traité ici à certains points de vue en quelque sorte neutres, c'est parce que l'orientation des masses apparaît nécessaire dans une question extrêmement importante, mais c'est aussi pour démontrer que le point de vue qui répudie par principe les conséquences de l'impérialisme et du nationalisme est, même pour les catholiques, voire pour tout homme pensant en chrétien, le seul logique et possible.

La sorte de catastrophe bouleversant le monde entier qu'a été cette guerre, il faut pour l'apprécier une mesure établie dans les profondeurs de la pensée philosophique. Il me semble que, dans l'empire allemand, nous considérons cette guerre, ou, tout au moins que nous l'avons considérée, dans les jours d'août 1914, trop sous l'angle visuel d'une comparaison historique avec la guerre de l'Indépendance et le différend national avec la France de 1870-71. Certes elle témoigne d'une magnifique affirmation du caractère allemand contre un monde d'ennemis, mais ses racines sont plus profondes et parfois laissent presque paraître son groupement de forces ; nous devons l'envisager comme la catastrophe d'une époque où se modifie la conception du monde. Même le plus ardent patriote nous peut suivre sur ce chemin, que le Chef suprême de l'Eglise a d'ailleurs indiqué aux catholiques.

. . . . . .

Voici que s'est effectué le mouvement jusqu'ici esquissé parmi les catholiques allemands. Il ne s'agit de rien moins pour le catholique que de trouver une orientation nouvelle et une nouvelle base à ses convictions sociologiques, lesquelles lui sont venues en dernier de l'Eglise, en un temps où toute la société humaine était autre que maintenant. Ce sera la gloire de l'esprit allemand d'avoir posé la pierre d'un tel édifice en plein trouble d'une guerre universelle... La base pour tout catholique est de savoir si les normes de la loi morale chrétienne doivent ou non conserver leur valeur en politique. C'est la tâche à laquelle, dans les numéros de janvier et

de février 1917 de *Hochland*, s'est mis le professeur Dr Robert Saitschick à qui nous devons mainte précieuse analyse de la vie psychique. Il place ses recherches immédiatement sous la lumière de l idée d'éternité, ce qui l'amène à condamner sans réserve la *Realpolitik*, qui ne semble être une politique féconde que pour les esprits à courte vue et ne vivant que des nécessités matérielles de la politique au jour le jour, alors qu'en vérité elle ne mène qu'au chaos et n'apporte, par des moyens moralement pas sans objection, que l'anéantissement de soi au lieu de l'affirmation personnelle recherchée. « Il faut être homme avant d'être un citoyen », dit Saitschick, et « le divin est plus que le civique ». Et ainsi s'impose une moralité absolue jusque dans la vie politique. Aux théories modernes qui, même en Allemsgne, probablement comme suite d'un socialisme exaspéré, exigent l'absorbtion entière de l'individu par la vie collective nationale, s'oppose avec rigueur l'idée chrétienne de la valeur infinie et de la divinité de l'âme personnelle, de l'individu.

M. Werner E. Thormann analyse ensuite d'autres travaux : *La nouvelle Orientation sociologique et les catholiques allemands après la guerre*, de Max Scheler, *La Mitteleuropa et la culture psychique* du Dr Hermann Platz, celui d'entre les catholiques allemands, qui connaît le mieux le mouvement jeune-catholique français.

Platz comme Scheler montrent un nouveau côté du problème : cet esprit de la culture technique, qui leur paraît non chrétien, porte un caractère indiscutablement allemand-du-nord et prussien; mais, dans la Mitteleuropa à venir, l'Allemagne du sud (et l'Autriche) jouera un tout autre rôle que jusqu'ici dans l'empire allemand. Scheler n'épargne pas aux catholiques allemands le reproche de s'être déjà laissé trop séduire par l'enivrante idée du puissant Conseil économique prussien, oubliant de préserver ce qui leur est propre, leur culture organique, leur antique tradition, le rythme particulier de leur conception du monde, leur idée quant à la sainteté de la vie de l'âme. Et Platz prononce les graves paroles suivantes :

« Si, dans notre conquête industrielle et commerciale du monde, s'était manifesté plus de rythme allemand-du-sud et autrichien, plus de grâce et de forme, plus d'humanité et de spiritualité à côté des choses techniques et matérielles, nous posséderions probablement quelques milliards de moins, mais peut-être n'aurions-nous pas eu cette guerre. »

M. Werner E. Thormann arrive ensuite à *Nation et Etat* du professeur Ignaz Seipel, de Salzbourg :

La question du « Nationalisme et de l'Internationalisme » est un des côtés du problème. L'opinion erronée de « nations se faisant nécessairement la guerre » y est combattue, et l'auteur y préconise la reprise, sur le terrain culturel, des relations internationales après la guerre. Ces pages seront accueillies avec joie par quiconque se sent des obligations envers une grande culture humaine se développant à côté de la culture nationale, et, en dépit de toutes les affirmations contraires de fanatiques étroits et nébuleux, se refuse à se priver des avantages spirituels dont il est redevable aux

grandes nations qui présentement sont nos ennemies. Que malgré cela l'on rejette un internationalisme schématique qui voudrait effacer les particularités de chaque peuple, c'est une conséquence naturelle de l'idée d'organisme.

Seipel vient de traiter dans l'annuaire 1916 de la Société de St-Léon, de Vienne, une question liée au sujet de son livre et touchant à la « Culture ». Il y parle du « Pacifisme et des Catholiques », déplore que les catholiques se soient tenus éloignés du Pacifisme, si apparenté à l'idée catholique, en trouve la raison dans la forme pas toujours heureuse du pacifisme européen, qui, encore récemment, luttait pour le faux principe des nationalités, et il conclut en faisant appel à un « mouvement pacifiste catholique, puissant, indépendant, doté d'un programme nettement défini ».

LA PRESSE NEUTRE. — M. Ed. Rossier étudie la situation actuelle de l'Autriche-Hongrie, à la suite des dernières déclarations du comte Czernin. J'en découpe une notable partie dans la *Semaine littéraire*, de Genève.

La réponse que les puissances de l'Entente ont envoyée le 11 janvier dernier au président Wilson, qui leur avait demandé de proclamer leurs buts de guerre, a provoqué quelque étonnement. Cette note qui, aussi longtemps qu'une autre n'est pas venue l'amender, demeure le programme de la grande alliance européenne et mondiale, témoigne de certains ménagements à l'égard de l'Allemagne ; elle est d'une rigueur impitoyable pour l'Autriche-Hongrie. Elle affirme que, « si les Alliés veulent soustraire l'Europe aux convoitises brutales du militarisme prussien, il n'a jamais été dans leur dessein, comme on l'a prétendu, de poursuivre l'extermination des peuples allemands et leur disparition politique » ; ce qui implique le maintien de l'Etat. Elle réclame « la libération des Italiens, des Slaves, des Roumains, des Tchèques et des Slovaques de la domination étrangère »... ce qui, pour la monarchie des Habsbourg, signifie l'anéantissement. N'est-ce pas pécher par excès?

On peut d'autant mieux le soutenir que le lien entre ces peuples et leurs voisins ou dominateurs magyars et allemands est plus fort qu'on ne le croit à première vue. Durant les cinquante dernières années, ils ont été sans cesse en querelle, ils ont jeté à tous les échos leurs réclamations et leurs plaintes ; pourtant, à défaut d'autres affinités, ils ont des habitudes de vie commune. Ils ont été soudés par le travail séculaire de la bureaucratie la plus méticuleuse et la plus tyrannique de l'Europe, par l'action d'une diplomatie astucieuse et infatigable et surtout par les soins de l'Eglise catholique romaine qui, à travers des siècles d'histoire, n'a cessé d'observer exactement son pacte avec les Habsbourg.

C'est ce qui a permis à l'Autriche de se relever avec une surprenante facilité de crises qui auraient mis en question l'existence d'autres Etats de complexion plus robuste, mais moins souple. Elle a même su tirer, par un phénomène étrange, plus d'avantages de ses défaites que d'autres de leurs victoires. Et les observateurs avertis qui, dans ces dernières années, se plaisaient à la considérer comme un misérable assemblage ne tenant qu'à un fil : la vie d'un souverain octogénaire, viennent de subir un éclatant

démenti. Jamais transmission de couronne ne se fit dans des conditions plus tragiques que celle du mois de novembre dernier; jamais nouveau souverain ne prit possession de son trône au milieu d'un consentement plus unanime que l'empereur-roi Charles Ier : ceux qui conservaient une voix et des forces approuvaient; ceux qui auraient voulu crier leurs griefs se taisaient.

Tout cela ne laisse pas de faire quelque impression. Jusque dans les pays de l'Entente, il existe un « parti autrichien ». Il compte d'honorables représentants en France et en Angleterre ; en Italie seulement il brille par son absence. Et la manière dont raisonnent ces gens n'est point sotte du tout.

« Si l'Allemagne, disent-ils, présente un péril formidable et constant, parce que, chez elle, la caste guerrière et conquérante a absorbé la nation, il n'en est pas de même de la monarchie des Habsbourg. L'esprit belliqueux de l'avant-guerre n'était le fait que d'une minorité, magyare plus qu'autrichienne ; et encore, avant de porter un jugement sur la campagne contre la Serbie, il conviendrait d'établir exactement le rôle de l'ambassadeur allemand à Vienne, M. de Tschirsky ; ce qui souffre quelque difficulté. La masse de la population est pacifique : inépuisable en ressources, elle est mal outillée pour combattre et pour vaincre. La guerre a cruellement puni la nation tout entière. Pourquoi réduire au désespoir les gouvernements et les groupes dirigeants en faisant prévoir le démembrement de l'Etat ? On les repousse dans les bras de l'Allemagne à laquelle ils lieront leur sort jusqu'à la fin »...

Les événements actuels tendent à renforcer cette argumentation. Si le tsarisme russe, au temps de la force et du bon plaisir, avait, par tradition, la spécialité de provoquer chez ses alliés de douloureuses angoisses, la révolution russe ne leur assure pas un appui plus solide ; il s'en faut ! Les membres du gouvernement provisoire sont sincères et loyaux ; la nation a l'instinct profond de son intérêt et de son devoir ; mais la situation actuelle est étrangement embrouillée et inquiétante.

Or, nous dit M. Ed. Rossier, l'action de la Russie est indispensable.

D'autre part, il est certain que la situation de l'Autriche est mauvaise. Indépendamment de son épuisement actuel, l'avenir ne lui ménage aucune perspective riante. Seule de tous les Etats en guerre, la victoire ne la servira pas mieux que la défaite. Entre l'asservissement à l'Allemagne qui l'attend et le démembrement par l'Entente qui la menace, elle n'a même pas la liberté du choix. Et si la camarilla de nobles et de parvenus qui entourait le vieil empereur fermait les yeux à l'évidence, on peut espérer un peu plus de bon sens chez les conseillers du nouveau souverain.

Alors la situation ne s'éclaire-t-elle pas ? Au temps de l'ancienne guerre, l'action de la diplomatie côtoyait celle des armes : à la longue aucun bloc hostile ne lui résistait. Pourquoi ne pas déclencher aujourd'hui un travail semblable ? Les nationalités sujettes des Habsbourg ne peuvent-elles pas vivre et prospérer sous un régime de large fédéralisme? La plupart d'entre elles ne demandaient pas autre chose avant la guerre ; convient-il de verser

encore des torrents de sang pour leur assurer une indépendance qui, vu l'enchevêtrement des peuples et des langues, laissera toujours subsister des opprimés ? Et pour prévenir le péril qui, à moins d'une éclatante victoire de l'Entente, continuera de menacer le continent, l'organisation progressive de ce *Mitteleuropa* dépendant politiquement et économiquement de l'Allemagne, existe-t-il un plus sûr moyen que de retourner la monarchie austro-hongroise contre l'empire germanique qui jamais ne lui pardonnera sa défection ?

Et pourtant...

M. Ed. Rossier examine ensuite les raisons qui déconsidèrent ce plan. L'Autriche est devenue la chose de l'Allemagne, le comte Tisza prêt à toutes les besognes qu'il plaira à l'empereur allemand de lui imposer. Les paroles de paix qui viennent du Ballplatz sont inspirées par la Wilhelmstrasse.

Peut-être y a-t-il dans cette opinion quelque chose d'excessif. Cependant nous devons constater que rien ne nous permet de croire que l'Autriche-Hongrie ait eu, depuis le début de la guerre, une politique qui lui soit propre. Sans doute elle s'est débattue à plus d'une reprise contre les exigences de son alliée ; à propos de la Pologne, surtout, la discussion a failli tourner au conflit. Mais ce n'étaient là que des querelles de famille que les conjoints, si fâcheusement assortis soient-ils, gardent prudemment pour eux. Vis-à-vis de l'étranger, le bloc est resté solide. Et, plus le temps s'est écoulé, plus s'est affirmée la dépendance de la monarchie dualiste. Constamment battue sur le front oriental, elle n'a dû ses relèvements qu'à l'Allemagne. Après avoir confié à sa grande voisine la direction de sa politique, elle lui a abandonné le commandement de son armée; elle a depuis longtemps renoncé à solder toutes ses dépenses de guerre; par surcroît sa propre administration lui échappe. Par quel prodigieux effort l'Autriche, consciente de sa blessure, pourrait-elle briser ses liens et conquérir la liberté ?

Il y a plus : « Nous ne réclamons ni annexions, ni indemnités », disent les démocrates des deux monarchies avec l'approbation paterne de leurs gouvernements. Mais c'est d'eux qu'on réclame des sacrifices. Un organisme aussi composite que l'Empire des Habsbourg, dont près de la moitié des ressortissants prêtent l'oreille à des appels du dehors, n'entre pas en guerre sans évoquer de troublantes espérances. Croit-on aujourd'hui que l'Italie signerait la paix sans Trieste, que les Serbes abandonneraient à leur sort les Bosniaques, que la Roumanie ferait son deuil de la Transylvanie, ou la Pologne de la Galicie ? L'Autriche est-elle résignée à des sacrifices ?

Est-elle même prête à abandonner ses conquêtes ou, pour mieux dire, celles de son alliée ? C'est aux Russes que s'adressent les appels des partis de gauche et, vis-à-vis de la Russie, les renonciations sont d'autant plus aisées qu'elles seraient accompagnées de contre-parties. Mais le gouvernement austro-hongrois abandonne-t-il toute ambition sur la grasse plaine de Valachie qu'il couvait déjà du regard au temps de Napoléon ? Est-il prêt à rendre la liberté à la Serbie ?...

Enfin, le régime fédéraliste que, à la veille de la guerre encore, les na-

tionalités de second plan auraient accepté avec reconnaissance, reste-t-il de mise aujourd'hui que des ruisseaux de sang séparent les peuples ? Les gouvernants de Vienne et de Budapest ont étouffé toute velléité d'opposition avec une violence sauvage. Ils ont semé sans compter le désespoir et la haine. Comment fonder l'Etat nouveau sur des cadavres et des ruines ?

C'est pourquoi, dans le camp de l'Entente, des hommes politiques, même parmi les plus modérés, préfèrent à un accord irréalisable la guerre à fond contre le césarisme autrichien, le clair appel à la liberté qui retentira des monts de Bohême aux escarpements des Karpathes et entraînera les peuples délivrés, Tchèques, Polonais, Yougo-Slaves et Roumains, dans une même ligue à jamais hostile au Habsbourg...

Mais les arguments en faveur de l'Autriche-Hongrie ont aussi leur valeur.

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Ethnographie

J. de Morgan : *Essai sur les nationalités ;* Berger-Levrault. 3 »

Littérature

Henri Aimé : *Le Bandeau sur le front ;* Crès. 1 75

Paul Fort : *Anthologie des Ballades française, 1897-1917 ;* Mercure de France. 3 50

Henri Massis : *Le Sacrifice ;* Plon. 3 50

Jules Maurie : *Impressions d'un simple.* Préface de M. H. Welschinger ; Edition et librairie. 3 50

P. Van Tieghem : *Ossian en France,* Tome I et II ; Rieder. 15 »

Musique

Cèsar Franck : *Paris ;* Roudanez. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Adrien Bertrand ; *La Victoire de Lorraine.* Avec 18 grav., Berger-Levrault. 3 50

Paul H. Courrière : *Histoire héroïque de la Grande Guerre.* Avec des illustrations. Fascicule I ; Edition et librairie. 2 »

Charles Maurras : *La part du combattant ;* Nouv. libr. Nat. 1 50

Maurice des Ombiaux : *Un royaume en exil ;* Berger-Levrault. 3 »

Charles Ouy-Vernazobres : *Journal d'un officier de cavalerie.* Avec 16 illust ; Berger-Levrault. 3 50

Ettore Ponti : *La Guerre des peuples et la future confédération européenne.* Trad. de l'italien par Joseph Rouquet. Préface de S. Pichon ; Alcan. 3 50

Poésie

Maxal : *Pour toi ;* Figuière. 2 »

André Mercier : *Les Nostalgies ;* Jouve.

Marcel Millet : *Comédiens en tournée ;* Vivre. 0 60

Publications d'art

Ary Justman, Chana Orlof : *Réflexions poétiques. Reproductions de sculptures ;* Sic ». » »

Emile Mâle : *L'art allemand et l'art français du moyen âge ;* Colin. 3 50

Questions coloniales

Camille Gorju : *Le bloc franco-colonial ;* Giard, 1 »

Questions religieuses

André Bellessort : *Saint François Xavier ;* Perrin. 3 50

Roman

Fred Causse-Maël : *L'âme d'un canon ;* Flammarion. 3 50

Elie Dautrin : *L'Envolée ;* Plon. 3 50

Sciences psychiques

Maurice Maeterlinck : *L'Hôte inconnu ;* Fasquelle. 3 50

Sociologie

Emile Corra : *La maladie occidentale ;* Revue positiviste int. 1 »

Divers : *La Vie chère ;* Ligue des Droits de l'homme. 0 50

Bernard Lavergne : *L'Union commerciale des alliés après la guerre ;* Alcan. 1 50

Charles de Saint-Cyr : *Ce qu'il faudra que soit la France de la victoire ;* Renaissance du livre. 4 »

Théâtre

Henry Bataille : *L'Amazone. Les Flambeaux.* Préface de l'auteur ; Fasquelle. 3 50

Stanislas Wyspianski : *Les Noces,* drame en 3 actes, traduction du polonais par A. de Lada et G. Lenormand ; Nouv. Revue française. 4 »

Varia

Lucien Lambeau : *Histoire des communes annexées à Paris en 1859 :* *Charonne.* Tome I ; Leroux. 10 »

Voyages

Henri Goy : *De Québec à Valparaiso ;* Colin. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Les Ecrivains tués à l'ennemi. — Mort d'Henry Maubel. — Mort de Pierre Fons. — Mort d'Alexandre Séon. — L'Angleterre et Jeanne d'Arc. — Bénoni. — Cinq vers à Ernest La Jeunesse. — Sonnet à surprise. — Noms de fleurs modernes. — Autour de La Jeunesse. — L'aéroplane de poche. — Emile Zavie. — Papillons de guerre. — M. Jaques-Dalcroze et les frontières. — Baudelaire, poison littéraire. — Edouard VII collaborateur de *l'Encyclopædia britannica.* — La Collection Léonide Miassine. — Inspiration. — Les poètes médecins. — Notations. — La Gazèle, poème oriental. — *The blindman* gazette americaine. — Publications du *Mercure de France.*

Les Ecrivains tués à l'ennemi. — A la liste déjà si longue des hommes de lettres morts au champ d'honneur il faut en ajouter d'autres.

Le capitaine René Dupuy, en littérature René Dulize, ancien enseigne de vaisseau a été tué par un obus à la ferme de Cogne-le-Vent. Il avait collaboré à différents grands journaux, le *Gaulois*, le *Figaro*, le *Matin*, *Paris-Midi*, *Paris-Journal* et à des revues; il était un des fondateurs des *Soirées de Paris.* Il laisse un grand nombre d'œuvres inédites parmi lesquelles des pièces de théâtre.

Charles Tardieu a disparu au cours de la dernière offensive. Rédacteur à

l'Eclair et au *Figaro*, il venait de publier *Sous la Pluie de fer*, dont Alfred Capus avait écrit la préface.

Michel Psichari, collaborateur à *Gil Blas* et à *l'Illustration*, gendre d'Anatole France, frère d'Ernest Psichari, a été tué au cours des derniers combats.

Albert Thierry a été tué le 26 avril à Aix-Noulette. Il avait écrit *L'Homme en proie aux enfants* et *Conditions de la paix*.

§

Mort d'Henry Maubel. — Lorsqu'il nous sera enfin loisible de retourner dans la Belgique sacrée, quels sont ceux de nos amis que nous y retrouverons ? Combien auront été éprouvés, depuis trois ans, dans leurs santés, dans leurs affections, dans leurs espoirs ? Combien — hélas ! — auront disparu ? Angoissés sont nos cœurs quand nous songeons à tous ceux-là de qui nulle nouvelle, même indirecte, ne nous est parvenue : Albert Giraud, Georges Eekhoud, Delattre, Georges Marlow, Krains, Fernand Séverin, Grégoire Le Roy, tant d'autres ; quel est leur sort ? que font-ils ? qu'ont-ils souffert ?

Parfois, par la Suisse, par la Hollande, filtre un bref message qui nous apporte un écho funèbre : ce fut le sculpteur Rik Wouters qui avait succombé, ce fut ce peintre harmonieux et délicat, Georges Lemmen. Comment y croire, ô malheureux ? — Et, à présent, ce fin, ce sensible, spirituel et trop discret artiste, psychologue pénétrant, musicologue fervent, que, littérateur, nous estimions très haut, Henry Maubel, — que, compagnon des heures de jadis, si enthousiastes, et ami fidèle, nous chérissions sûrement, de son nom familier, Maurice Belval.

Maurice Belval, Henry Maubel, est mort, à Bruxelles, le 6 avril, à la suite de congestions consécutives à un état profond — et trop compréhensible ! — de neurasthénie.

Ses débuts littéraires datent de la création de la *Jeune Belgique*, à laquelle, tant que la dirigea son fondateur Max Waller, il collabora assidûment. Il y donnait de petites nouvelles, d'analyse intime et subtile, fort remarquées, de courts romans, des poèmes en prose. Il y fit aussi de la critique littéraire très délicate, et aussi, — timidement, car il ne se sentait pas assez assuré dans la connaissance d'un art dont il jouissait et qu'il comprenait mieux qu'aucun autre, — de la critique musicale.

Lorsque Waller fut mort, il lui succéda, un temps, à la direction de la *Jeune Belgique* ; il consacra à son prédécesseur une étude de tendre piété, d'affection reconnaissante et profonde, de même qu'il sut, en compagnie de M. James Vandrunen, évoquer la figure d'Octave Pirmez, un des précurseurs, après van Hasselt et avec le grand Charles Decoster, de l'éveil littéraire en Belgique.

Maubel se sentait plus proche de Pirmez, de qui, l'humeur rêveuse, mélancolique, philosophique, se complaisait beaucoup, en dépit de fréquentes et longues ressouvenances de Chateaubriand, à abstraire d'un paysage, comme on dit, des états d'âme, pour qui chacune de ses sensations n'avait de valeur, semblait-il, qu'à la condition de susciter aussitôt en lui un monde de pensées aux effigies, comme frileuses, soudain apparues pour se mêler et se fondre.

L'art d'Henry Maubel, avec en moins tout ce qui chez Pirmez demeure d'emphase et de rhétorique, s'appariait à celui-là par certains côtés. *Miette*, *Quelqu'un d'aujourdhui*, *Ames de couleur*, *Dans l'Ile*, en toutes ses créations de prose romanesque, tendue, imagée, la familière existence s'allégorise et soutient de ses motifs la douce efflorescence d'âmes mystérieuses, attentives, éprises d'un idéal de pureté sensible et réfléchie.

Le contraste entre les aspects de la réalité où il prétend situer les personnages de son rêve et l'atmosphère de songe conscient où il les fait évoluer s'accuse, plus impérieux, lorsqu'il donne à ses compositions la forme dramatique. Quelles étranges œuvres, mais si attachantes, non point seulement *Une Mesure pour rien* ou *Etude de jeune fille*, qui ne sont que des esquisses de sa jeunesse encore incertaine, mais, réunies dans le même volume, *Théâtre* : l'*Eau et le Vin*, brûlée d'une fièvre de passion contenue, et *les Racines* d'une sérénité de pensée mieux soutenue. M. Lugné-Poe faillit réaliser la première sur la scène de l'Œuvre, et l'on regrette qu'il y ait renoncé. C'était une expérience curieuse ; on se demande quel en eût été le succès.

Après de telles tentatives, jamais, sans doute, satisfait, un peu déçu dans le secret de son cœur, Henry Maubel s'était retiré en le refuge d'une vie familiale, unie et tranquille, auprès de sa femme, Mme Blanche Rousseau, à qui l'on doit aussi des livres d'une très délicate atmosphère d'intime poésie. Tous deux fervents d'un même art, ils avaient leurs poètes dont les vers les réunissaient dans des élans prolongés de commune adoration. Ils avaient la divine musique, où personne avec plus de lucidité que Maubel n'a senti, compris et entr'ouvert à autrui le secret prestige des harmonies qui transportent, qui font voir et éprouver au delà de soi-même, aux confins de l'inexprimable, dans les délices de ce qu'on ne peut que deviner de plus impondérable au fond des ferveurs les plus immatérielles de l'âme humaine.

Les *Préfaces pour des Musiciens* (Fischbacher) inspirent sur les idées, les tendances, la portée de l'œuvre de Schumann, de Grieg, de César Franck, de Guillaume Lekeu et de Wagner, une compréhension consciente et transfiguratrice que nul commentaire n'en a jamais su donner ; personne n'a mieux défini comment il convient qu'on entende la musique, personne n'a tracé une esquisse plus pénétrante de la psychologie de la musique.

Ce livre-là, aucun musicien ne devrait l'ignorer ; aucun amateur de musique ne devrait s'en dessaisir. Maubel avait donné en dernier lieu une monographie de « la trente-deuxième Cantate de Bach » — que d'autres devaient suivre — et où il en élucide les mouvements et les intentions, d'une science éprouvée, mais si peu sèche que même un ignorant la lira sans ennui, et avec profit.

De rares, fraternels et sûrs amis se groupaient autour de Maubel et lui portaient un véritable culte affectueux. La triste nouvelle leur aura causé à jamais un déchirement profond. Il était de ces esprits qu'on n'oublie plus quand on a reçu la faveur de les approcher. Il suffisait qu'il accueillît d'un sourire de ses yeux bleus infiniment pâles et pensifs, pour qu'on portât en soi son souvenir et pour qu'on l'aimât. — ANDRÉ FONTAINAS.

§

Mort de Pierre Fons. — Pierre Fons est mort le 23 avril dernier, à Cambo, où son état de santé avait obligé à le transporter il y a quelques semaines. Agé de 37 ans à peine, il avait collaboré à la plupart des jeunes revues et publié plusieurs volumes, notamment *l'Heure Amoureuse et Funéraire*, couronné par l'Académie Française, *la Divinité Quotidienne* et *l'Offrande au Mystère*. Tous ceux qui l'ont connu garderont longtemps le souvenir de l'être exquis qu'il fut.

§

Mort d'Alexandre Séon. — Alexandre Séon, qui vient de mourir à 62 ans, avait été un des peintres les plus célèbres du temps des Salons de la Rose-Croix. Plusieurs romans du Sar Péladan parurent avec des frontispices de sa main. Il était resté fidèle aux théories idéalistes d'il y a vingt-cinq ans, et un groupe de jeunes artistes mystiques qui s'appelait *la Rosara* s'inspirait de ses idées. Il avait l'âme d'un apôtre et aussi la figure, avec sa belle tête de Zeus à longs cheveux et à large barbe, jadis noirs, maintenant blancs, avec aussi ses yeux étincelants, et sa parole pleine de chaleur et d'éloquence. Sa peinture très noble et très stylisée, un peu trop austère pour le goût vulgaire, n'était pas indigne de celle de Puvis de Chavannes, son maître et son ami ; sa décoration pour la mairie de Courbevoie montre ce qu'il aurait fait si l'État ou si des particuliers avaient fait plus souvent appel à son talent. Du moins, à défaut des vastes parois qu'il eût aimé à couvrir de figures héroïques, il laissera de beaux dessins savants et purs, des nus harmonieux et chastes, des tableaux de chevalet d'une originalité indéniable et quelques grandes toiles auxquelles la postérité rendra justice.

§

L'Angleterre et Jeanne d'Arc. — La lettre suivante a été adressée par son auteur à des personnalités françaises :

Londres, 3-5-17.

Monsieur,

Je prends la liberté de vous écrire sur un sujet qui, je l'espère beaucoup, vous intéressera.

Il y a presque cinq cents ans, les troupes anglaises, aidées par certains ecclésiastiques subornés, se rendirent coupables d'un crime ineffaçable en brûlant à Rouen une jeune fille ennemie.

De nos jours, Jeanne d'Arc est considérée comme une héroïne et une martyre dans le monde entier, y compris les peuples de la Grande-Bretagne.

Depuis longtemps, comme maintenant, chacun de nos jeunes gens, garçons et filles, a senti la honte vivante de ce forfait.

Au début de l'année dernière, j'ai formulé ce projet ; aussitôt après la fin de la guerre nous vous offrirons, à vous, nos vaillants alliés, un monument commémoratif en l'honneur de la Pucelle d'Orléans, aussi caractéristique que possible de son inspiration et de ses faits d'armes magnifiques, et surtout de notre remords impérissable.

Depuis ma jeunesse, j'ai toujours tellement aimé la belle France qu'en dépit de mon âge, à cette époque 56 ans, c'était une grande joie pour moi de me trouver comme capitaine en 1915 dans les tranchées de son sol bien aimé et que l'honneur me fût accordé de faire de mon mieux dans l'attaque près de Loos pour nettoyer un petit coin de ce sol de la tache de l'ennemi violateur.

Ce fut là, dans ces tranchées, que l'idée (puis-je dire l'inspiration ?) de ce mémorial m'est venue.

Au cours de mes journées de convalescence, ici, en Angleterre j'ai écrit à un

certain nombre de mes compatriotes, à ceux surtout qui sont particulièrement en vue de par leur situation et leur autorité, pour leur demander un avis sur ma proposition. Elle a été acclamée partout d'une façon unanime. Parmi ces réponses se trouve celle du maréchal French, qui donne de tout son cœur son approbation, et qui plus tard se mettra à la tête du mouvement, s'il se développe comme je l'espère.

Outre ma propre opinion et celles de mes compatriotes, je suis très désireux de connaître celle des Français les plus illustres et en vue, et de savoir d'eux si cette idée serait bien accueillie en France.

Je dois vous assurer que toute question religieuse est étrangère à ce mouvement. L'offre viendrait de la nation britannique tout entière. En ce qui me concerne par exemple, je suis protestant.

Voilà pourquoi, Monsieur, je me permets de m'adresser à vous, en vous priant d'avoir la grande obligeance de m'écrire quelle est votre opinion. Pour moi, je puis seulement dire qu'après l'attaque de Loos je souffris tellement d'un choc d'obus que je fus mis hors de combat pour quelques mois. Maintenant à cause de cela et en raison de mon âge, presque 58 ans, on ne me permettra plus d'aller au front, quoique, heureusement, je me trouve suffisamment en bonne santé pour participer à l'instruction de nos nouvelles troupes. Ainsi mon rêve chéri de mériter et de gagner votre « Croix de guerre » est fini !

Mais si je ne puis plus combattre, il me reste encore cette félicité d'essayer de faire tout mon possible dans mes vieux jours pour cimenter la fraternité entre nos deux nations, déjà consacrée par le sang versé l'une pour l'autre.

Pardonnez, je vous prie, ces détails personnels, et veuillez juger cette lettre sur les sentiments qui l'ont inspirée et non sur ses pauvres termes defectueux à cause de la limitation de mon vocabulaire français.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.

CAPITAINE JOHN DICKER
Middlesex Régiment
White City
London, W-12

Nous pensons que l'auteur de cette lettre recevrait avec intérêt les opinions françaises qu'on voudrait bien lui faire parvenir.

§

Bénoni. — On a remarqué parmi les prénoms du général Pétain celui de Bénoni, qui est aussi celui de son grand-père.

Ce prénom peu commun dans l'univers est toutefois si répandu dans les régions du nord-ouest de la France que M. André Billy avait pris pour titre d'un curieux roman qui se passe justement dans le Laonnois : *Bénoni*, dont le sous-titre est *Mœurs d'Eglise*.

Un roman de Bulwer-Lytton sur l'occultisme porte aussi comme titre ce prénom d'actualité. Il est encore familier aux visiteurs des expositions des *Indépendants* qui connaissent tous les toiles de M. Bénoni Auran, artiste des environs d'Avignon, qui, installé à Paris dans le quartier de Plaisance, y fut l'ami du douanier Henri Rousseau, qui lui avait donné un petit portrait de son père peint à l'huile et encadré de ses propres mains.

Bénoni était le second nom de Benjamin, le dernier fils de Jacob. Benjamin, qui lui avait été donné par son père signifie : le bien-aimé, et Bénoni, que, lui avait donné sa mère veut dire : le fils de la douleur.

Nom prédestiné !

§

Cinq vers à Ernest La Jeunesse.

Entre les reflets de tes bagues, des absinthes,
te voilà parti pour les florales enceintes

au moyen du bûcher mystérieux
où pétillent rubis et l'esprit de tes yeux,
bijou à facettes, facétieux.

CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE.

§

Sonnet à surprise. — A Genève où Willy écrit, dans *la Suisse*, des articles francophiles, il se trouve forcément en butte aux attaques des germanomanes. L'un d'eux, M. Hubacher, l'ayant injurié, Willy s'avisa d'une riposte amusante.

Sous le faux-nom de l'anonymat, il fit adresser à une revue ennemie de ses idées ce sonnet pacifiste qu'elle inséra sans méfiance :

Hélas ! à chaque instant le mal terrible empire !
Un cyclone de haine et de férocité
Bouleverse les champs, ravage la cité;
A flots coule le sang sous les dents du vampire.

Cruautés d'autrefois ! Cet ancestral délire,
Honnis soient les bandits qui l'ont ressuscité,
Et honte à ceux dont la cruelle surdité
Refuse d'écouter la pacifique lyre.

C'est assez de combats, de furie et de deuil,
Rien ne demeurera si nul ne s'interpose
Entre les ennemis qu'enivre un même orgueil.

Toute raison à la Raison est-elle close ?
Impuissante, se peut-il que sur l'âpre écueil,
Nous laissions se briser notre nef grandiose ?

Aussitôt cette pièce publiée, Willy prévint obligeamment M. Hubacher qu'elle était acrostiche.

§

Noms de fleurs modernes. — Le catalogue des Etablissements Horticoles Bruant à Poitiers (Vienne) contient des noms de fleurs à la fois modernes et inattendus.

Voici des balisiers à grandes fleurs dénommés *Auguste-Dorchain*, *Ed. Saglio*, et *Arvède-Barine*.

Le Sidaner, *Matisse* sont des cannas à fleurs blanches.

Arsène-Alexandre et *Max-Maurey* sont des cannas nains de 1914.

La duchesse de Rohan, l'acteur *Dorival* et le professeur *Maspéro* sont des chrysanthèmes d'élite de la 3e série, tandis que MM. *Léonce-Bénédite* et *Camille Mauclair* ne sont que des chrysanthèmes précoces.

M. *Léon Bailby* est un chrysanthème « à grosse fleur échevelée, rose frais, centre safran ». M. *Romain Coolus* est une « grosse fleur incurvée-recurvée rouge cramoisie uniforme » à laquelle d'aucuns préfèrent M. *Riciotto Canudo*, « globulaire incurvée d'un beau rose giroflée », ou bien M. *Eugène Montfort*, « fleur chiffonnée rose magenta sur fond doré », quand ce n'est pas Mme *Aurel*, « grosse fleur régulière, jaune vif », auxquels il ne faudrait pas sacrifier l'héliotrope nommé *Jeanne Dortzal*, « plante robuste, très fortes ombelles, fleurs blanches légèrement liliacées au déclin, très odorantes ».

§

Autour de La Jeunesse. — Un jour, au *Napo,* La Jeunesse se prend d'une grande querelle avec Tristan Bernard qui, excédé, lui répond : « Après tout, étant donnée votre tribu, vous n'auriez été qu'un vulgaireânier d'Isacchar, tandis que moi, j'aurais eu droit à deux tombeaux à Jérusalem.»

Le soir de la répétition générale de *l'Amazone* d'Henri Bataille, La Jeunesse parlait avec un unijambiste de la guerre dont il goûtait la fréquentation « à cause, disait-il, qu'il avait déjà un pied dans la tombe ».

Ils en vinrent à causer des lendemains de la guerre.

« Je crois, dit La Jeunesse, qu'après la guerre il n'y aura plus de Bataille. »

« Il y a des gens, disait-il parfois, dont le nom prête au ridicule. Ils n'ont pour s'en sortir qu'à répondre du tac au tac. C'est ainsi que dans un banquet qu'avaient offert à M. Lépine les petits fabricants de jouets, au dessert, les convives, quelque peu éméchés poussèrent des cris de — Vive Lépine! — qui ressemblaient plus à une provocation qu'à un hommage, et celui-ci de selever, le verre à la main, et de s'écrier : — Les convives aussi !

§

L'aéroplane de poche. — Parmi les inventeurs qui surgissent de toutes parts il faut distinguer celui de l'aéroplane de poche. Appareil d'une simplicité admirable, il est destiné à avoir un succès considérable et à modifier profondément les mœurs. Il faut à l'inventeur la bagatelle de 100.000 francs pour établir son appareil, mais ni le gouvernement ni les nouveaux riches ne se sont encore avisés de les lui avancer.

Ceux qui en parlent ne vous disent, au demeurant, ni son nom, ni son adresse. Quelle honte pour l'époque, s'il demeurait inconnu et mourait dans la misère!

§

Emile Zavie.— Evadé d'Allemagne comme sanitaire, Emile Zavie, qui a fait paraître *Prisonniers en Allemagne* que connaissent les lecteurs du *Mercure de France* et à propos duquel M. Henry Céard, dans une preface qu'il a demandé à écrire, a prononcé le nom de Joinville, va prochainement repartir.

Il s'en va dans une formation sanitaire très, très loin, dans une région reculée de la sainte Russie, d'où il se promet de rapporter des impressions propres à être un enseignement autant que ce qu'il a appris en Allemagne.

« J'ai appris *là-bas,* nous dit-il, la rude discipline allemande. Je sais maintenant me tenir immobile comme un arbre, ce qui ne gêne en rien au moment de l'action. »

Chez les Russes, Emile Zavie espère apprendre à danser comme la lueur des étoiles, ce qui n'est pas moins utile que l'immobilité allemande.

§

Papillons de guerre.— M. Leblanc, qui a créé un musée de la guerre, est concurrencé en Italie par M. Emanuele Sella, qui collectionne les timbres spécimens ou papillons dont on fait usage en Italie depuis la guerre.

M. Sella les a divisés en diverses catégories. Le premier album est consacré aux *Comités de défense civile*, où l'on remarque tout d'abord l' « étiquette » employée par le *Comité romain pour l'organisation civile en vue de la victoire*, qui représente une victoire ailée au front ceint de chênes et de lauriers.

Une des plus riches sections de cette collection est celle qui se rapporte aux figurines consacrées aux terres irrédentes.

Sur une de ces « étiquettes » on lit les deux vers fameux de Dante.

Si come a Pola presso del Quarnaro
che Italia chiude e i suoi termini bagna.

Sur une autre on voit ces vers de Carducci

Alto, o fratelli, i cuori, alto le ingegne ;
Avanti, avanti, ô Italia !...

Une d'elles porte cette épigraphe de d'Annunzio :

Patria ai Veneti tutto l'Adriatico.

§

M. Jaques-Dalcroze et les frontières. — Des musiciens, des écrivains et des artistes avaient reçu l'invitation suivante :

Monsieur Jaques-Dalcroze vous prie de bien vouloir assister à deux causeries qu'il destine exclusivement à ses confrères musiciens de Paris, — sous ce titre :

L'influence de la Rythmique
sur le développement de l'Art Musical.

Au cours de ces causeries, il vous fera part — entre autres — de ses idées sur le rapport du dynamisme et de l'harmonie sonore, sur une formation naturelle de périodes musicales basées sur les contrastes d'activité, — sur les différentes influences qu'exercent les durées sur le dynamisme et le pathétisme différemment nuancés des accentuations, — sur les différentes valeurs des silences, — sur les moyens d'obtenir une naturelle décomposition des durées longues en temps inégaux, — sur l'emploi encore insoupçonné des doubles « vitesse et lenteur » des mesures et des temps isolés au point de vue pathétique, etc. etc.

Ces deux causeries, illustrées d'exemples musicaux auront lieu, les samedi 28 et lundi 30 avril à 5 heures au Conservatoire National de Musique, 14, rue de Madrid.

Cependant, quelques jours avant la première de ces conférences; un nouvel avis apprenait aux invités que M. Jaques-Dalcroze n'ayant pu quitter la Suisse, ses causeries parisiennes étaient renvoyées *sine die*.

§

Baudelaire poison littéraire. — Le *Petit Bleu* a publié plusieurs articles où les œuvres de Baudelaire, qui vont tomber prochainement dans le domaine public, sont regardées comme dangereuses pour le peuple.

« Il y a des inventions, des œuvres dont on ne devrait à aucun prix faciliter la propagation », dit M. Jacques Nargund qui ne paraît pas être un amateur de poésie.

Et M. Jean Hess, dans le même journal, ajoute sur le même ton :

On fait la guerre au poison des pharmacies. Le salut de la race exige également que l'on combatte le poison des littératures.

De tels articles sont des signes du temps. Nous nous gardons de les juger. Ils valent seulement la peine d'être signalés au poète Ernest Raynaud

qui collige un recueil d'articles sur Baudelaire destiné à être publié au moment où *les Fleurs du mal* tomberont dans le domaine public.

Qui sait ? Il se trouvera peut-être quelque chat fourré pour rappeler leur condamnation et réclamer la destruction des nouvelles éditions que l'on prépare !

§

Edouard VII collaborateur de l'Encyclopædia Britannica. — Une des monographies les plus courtes de l'*Encyclopædia Britannica*, où il y en a de bien longues comme celle sur la « Philosophie » due à Dugald Stewart et qui tient en 423 pages, est sans aucun doute celle du roi Edouard VII sur les « ordres chevaleresques ».

Il fit reproduire par un peintre les décorations de sa collection de Windsor, et s'occupa personnellement de leur disposition dans l'*Encyclopædia*, intitulant le tout :

« Ordres chevaleresques, disposés selon le désir et le vouloir de Sa Majesté. »

§

La collection Léonide Miassine.— Le danseur chorégraphe Léonide Miassine constitue une importante collection de tableaux et dessins des écoles cubiste, futuriste et rayonniste. On y voit des œuvres de cinq Français, MM. Georges Braque, André Derain, Albert Gleizes, Fernand Léger, André Lhote ; de huit étrangers distingués et bien parisiens, MM. Pablo Picasso, Léon Bakst, Georges Chirico, Juan Gris, Diego Rivera, Gino Sévérini, Léopold Survage, Angel Zarraga ; de trois Italiens : Giacomo Balla, Carlo Carrá, Fortunato Depero, et de deux Russes : Nathalie Gontcharova, Michel Larionow.

Pendant la saison des ballets russes à Rome, la collection Miassine fut très courue par l'élite de la Ville Eternelle. M. Albert Besnard, directeur de la Villa Médicis, y vint et y demeura fort longtemps.

On raconte qu'il regardait les étoiles, s'amusait à fredonner un air monologue, car il n'employait que le vocable de la fameuse charade de M. Baragnon : Mon premier est un fruit, mon second est un fruit... etc... *ad libitum* et mon tout est un chant national, dont la solution est la Marseillaise chantée sur le mot infiniment redoublé : « pom, pom, pom, pom », cher à notre mère Eve.

« Et encore... vous êtes trop indulgent ! » dit à l'illustre peintre un monsieur très maigre qui ne le quittait pas d'une semelle.

§

Inspiration. — Un éléphant marche sur la piste du cirque conduit par un clown-cornac. Le premier tour de piste se passe fort correctement. Soudain le ventre de l'éléphant se gonfle ; un instant après il s'aplatit. Puis c'est la tête qui enfle, ou bien l'un des pieds qui est atteint d' « éléphantiasis ». En même temps on entend des bruits étranges qui ressemblent à des cris, à des vociférations.

Tout d'un coup, dans une formidable détonation, l'animal éclate. Et l'on voit apparaître deux clowns batailleurs qui s'administrent force gifles, coups de pieds et coups de poings. Le clown-cornac affolé s'en va quérir M. Lionel. M. Lionel, en habit bleu, contemple les restes gisants de l'animal de baudruche et déclare :

Cet éléphant n'a plus figure humaine.

Or, ceci se passait au cirque Medrano et le poète Jean Cocteau, assis au premier rang des spectateurs, riait comme une gosse. Quelque temps après, ayant à composer le livret de *Parade*, il se souvint de la farce et imagina, à son tour, un animal fantastique, sorte de cheval de Troie modernisé fait de deux danseurs, le premier figurant les pieds de devant du cheval, et le second les pieds de derrière. C'est ainsi que naquit le fameux « pas du cheval » de *Parade*.

§

Les Poètes médecins. — Voici encore quelques poètes-médecins :

Le docteur Albert Cahon qui est picard. Son nom s'impose en ce temps où l'attention du monde entier est concentrée sur ce pays picard une fois de plus envahi, une fois de plus délivré.

Le docteur Albert Cahon, qui est d'Amiens, a chanté sa Picardie dans un livre intitulé LES PICARDS, *scènes de la vie picarde à l'époque des communes*. Scènes rustiques, seigneuriales, monacales ; tableaux de batailles, de pillages, d'incendies, etc., qui nous reportent à mille ans en arrière, à l'époque de la Révolution des communes. Bien entendu, Coucy y est congrument célébré, sinon avec un grand talent du moins avec un cœur fervent.

A citer aussi Marcel Réja, auteur de *l'Art chez les Fous*.

Et le présent poète-lauréat anglais Robert Bridges, qui exerça longtemps la médecine à l'hôpital Saint Bartholomé, à l'Hôpital des Enfants et au Grand Hôpital du Nord, à Londres.

Le docteur Robert Bridges a publié des œuvres très remarquables, et ses théories sur la métrique et la prosodie anglaises sont des plus érudites.

§

Notations. — Le musicien de *Parade* a, dans l'esprit, non moins de fantaisie que le librettiste, Erik Satie, normand d'origine, chantait quand il était enfant à la maîtrise d'Honfleur. Plus tard, il devint maître de chapelle. Aujourd'hui, devenu célèbre, il reste très fier de son ancien titre et est fort heureux quand on le rappelle.

Ce qui n'empêche pas Erik Satie, le plus spirituel de nos musiciens d'être aussi le plus impénitent des noctambules. Habitant d'Arcueil-Cachan, il a continué de passer, à Paris, toutes ses soirées prolongées très avant dans la nuit. Le plus souvent, c'est au petit matin, à l'heure des maraîchers, qu'il gagne à pied son domicile. Il aime ce retour dans la nuit. Tout en marchant, il compose, un carnet à la main, et, à chaque reverbère, il s'arrête pour noter ses idées musicales. Ainsi, de reverbère en reverbère, les notes s'ajoutent. Lorsqu'il atteint sa maison, le morceau est terminé.

Seulement voici que depuis la guerre, l'éclairage est restreint sur la route d'Arcueil-Cachan. A peine, un reverbère sur dix reste allumé. Même les nuits d'alerte, c'est l'obscurité complète. Alors le musicien, les deux mains dans ses poches, cesse de chantonner et presse le pas.

La Gazèle, poème oriental. — Ceux qui n'admettent pas en Italie les audaces et les libertés poétiques des futuristes commencent à sentir qu'il faut, pour lutter contre les écoles d'avant-garde, renouveler les genres épuisés de la poésie et les formes surannées de la versification

On tente, par exemple, de sauver la rime en la ramenant à ses origines orientales. On sait que les poètes orientaux aimaient la rime au point de bâtir des poèmes entiers sur une rime. Aussi est-ce un curieux, sinon un important événement littéraire de voir des poètes italiens s'essayer dans la gazèle, forme poétique d'un nombre indéterminé de distiques dont le premier est rimé, tandis que dans les autres le second vers seulement rime avec le premier distique, le premier vers de ces distiques supplémentaires étant privé de rime.

Cette forme poétique est encore peu connue en France.

§

« **The Blindman** », **gazette américaine.** — Chargé d'une mission aux Etats-Unis, Henri Pierre Roché vient de publier le premier numéro de *The Blindman*, consacré à une exposition d'artistes indépendants français qui a lieu à New-York.

L'événement a de l'importance puisque, la gazette demande à ses lecteurs de lui indiquer l'œuvre qu'ils préfèrent, celle qu'ils aiment le moins, la meilleure, la plus sotte et, étant donné que cela se passe en Amérique, quelques questions relatives aux prix payés pour les tableaux soulignent l'intérêt financier qu'on attache à un mouvement venu de France, et qui est moins négligeable que ne pense l'administration des Beaux-Arts française.

Car les organisateurs dès expositions de propagande, ceux de Barcelone en tête, semblent oublier que c'est aux *Indépendants* que ce sont révélés les noms qui s'imposent dans le monde entier de Seurat, van Gogh, Cézanne, Henri-Rousseau, Maurice Denis, Signac, Henri Matisse, Braque, Derain et Maurice de Vlaminck, dont certains sont représentés à Barcelone au titre du *Salon d'Automne* et un vraiment trop petit nombre au titre des *Indépendants*.

§

Publication du « Mercure de France » :

ANTHOLOGIE DES BALLADES FRANÇAISES, 1897-1917, par Paul Fort, suivie d'un Appendice Bibliographique. Vol. in-18, 3 fr. 50 (35 japon à 20 fr.; 40 hollande à 15 fr.).

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

EUGÈNE FIGUIÈRE, Éditeur, 7, rue Corneille, Paris (VI^e)

IENT DE PARAITRE :

Camille SPIESS

IMPÉRIALISMES

Dédicace. — Introduction.
L'Allemagne et la conception gobinienne de la race. — Germains et Allemands.
L'Allemagne et la Culture.
La valeur bio-psychologique de la race.
Conclusion. — Post-scriptum. — Bibliographie

n vol. in-8° de XIII-367 pages..... **3 fr. 50**

Ce livre très actuel met en lumière la valeur de l'Impérialisme dans ses rapports avec psychologie ethnique, qui n'est pas autre chose que « la racine et la vie même de istoire ».

L'œuvre de Camille SPIESS trouvera un grand nombre de lecteurs parce qu'elle est n seulement une étude originale, sincère et courageuse. mais encore un acte de loyauté ilosophique.

En vente dans toutes les librairies.

BULLETIN FINANCIER

La reprise durant les derniers jours de mai s'est accentuée ; mais ce qui est fort heux, on doit le reconnaître, elle a progressé sans violence et sans dépasser les limites sonnables.

Les cours, nous parlons d'une façon générale, semblent avoir maintenant une tendance es tabiliser jusqu'au moment où des circonstances heureuses, que tout le monde souhaite chaines, permettront une nouvelle progression. — Nos rentes sont très calmes, le 3 o/o 1,40 et le 5 o/o à 87,75.

Comme il fallait s'y attendre durant la période aiguë de la crise révolutionnaire, les ds et les valeurs russes ont eu un marché des plus mouvementés.

La constitution du nouveau cabinet et ses déclarations énergiques sont arrivées à point ur modérer l'ampleur des ordres de vente dont certains donneurs commencent à se entir. Aussi ces derniers ont-ils contribué, ce qui est d'ailleurs fort juste, au raffermissement qui se produit. Voici quelques cours dans ce groupe : Russe 1906, 74 fr. ; nsolidé 4 o/o, 58 fr. 75 ; 4 1/2 o/o 1909, 65 fr. 50 ; 3 o/o 1891, 52 fr. — Toula 1133 fr. ; kou 1621 fr. ; Maltzoff 564 francs.

Dans le compartiment des fonds d'État étrangers, notons la reprise de l'Extérieure 04 fr. 10

Les actions de nos grands réseaux ferrés résistent faiblement et perdent encore quelques ctions : Est 750 fr. ; Orléans 1041 fr. ; Midi 910 fr. ; Nord 1270 fr. ; P.-L.-M. 960 francs. A part la Banque de France qui s'inscrit en nouvelle avance à 5250 fr., nos grands établissements de Crédit sont stagnants, leurs cours se maintenant aux environs de leur eau antérieur. Les obligations du Crédit foncier ont été recherchées notamment celles dernier emprunt, la libérée à 316 fr., et la non libérée à 294 fr.

Mentionnons en terminant le succès considérable obtenu par l'émission de la Ville de is, succès aussi légitime que compréhensible. Une réduction importante frappe les scriptions du 24 Mai, c'est-à-dire celles de la dernière heure, d'où appert pour certains, s un peu tardivement, l'avantage qu'ils auraient eu à prendre en temps voulu des bons nicipaux qui jouissaient d'un droit de préférence à participer au récent emprunt.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.